

*J. de Morgan . - De l'influence asiatique
sur l'Afrique*

3350

L'ANTHROPOLOGIE

Morgan

=====
EXTRAIT

Tp 156 m / 7



MASSON ET C^e EDITEURS
LIBRAIRIES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



072990

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DE L'HOMME
REVUE D'ANTHROPOLOGIE — REVUE D'ETHNOGRAPHIE
RÉUNIS

L'ANTHROPOLOGIE

Paraissant tous les deux mois

RÉDACTEURS EN CHEFS

MM. BOULE — VERNEAU

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM. BÉGOUEN — BREUIL — CARTAILHAC — COLLIGNON — HUBERT
LALANNE — NEUVILLE — SALOMON REINACH — RIVET
PIROUTET — PRINCE ROLAND BONAPARTE — A. VAYSON — DE ZELTNER

Conditions de la Publication :

L'Anthropologie paraît tous les deux mois depuis janvier 1890.
Chaque numéro est composé d'environ 130 pages avec planches et figures.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL

France. 35 fr. | Etranger. 40 fr.

PRIX DU NUMÉRO : 7 FRANCS

Prix des années antérieures (1890 à 1920), chaque volume 35 fr.
Les années 1908, 1909, 1910 et 1912 ne se vendent pas séparément.

Bien amical hommage
à Monsieur Ed. Bottier.
Membre de l'Institut.

6. VII. 1922 - J. de Morgan

MÉMOIRES ORIGINAUX

DE L'INFLUENCE ASIATIQUE SUR L'AFRIQUE
A L'ORIGINE
DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

PAR

J. DE MORGAN



AVANT-PROPOS

Depuis longtemps je me proposais de reprendre en un seul ouvrage toutes mes études sur la préhistoire de l'Asie Antérieure, de l'Égypte et du Nord de l'Afrique (1), d'y joindre les

(1) Voici la liste de mes ouvrages que je comptais reprendre dans l'étude sur les origines que je projetais :

- 1889. — *Mission scientifique au Caucase*, t. I, Études archéologiques et historiques. Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe. 1 vol. gr. in-8°, 311 pp. (E. Leroux éditeur).
- 1889. — *Id.*, t. II, Recherches sur les origines des peuples du Caucase. 1 vol. gr. in-8°, 305 pp. (E. Leroux éditeur).
- 1890. — Note sur les nécropoles préhistoriques de l'Arménie russe. (in *Revue archéol.*), 15 pp.
- 1892. — *L'Élam et l'origine de l'invasion des Pasteurs dans la Vallée du Nil*, in-8°, 22 pp. (Alexandrie d'Égypte).
- 1896. — *Mission scientifique en Perse*, t. IV (1^{re} partie). Recherches archéologiques vol. in-4°, 302 pp. 180 fig. 30 pl. hors texte. (E. Leroux éditeur).
- 1896. — *Recherches sur les origines de l'Égypte*. L'âge de la pierre et les métaux, gr. in-8°, 282 pp. 604 fig. dans le texte 10 pl. hors texte. (E. Leroux éditeur).
- 1897. — *Id.* Ethnographie préhistorique et le tombeau royal de Négadah.

renseignements fournis par les nombreuses publications de mes confrères, et d'offrir ainsi au lecteur un ensemble lui permettant de juger, jusque dans les moindres détails, de l'état de la question. Malheureusement, en 1915-16, tous les clichés de mes livres et ceux de la Délégation en Perse ont été envoyés à la fonte; en sorte que ne disposant plus des moyens de publications qu'avec patience j'avais accumulés depuis plus de trente ans, je me vois dans l'obligation de renoncer à mon projet d'ensemble, bien que la préparation de cet ouvrage fût presque achevée. Je me contentai donc de traiter des points qui, à mon sens, dominant toute l'histoire mondiale, spécialement de celui des

- 1 vol. gr. in-8°, 395 pp. 932 fig. dans le texte 4 pl. hors texte. (E. Leroux éditeur).
1897. — *Mission scientifique en Perse*, t. IV (2^e partie). Recherches archéologiques. 1 vol. in-4°, 96 pp. 43 fig. 32 pl. hors texte (E. Leroux éditeur).
1900. — Étude géographique sur la Susiane. — Géographie antique. *Mém. de la Délég. scientif. en Perse*, t. I. Recl. arch., 32 p. (E. Leroux éditeur).
1900. — La céramique archaïque de Suse. (*Mém. D. S. P.*, t. I, p. 183-190). p. 246-262].
1902. — Histoire de l'Elam, d'après les matériaux fournis par les fouilles de Suse de 1897 à 1902. 23 pp. (*Rev. archéol.*, t. XL).
1907. — Le Plateau iranien pendant l'époque pléistocène (*Rev. de l'Ecole d'Anthropologie*, t. XVII, p. 213 sq.)
1909. — Les stations préhistoriques de l'Alagheuz (Arménie russe) (*Rev. de l'Ecole d'Anthropologie*, XIX^e année, t. VI, p. 189-203).
1909. — Notes sur les anciens vestiges de la civilisation susienne (*Rev. d'Assyriologie et d'Égyptologie*. Vol. VII, n^o 1, 10 pp.).
1909. — *Les premières civilisations. — Étude sur la préhistoire et l'histoire jusqu'à la fin de l'empire macédonien*, 1 vol. gr. in-8°, 513 pp. Nombreuses figures et cartes dans le texte. (E. Leroux éditeur).
1909. — Note sur le développement de la civilisation dans la Silicie préhistorique. (*Rev. de l'Ecole d'Anthropologie*, XIX^e année, mars 1909, pp. 93-100).
1910. — Études sur les stations préhistoriques du Sud Tunisien (avec la collaboration de L. Capitan et E. Boudy). [*Rev. de l'Ecole d'Anthropologie*, XX année, t. IV, p. 105 à 228, 113 dessins dans le texte].
1911. — Les métaux précieux dans l'Asie antérieure, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*Rev. d'Éthnogr. et de Sociol.* 1911, pp. 4-9).
1912. — Observations sur les couches profondes de l'Acropole de Suse. [*Mém. de la D. S. P.*, t. XIII, 25 pp. et 119 fig. dans le texte].

relations qui, de très bonne heure, ont existé entre les peuples de l'Asie et ceux de la vallée du Nil, c'est-à-dire des Origines de la culture égyptienne, partant de notre propre civilisation.

Dans un de ses ouvrages, Edouard Meyer se fait l'écho des idées qui, en 1914, avaient cours en Allemagne quant aux origines de la civilisation historique. Voici comment il s'exprime (*Hist. de l'Antiquité*, trad. M. David, II, p. 266, § 143).

« Une civilisation supérieure, comme en suppose toute connaissance historique, a pris naissance sur la terre, pour la première fois et d'une façon indépendante, précisément aux trois endroits où s'est créé l'écriture : en Égypte, en Babylonie et en Chine. Les conditions extérieures qui concoururent à ce résultat sont très semblables dans les trois contrées : des vallées plates, bénéficiant, grâce à des crues régulières, d'une fertilité considérable, situées dans le voisinage de la mer, qui invitent et à la fois obligent à une culture intensive, et qui exigent la formation complète d'une organisation politique. Le moment où la civilisation a pris naissance est également le même aux trois endroits. C'est la civilisation égyptienne qui remonte le plus haut; la Babylonie retarde sur elle de plusieurs siècles, la Chine vient plus tard encore; mais par rapport à l'espace de temps que nous sommes forcés de réclamer pour l'ensemble de l'évolution humaine, cette différence se réduit à un écart insignifiant. »

Ces déclarations péremptoires sont malheureusement sujettes à caution. Tout d'abord, l'antiquité de la Chine n'est en rien comparable à celles de la Chaldée et de l'Égypte, puisque l'ère historique positive chinoise ne débute que vers le VIII^e siècle avant notre ère au plus tôt (1), ensuite parce que rien ne prouve, bien au contraire, que la culture égyptienne ait précédé celle de la Chaldée. La présente étude a justement pour but de montrer que, bien qu'elle se fût déjà relativement développée sur elle-même, sur son fonds africain, l'Égypte n'est réellement entrée dans la phase historique que sous l'influence de l'Asie, et que par conséquent les débuts de la culture chaldéenne doivent être considérés comme plus anciens que ceux des prépharaoniques. J'entends par début de la culture la découverte de l'écriture, celle des métaux et des industries qui ont été les grandes causes du développement des peuples.

(1) Cf. H. CONDIER. Histoire générale de la Chine, t. I, Paris, 1920.

LA FAMILLE ETHNIQUE ÉGYPTIENNE.

Quand on analyse, autant qu'il est possible de le faire, les éléments constitutifs de la civilisation d'un groupe d'êtres humains, on est surpris par la complexité des origines, par la multiplicité des sources dont les effets combinés ont produit sa culture.

Mais cette analyse est forcément très incomplète; tout d'abord parce que la nature du groupe, ses aptitudes, ses tendances résultent d'un mélange ethnique sur lequel, le plus souvent, nous ne possédons aucun renseignement, ensuite parce que beaucoup des influences ne nous sont plus perceptibles par leurs effets, ou que, bien qu'elles soient encore manifestes, nous ne savons pas le chemin qu'elles ont pris pour parvenir, ni quel est leur foyer originel.

Dans les temps qui ont précédé l'histoire, temps de très longue durée, mais qu'on ne saurait évaluer, les groupes humains, se sont très largement mélangés, soit par pénétration lente, soit par invasion brutale; de telle sorte que, même aux époques les plus reculées auxquelles l'archéologie nous permette de pénétrer, nous ne rencontrons que des groupes ethniques composés, et ce qui semble être les directives personnelles d'un ensemble d'hommes n'est déjà plus que la résultante de nombreux facteurs.

Ces considérations sont d'ordre général; mais elles constituent une loi formelle quelque soit le peuple envisagé. Nous devons donc considérer, quand nous prenons une famille à ce que nous disons être ses origines, que la base sur laquelle nous allons exercer notre sagacité est elle-même fort complexe.

Dans l'étude qui va suivre, il sera question des Égyptiens, des Sumériens, des Akkadiens, des Élamites, des Sémites de l'Arabie et de la Phénicie, des Crétois Minoens, des Libyens ainsi que des Noirs de l'Afrique centrale. Mais au moment où nous les prendrons, tous ces peuples auront déjà subi bien des transformations, éprouvé bien des influences, dont il n'est plus possible aujourd'hui de retrouver les traces et, en conséquence d'évaluer l'intensité. Ce n'est donc pas le stade primitif que nous étudions; mais bien un état pour le moins secondaire, état qui dénote une culture avancée, un palier sur lequel se sont arrêtés tous les

peuples, avant de commencer à gravir les degrés de l'Histoire.

Nous ne savons presque rien de ce qu'était l'homme de l'industrie paléolithique en Égypte, en Syrie, en Arabie et dans l'Afrique du Nord. Nous rencontrons ses traces depuis le Maroc jusqu'au Somal, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'au centre du Continent noir, depuis les plaines du Sindjar jusqu'au désert arabe, et il ne semble pas avoir vécu dans le Nord de l'Asie antérieure, sur le plateau iranien, en Asie centrale; mais ses vestiges se retrouvent au Sud de la péninsule hindoue et jusqu'en Amérique du Nord.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter sur l'aire d'existence de l'Homme paléolithique. Remarquons seulement qu'on ne peut pas croire que ces immenses provinces étaient habitées par un seul groupe ethnique. Si j'en dis ici ces quelques mots, c'est uniquement afin de montrer que de l'existence de l'Homme quaternaire en Asie antérieure et en Égypte il ne peut être tiré aucune déduction quant à la nature des populations qui vivaient dans ces pays avant que se levât l'aurore de l'Histoire. D'importantes modifications d'ordre géologique dans la surface du globe et dans ses conditions d'habitabilité séparent les Hommes quaternaires des précurseurs de la Culture orientale, aussi bien asiatique qu'égyptienne.

Discutant les hypothèses émises par François Lenormand dans son *Histoire ancienne de l'Orient* (IX^e éd., t. II, p. 43), le D^r Lortet s'exprime ainsi (*Faune momifiée*, V^e partie, p. 71), en ce qui concerne les populations prépharaoniques de l'Égypte.

« L'histoire d'une population primitive occupant l'Égypte avant les vrais Égyptiens est une simple hypothèse. On a regardé comme preuve de l'existence de ces proto-égyptiens les milliards d'instruments de silex qui sont répandus partout sur les collines qui bordent la vallée du Nil, et qui sont évidemment de toutes les époques. Mais rien, absolument rien nous dit que ces instruments de silex, dont beaucoup présentent des formes très primitives (acheuléennes) n'aient pas servi tout simplement aux plus anciens Égyptiens. Quelle raison y a-t-il de croire qu'ils aient été les armes de tribus sauvages, noires, négroïdes, répandues çà et là dans la vallée du Nil. Dans tous les cas, on n'a trouvé aucun crâne, aucune tombe de ces populations préhistoriques ».

Le problème que pose le D^r Lortet, et qu'il semble être tenté de résoudre dans un sens africain, je me garderai bien de le

poser pour moi-même; car, en dehors des produits de l'Homme aux temps quaternaires dans le désert africain, nous ne connaissons absolument rien. Il est donc de la prudence la plus élémentaire de nous abstenir de tout jugement.

Nous ne nous faisons aucune idée de ce qu'était au point de vue de la géographie physique à l'époque quaternaire, ce district du monde qui forme aujourd'hui l'Égypte et les déserts qui l'avoisinent. Tout ce que nous savons c'est qu'un être humain y a vécu, y a taillé des instruments de silex, et que par la suite sont venues de formidables inondations causées par la recrudescence des pluies constatée pour les temps pleistocènes, que de grandes érosions se sont produites, celles du Bahr-béla-mâ entre autres, et que les silex taillés par l'Homme, entraînés par les eaux se sont trouvés mélangés aux cailloux roulés alluviaux.

Il est certain qu'en Égypte et dans l'Asie antérieure, tout comme dans le reste du monde les cataclysmes auxquels la tradition a conservé le nom de déluge ont dépeuplé d'immenses surfaces, et que le repeuplement ne s'en fait que lentement, par migration des familles demeurées en dehors du désastre. Ces familles nous retrouvons les traces de leurs ancêtres dans les cavernes de la Syrie; mais jusqu'ici nous sommes amenés à croire que, dans les régions où coule aujourd'hui le Nil, les hommes ont été complètement anéantis; car, nulle part, jusqu'à ce jour, dans ces pays, on n'a trouvé les industries paléolithiques *in situ*.

En Égypte, comme partout ailleurs, les trois formes paléolithiques (Chelléen, Acheuléen, Moustérien) paraissent avoir été contemporaines; mais là nous ne connaissons pas les industries qui, dans ce pays, auraient marqué la transition entre le Paléolithique et le Néolithique. Si toutefois l'Archéolithique a réellement existé dans la région du Nil. On constate sa présence dans les cavernes de la Syrie (1) et, mieux encore dans les gisements tunisiens. Tel est celui de Gafsa, (2) où les anciens ateliers paléolithiques n'ont pas été atteints par les eaux diluviennes, et où l'on voit paraître l'Archéolithique sur ce même site, dans un

(1) Cf. G. ZUMOFFEN, La Phénicie avant les Phéniciens. Beyrouth, 1900. — NEOPHYTUS, La préhistoire en Syrie-Palestine, in *L'Anthropologie*, 1917.

(2) Cf. J. de MORGAN, CAPITAN et P. BOUDY, Étude sur les stations préhistoriques du Sud Tunisien in *Rev. de l'École d'Anthropologie*, XX^e année, t. IV, avril 1910, 92 pp.

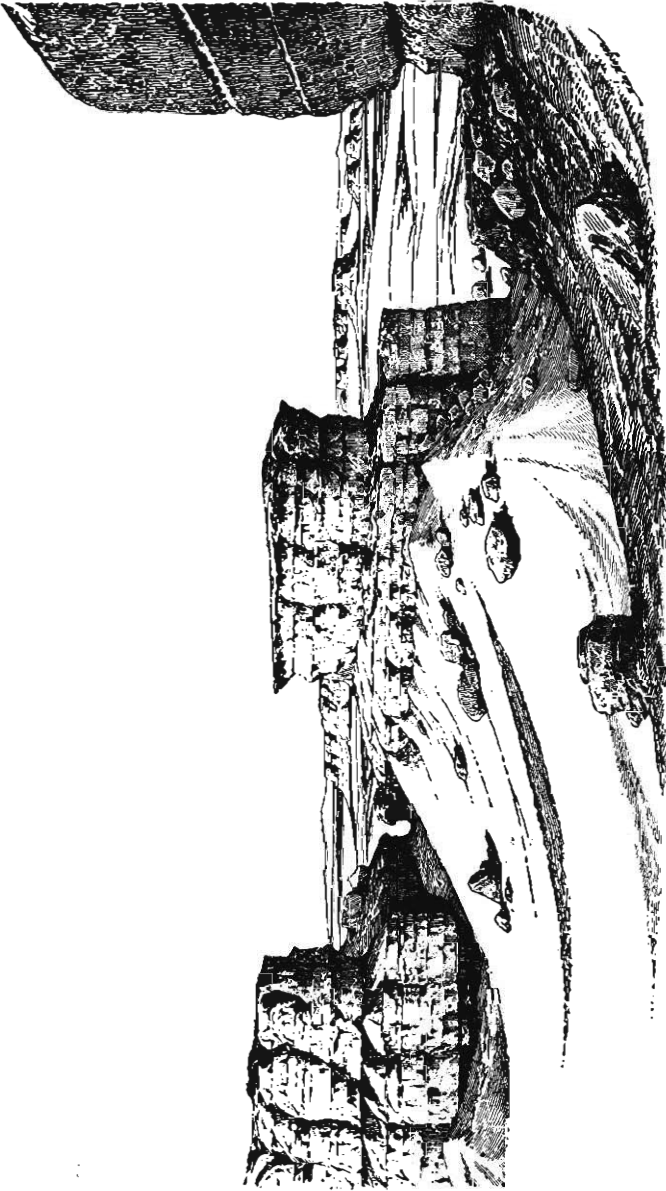


FIG. 1. — Le Bahr-béla-mâ ou Flicve sans eau (Égypte)

abri sous roche, sous forme d'une industrie spéciale et locale, le Capsien (1).

Nous sommes donc encore moins bien renseignés, en ce qui concerne la succession des hommes dans les pays égyptiens, que pour la Tunisie et la Syrie. Dans ces derniers pays nous entrevoyons une continuité dans l'habitation, alors qu'en Égypte nous nous trouvons en face d'un hiatus, d'une lacune qui, fort probablement, cache un changement radical dans la nature ethnique des populations.

Schweinfurth (*in litt.*, 25 mai 1907, ap. LORTET et GAILLARD, *Faune momifiée*, III^e série, 1907, p. 12 sq.) reconnaît en Haute-Égypte deux époques quaternaires, ou diluvium, qu'il désigne sous le nom de Quaternaire moyen, le premier caractérisé par *Melanopsis Aegyptiaca*, le second par *Unio Schweinfurthi*, espèce éteinte et *Aetheria Caillaudi* qui vit encore dans le bahr Yousef.

C'est dans le Quaternaire inférieur, qui forme la transition entre le Tertiaire et le Quaternaire, que Schweinfurth signale des éolithes, alors que le Quaternaire moyen contient les instruments paléolithiques. Le savant allemand croit pouvoir proposer des assimilations entre les trois niveaux du diluvium égyptien et le Quaternaire de la Belgique et du Nord de la France. Il place le Quaternaire moyen d'Égypte entre notre première et notre seconde époque glaciaire.

Quant au Quaternaire supérieur égyptien il devrait, selon lui, prendre place « au commencement de la seconde époque glaciaire, c'est-à-dire pendant l'époque caractérisée, en Europe, par la progression des glaciers ».

Je cite ces opinions de Schweinfurth; mais en faisant observer qu'elles ne reposent pas sur des bases suffisantes pour qu'on les puisse partager, que l'existence des éolithes est problématique et qu'il semble bien imprudent de chercher des correspondances de détail entre le Quaternaire égyptien et celui de nos pays, parce que les phénomènes qui ont produit le diluvium dans les deux régions sont complètement différents, indépendants les uns des autres, bien qu'appartenant à une même période géologique.

« A une époque très éloignée, disent encore Lortet et Gail-

(1) Au pays des Somalis H. W. Séton-Karr a découvert des ateliers paléolithiques qui ont échappé au désastre diluvien (Cf. J. DE MORGAN dans *L'Anthropologie*, 1921, t. XXXI, p. 37).

lard (1), ne pouvant être déterminée jusqu'à aujourd'hui, une ancienne race habitait les rives du Nil, dans ces parages de la Haute-Égypte, à Kawamil, à Guébel Silsileh, à Khozam, à Rôda, et probablement dans beaucoup d'autres localités où des fouilles n'ont point été faites. De cette peuplade, certainement autochtone, sont descendus les Coptes de la Haute-Égypte, car d'après tout ce qu'il nous a été possible de constater, les Coptes habitant aujourd'hui la région d'Assouan ressemblent encore d'une façon frappante, par l'ossature de leur tête, aux crânes découverts par nous dans les tombes de Roda. Ceci tendrait encore à prouver ce que nous avançons ailleurs; c'est que, pour nous, les Égyptiens, qui, du reste, ne présentent nullement les caractères propres aux Asiatiques, ne sont point venus d'Asie, mais qu'ils forment bien une race primordiale, autochtone, née en Afrique, avec des caractères africains manifestes : prognathisme plus ou moins prononcé, dolichocéphalie très marquée, tendance à la scaphocéphalie, et enfin, chez le vivant, grosses lèvres retournées, nez court fréquemment épaté.

Mais les mélanges ont été si nombreux dans cette étroite bande de terre qu'est l'Égypte qu'on est tenté de dire avec Wirchow : « Mesurer avec fruits les têtes des Égyptiens, c'est absolument comme si l'on voulait mesurer les têtes des chiens errants de nos grandes villes ».

Cependant, des considérations d'ordre général, zoologique permettent d'entrevoir ce que pouvaient être les Hommes qui dans les temps primitifs, vivaient à ce point de jonction entre les trois continents de l'Ancien monde.

Au point de vue zoologique la faune actuelle de la Chaldée, de la Syrie, de la Perse, de l'Arabie et de l'Égypte forme le nœud qui unit les faunes caractéristiques de l'Asie, de l'Afrique centrale et de l'Afrique du Nord (faune méditerranéenne). Ce fait est constaté par l'étude des animaux vivant de nos jours dans ces régions (2). Ceci est une indication qui nous porte à penser que, là aussi, nous devons rencontrer, en ce qui concerne l'humanité, un nœud, un enchevêtrement des peuples divers qui, en

(1) *Faune momifiée*, III^e partie, 1907, p. 67.

(2) Cf. J. de MORGAN, *Études sur la faune malacologique terrestre et fluviatile de l'Asie antérieure*, in *Bull. Délég. Sc. en Perse*, 1910; et les travaux, en préparation de M. L. GERMAIN sur cette faune.

ces temps habitaient le Nord de l'Afrique, la Syrie, la Chaldée, l'Arabie et le Centre africain, peut-être même aussi le Sud de l'Europe.

A ces époques très reculées il n'était pas encore question des peuples de langue aryenne, qui n'avaient point encore fait leur apparition dans les pays qu'ils habitent aujourd'hui (Asie Mineure, îles méditerranéennes, plateaux arménien et iranien) et à plus forte raison ne devons-nous pas mettre en cause les tribus de parler touranien (Turcs, Mongols, etc...). Il existait donc dans l'Asie antérieure un vieux fonds de population assurément très mélangé au point de vue anthropologique et linguistique, dont les Assyriens nous ont transmis bon nombre de noms de tribus, fonds auquel nous rattachons, sans en tirer de conséquences ethniques, les Susiens, les Sumériens, les Vanniques, les peuples du Naïri, les Hétéens et les Caucasiens de nos jours.

C'est dans ce milieu, le plus ancien pour nous, que s'est produite, avant les origines de l'Histoire, l'invasion sémitique qui, occupant d'abord la Chaldée s'est répandue en Phénicie vers l'Ouest et remontant le Tigre en a chassé jusqu'au delà de Ninive les primitifs habitants.

Ce milieu que, jusqu'à preuve du contraire, nous devons considérer comme étant le plus ancien de l'Asie antérieure méridionale, diffère au tout au tout, comme mœurs et comme tendances, de ce que nous révéleront plus tard des textes babyloniens et ninivites. Toutefois en analysant avec méthode les divers éléments des cultures suméro-akkadienne et élamite on peut, dans bien des cas, attribuer aux non-sémites une foule de pratiques, de découvertes qui n'entrent pas dans le caractère sémitique.

De même que les Élamites, les Sumériens étaient des gens religieux; chez eux les textes, lorsqu'ils ne sont pas purement d'ordre spirituel, ne sont qu'un prétexte à des prières adressées aux dieux et à des actions de grâces. La piété excessive de ces peuples allait d'ailleurs de pair avec un sens familial très intense. Ce culte du foyer embrassait au même titre les ascendants et les descendants et, chez les Élamites n'excluait pas les femmes. Kouk-Kirpiach nous prône, on ne sait pourquoi, son frère Kourigougou; Ountach-Gal voue une statue à sa femme, la reine Napir-Asou; Chilhak-in-Chouchinak se complaît dans les généalogies et nomme sa mère Péyak; il ne consacre pas un monument im-

portant sans mentionner sa chère épouse Nakhounté-outou, et sans y associer fréquemment la longue liste de ses fils et de ses filles (1).

Ces sentiments familiaux et religieux nous les retrouvons en Égypte; mais, chez les Sémites Babyloniens et Assyriens ils n'existent pour ainsi dire pas et si, dans les lois de Hammourabi, nous voyons la femme jouer un rôle, c'est assurément aux vieux usages sumériens qu'est due cette situation privilégiée. Quand, dans les très anciens temps, l'influence asiatique a pénétré en Égypte, elle était encore assurément beaucoup plus imprégnée du caractère sumérien que de celui des Akkadiens, et cette influence tombait dans un milieu très propre au développement des sentiments religieux et familiaux.

Dans la vallée du Nil, les éléments n'étaient pas les mêmes que dans celles du Tigre et de l'Euphrate. Le fleuve des grands lacs venait du pays des Noirs et se jetait à la mer dans celui des Africains blancs, des Libyens, les Kabyles de nos jours. Il est naturel de penser que ces deux éléments se sont trouvés en contact quelque part dans la vallée du Nil, et qu'il s'en est formé là une zone plus ou moins étendue de mélange entre les deux groupes. C'est de ce mélange que, suivant certains auteurs, serait, au point de vue ethnique, sorti l'Égyptien pharaonique.

Toutefois d'autres éléments ont-ils pu venir compliquer le mélange; car les Sémites maîtres dans la Phénicie et dans leur domaine d'Arabie ont été à même d'avoir des relations avec l'Égypte, voire même d'occuper le Delta comme ils avaient conquis la Syrie et la Palestine. Dès les premières dynasties on voit des tribus sémitiques guerroyer contre les Pharaons dans la presqu'île du Sinaï où elles étaient fermement établies. Or le Sinaï, qui est le boulevard de l'Égypte, l'était plus encore quand le fleuve coulait à Péluse.

Quant aux relations avec les peuples de la mer avec ceux qui ont précédé les Héllènes dans la Méditerranée, la question est beaucoup plus compliquée; car d'une part nous savons que ces pays maritimes n'ont été peuplés que tardivement, par des hommes sortant à peine de l'industrie néolithique, et d'autre part, nous ignorons qu'elle était la géographie de l'Orient mé-

(1) Cf. V. SCHEIL, L'extension de la langue anzanite, dans *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1910, p. 564 sq.

diterranéen à ces époques reculées. Il se peut que les nombreuses îles de l'Archipel ne soient que les ruines d'un continent disparu, de même qu'il est aujourd'hui presque certain que les Canaries et les Açores ne sont que des sommets de chaînes montagneuses qui, jadis, s'élevaient dans la grande île Atlantide.

S'il en est ainsi pour l'Hellade maritime actuelle, si les îles ont jadis été reliées entre elles, peut-être l'ont-elles été également à l'Asie et à l'Afrique du Nord; en ce cas il y aurait eu aisément mélange des Méditerranéens avec les Africains du Nord et, par suite, introduction de leur sang dans le Nord de l'Égypte pour le moins. Quant aux relations de l'Égypte et des îles méditerranéennes, elles semblent se borner à une influence non réciproque de la culture pharaonique sur celle des pré-Hellènes (1).

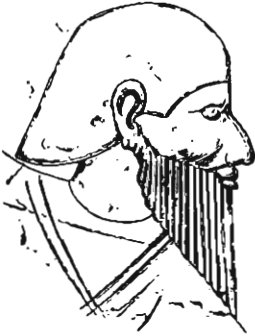


FIG. 2. — Barbare Monili du Sinaï, d'ap. G. Maspero. *Hist. anc. Orient*, t. 1, p. 351.

Ce qui précède semble être à première vue du domaine de l'hypothèse; cependant, dans mes fouilles de la Haute-Égypte, à Toukh, je me suis trouvé en présence d'un fait qui m'a longuement donné à réfléchir depuis, sur les relations possibles entre l'Europe méridionale et la vallée du Nil : Dans un tombeau préhistorique, j'ai trouvé un collier composé de Limnées d'une forme complètement étrangère à la faune lacustre de la vallée du Nil, et appartenant aux groupes de cette famille qui vivent aujourd'hui plus au Nord, dans l'Asie mineure et la Syrie; or les Limnées sont des coquilles très fragiles et peu précieuses dans le pays où elles existent; on ne conçoit donc pas que ce collier ait pu être transporté de pays lointains en Haute-Égypte; peut-être ces coquilles proviennent-elles de points, aujourd'hui disparus, beaucoup plus rapprochés de l'Égypte que n'est l'habitat actuel de ce groupe. Certainement un fait isolé, comme l'est l'existence de

(1) FLINDERS PETRIE (*Royal Tombs*, pl. LIV) a cru pouvoir assimiler certains tessons trouvés à Abydos, à la poterie égéenne; cette céramique est à coup sûr étrangère à l'Égypte, mais elle est beaucoup plus récente que ne le pense l'archéologue anglais.

ce collier, ne peut pas être d'un grand poids dans la discussion, cependant il ne doit pas être passé sous silence.

Quoi qu'il en soit, avant que les goûts, les aptitudes et les tendances des peuples de l'Égypte et de l'Asie antérieure se manifestent à nous par des traces positives, il existait déjà depuis longtemps dans ces pays des groupes humains différant entre eux par les origines et, par suite, offrant à la culture intellectuelle des terrains très divers.

Les origines des Égyptiens pharaoniques ont été l'objet de bien des controverses tant de la part des égyptologues que de celle des ethnologues; parce qu'on a confondu dans presque toutes les argumentations deux questions cependant bien distinctes, celle de la race et celle de la culture. En 1895, G. MASPERO, dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique* (t. I, p. 45) traitant des origines naturelles, était d'avis que le gros de la population égyptienne présente les caractères des races blanches qu'on trouve installées, de toute antiquité, dans les parties du continent libyen qui bordent la Méditerranée; que cette population est originaire de l'Afrique même et s'est transportée en Égypte par l'Ouest et le Sud-Ouest. Peut-être rencontra-t-elle dans la vallée quelque peuplade noire qu'elle détruisit ou qu'elle refoula : peut-être y fut-elle accrue, après coup, d'éléments asiatiques venus par l'isthme ou par les marais du Delta.

Les naturalistes et les ethnologues ont, en général partagé cette manière de voir. R. HARTMANN, MORTON, NOTT-GLIDDON, REINISCH, HAMY, A. DE MORTILLET, ZABOROWSKY, etc., font des l'Égyptien un Libyen et quelques-uns, parmi ces auteurs, vont même jusqu'à penser que la culture égyptienne est entièrement africaine; mais, pour la plupart, les égyptologues qui, avant 1895, ont traité de la question, reportent en Asie le berceau de la civilisation pharaonique. La Bible (Gen., ch. XV, 3-6) attribue aux Égyptiens une origine asiatique : Mizraïm, fils de Cham, frère de Kouch et de Canaan se serait, d'après l'Écriture Sainte, fixé sur les bords du Nil avec ses enfants. Cette tradition est soutenue par Tr. HOMMEL dans son ouvrage *Der Babilonische Ursprung der ägyptischen kultur* (1892) et, pour cet auteur, la civilisation égyptienne découle entièrement de celle de la Babylonie.

L'INDUSTRIE DE LA PIERRE EN ÉGYPTÉ

Les choses en étaient là quand je suis, en 1891, arrivé en Égypte; je venais d'Asie, et les questions relatives aux origines m'attiraient plus que toutes autres. Je ne pouvais pas admettre, que dans la vallée du Nil une culture caractérisée par l'industrie de la pierre n'eût pas précédé les premiers pas de l'Homme dans l'Histoire et la tradition des dynasties divines, des Serviteurs d'Horus me paraissent être le vague souvenir d'une civilisation très ancienne, trop ancienne pour avoir laissé des traces écrites.

Cependant tous les égyptologues niaient formellement l'existence d'une industrie de la pierre dans la vallée du Nil, malgré les avertissements d'Adrien ARCELIN (1868), du D^r HAMY et de Fr. LENORMANT (1869), de DELANOUE (1872), de JOHN LUBBOCK (1873), d'Henry W. HAYNES, REIL, I. BROWN, G. de MORTILLET, du général PITT RIVER et enfin d'E. CARTAILHAC (1892). Ce dernier s'appuyant sur les récentes découvertes de FLINDERS PETRIE (*Kahun, Gurob et Hawara*, 1890 — *Illahun Kalun et Gurob*, 1891). Il est juste de dire qu'un anthropologiste de grand renom, R. WIRCHOW, se montrait fort sceptique sur cette question, dans la *Zeitschrift für Ethnologie* de Berlin (1888, p. 344-393). De telle sorte qu'en 1895, au moment même où je réunissais les matériaux à l'aide desquels, l'année suivante, j'allais établir d'une manière définitive l'existence de l'industrie de la pierre en Égypte, le vicomte J. de Rougé exposait dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* (t. LIV) son opinion personnelle sur la question, et en même temps celle de tous les égyptologues à cette date

« En premier lieu, dit-il, on doit écarter du débat (sur les origines) la constatation que l'on avait cru faire en Égypte, comme dans d'autres pays, d'une époque préhistorique par la découverte de silex taillés. Les remarques de Mariette, Chabas et d'autres savants ont montré que ces instruments avaient été employés pendant toute la durée de l'empire égyptien. Les couteaux de pierre servaient à pratiquer les premières incisions dans le cadavre avant l'embaumement, et les instruments de silex de formes les plus variées étaient en usage journalier dans la popu-

lation égyptienne. » Cette dernière assertion est absolument erronée (1).

« Mariette a fait remarquer, poursuit le vicomte de Rougé, que les plus grands gisements (de silex taillés) se rencontrent près du site des anciennes villes ». Ceci ne prouve qu'une seule chose c'est que les sites des villes ont été habités de toute antiquité.

« Enfin, au Sinaï, on a pu constater d'une façon indiscutable que l'instrument de silex, pointe, marteau, etc... avait été employé exclusivement aux mines de cuivre et de turquoises pour pratiquer des excavations dans le rocher ».

Cette allégation est également fausse, les silex taillés sont rares à Wadi Maghara et à Sérabit-el-Khâdem et tous les travaux miniers dont on retrouve les vestiges ont été exécutés à la pointerole métallique, comme on en peut juger par les traces laissées sur les parois du rocher par les instruments.

Cependant, M. de Rougé, après avoir fait des déclarations aussi précises, se préoccupe de ce qu'était l'Égypte avant les premières dynasties.

« Si l'on admet, dit-il, pour l'Égypte une marche progressive vers la civilisation à travers cinq ou six mille années, avant l'époque des pyramides, comment expliquer que le sol sablonneux de la montagne d'Égypte, qui nous a conservé intacts des statuettes de la III^e et de la IV^e dynastie, c'est-à-dire depuis 6.000 ans peut-être, n'ait pas sauvé de la destruction un seul monument de pierre éolos pendant cette longue période antéhistorique? Il y a là une objection très sérieuse, dont on ne me paraît pas avoir tenu assez compte dans la discussion. Il ne suffit pas, pour prolonger l'au-delà de l'Histoire, de s'appuyer sur ces légendaires *serviteurs d'Horus*, ces héros, demi-dieux, dont l'invention est peut-être due à l'imagination des hagiographes postérieurs, comme M. Krall propose en effet de le soupçonner ».

La réponse à cette question devait venir quelques mois plus

(1) Quand, en 1892, j'ai pris la direction des Antiquités égyptiennes, il y avait tout au plus au Musée de Ghizeh une douzaine de silex taillés sans étiquettes de provenance, ramassés au hasard. J'ai conclu de cette pénurie de la grande collection de l'État égyptien que jamais personne, dans le Service des Antiquités, aussi bien Mariette que Maspero, n'avait cherché à élucider la question de la préhistoire dans la vallée du Nil, tant était enraciné le parti pris chez les égyptologues.

tard dans mon premier volume de *Recherches sur les origines de l'Égypte* (1896).

Cet ouvrage et le tome II, qui parut en 1897, produisirent une véritable révolution dans le monde archéologique et égyptologique. Chez les linguistes on n'accepta pas sans combat cet effondrement des théories admises; mais les découvertes de Flinders Petrie et celles d'Amélineau à Abydos venaient à l'appui de mes études sur les origines et, bien que ces Messieurs n'eussent pas su tirer immédiatement parti des résultats de leurs fouilles, leurs travaux complétaient les miens d'une façon éclatante; les premières dynasties sortirent de terre et la magnifique



FIG. 3. — Kom-es-Sulthân et la nécropole royale d'Abydos avant les fouilles en 1895.

civilisation néolithique et énéolithique de l'Égypte apparut, enthousiasmant le monde savant.

Dès lors, une foule d'archéologues et de chercheurs sont venus explorer les gisements préhistoriques de la vallée du Nil; il s'établit un marché des silex taillés et l'on écrivit une foule de livres qui ne sont somme toute que l'analyse des ouvrages de Flinders Petrie, d'Amélineau et de moi-même. Le champ était vaste, la voie ouverte, rien n'était plus facile que de s'y lancer. Les innombrables stations préhistoriques de la vallée du Nil, du Fayoum, du désert (Paléolithique) furent explorés, et l'on découvrit les mines d'où l'on tirait ce beau silex blond que les habiles Pré-égyptiens transformaient en véritables œuvres d'art, des puits creusés dans les couches naturelles pour aller atteindre les bancs utiles, tout comme à Spiennes en Belgique, et de même qu'à

Spiennes les pics ne diffèrent en rien par leur forme des instruments européens destinés aux mêmes usages (1).

Cependant si le problème était résolu quant à l'existence des civilisations de la pierre en Égypte, les observations anthropologiques sur les squelettes des nécropoles antéhistoriques n'apportent guère de précision, et le D^r Fouquet (2) en arrivait à cette conclusion que : « Aucun des séries de crânes, quel que soit le degré d'antiquité qu'on veuille lui accorder ne peut être confondue avec le type égyptien des époques pharaoniques. »

Mon savant collaborateur retrouve à Beit Allam le type asiatique indien, voire même perse, à Négadah celui des Hottentots, des Boschimans et des Cafres, avec introduction probable d'un élément berbère dans la série, et quelques analogies avec les Pelasges de Morton (3). Ces observations, sauf celles qui font intervenir à ces époques, en Égypte, des gens de parler aryen, concordent avec ce qu'indique le bon sens, quant à la population primitive de l'Égypte dans laquelle le sang noir se mêlait avec celui des Libyens blancs : mais le fait que ces populations différaient complètement du type d'époque pharaonique implique l'arrivée, dans les anciennes couches humaines de la vallée du Nil, d'un sang étranger, grâce auquel le type d'homme pharaonique se serait établi.

Malgré ces constatations, malgré les découvertes d'objets franchement asiatiques, sur lesquels je reviendrai plus loin, G. de Mortillet et Zaborowsky croyaient encore en 1896 à l'origine purement africaine non seulement du peuple égyptien, mais de sa culture pharaonique.

« Dans son ouvrage sur le Caucase, disait alors M. Zaborowski (*Bull. Soc. Anthrop. de Paris*, 1896, p. 653), M. de Morgan n'a élevé aucune critique sur les données courantes de l'Histoire, et il est même resté fidèle à la légende classique sur l'origine des éléments de la civilisation. Ses études sur l'Égypte ont-elles changé sa manière de voir? En tous cas M. de Mortillet vient de nous dire qu'il ne la partage pas. Lorsque, pour mon compte,

(1) Cf. Henry O. FORBES, A Collection of stone implements made by Mr. H. W. Selon-Karr, in mines of the Ancient Egyptians discovered by him on the Plateaux of the Nile Valley, in *Bull. of the Liverpool Museum*, January, 1900, vol. II, n^{os} 3 et 4, p. 77-115.

(2) Dans J. de MORGAN, *Recherches*, 1897, p. 377.

(3) S. G. MORTON, *Crania Aegyptiaca*, Philadelphie, 1844, p. 30.

j'ai étudié les éléments premiers de cette civilisation du Nil, si étonnante par son ancienneté, ce qui m'a frappé surtout, c'est leur physionomie africaine. Personne, jusqu'à présent n'a pu, même par hypothèse, nous indiquer un lieu du monde ou un peuple en possession de ces mêmes éléments de culture avant l'Égypte. »

M. ZABOROWSKI revenait sur une thèse qu'il avait exposée treize ans plus tôt dans son étude *Les peuples primitifs de l'Afrique septentrionale* (*Nouvelle Revue*, 1883). Mais au cours de ces treize années il s'était fait bien des découvertes. Il suffisait de se tenir au courant des publications récentes pour voir paraître en Égypte une forte influence asiatique dès avant l'époque des débuts de la première dynastie.

En 1897, je considérais que les choses étaient assez avancées dans la vallée du Nil, et que la voie étant ouverte et l'attention du monde savant étant appelée sur les questions prédynastiques, les découvertes marcheraient leur train et viendraient apporter chaque année leur contingent de faits nouveaux.

ÉTUDES COMPARATIVES ENTRE LA CULTURE CHALDÉO-ÉLAMITE ET CELLE DE L'ÉGYPTE.

Mais si l'Égypte primitive était connue désormais, il manquait, pour l'étude comparative de sa culture, la connaissance des débuts de la civilisation en Asie. Il fallait percer le mystère des origines de la Chaldée, afin d'avoir les deux termes de ce problème, le plus important qui jamais se soit posé devant l'historien.

C'est alors que je suis parti pour Suse, négligeant toute autre préoccupation, en présence du but que je poursuivais, convaincu, par quelques indices recueillis lors de mon voyage de 1891 en Susiane, que je sortirais des tells de la capitale élamite, comme je l'avais fait à Toukh, Négadah et ailleurs, les documents nécessaires, sinon pour trancher la question des origines de la culture moderne, du moins pour lui faire faire un grand pas. Jusqu'à ce jour, aucune fouille dirigée d'une façon vraiment scientifique n'avait été entreprise ni en Chaldée ni dans l'Élam, on s'en était, comme en Égypte, tenu aux documents d'époque historique, parce qu'en Asie, comme en Égypte, dans la plupart des cas, les travaux de recherches ont été confiés à des linguistes:

c'est-à-dire aux hommes, pour la plupart, les moins préparés qu'il soit aux observations sur le terrain, à la conduite des chantiers, aux relevés topographiques et archéologiques.

Lorsque je visitai les ruines de Suse en 1891, il ne m'avait pas été permis d'y effectuer des fouilles, même des sondages; aussi ai-je dû alors me contenter des indications que fournissaient les affleurements des couches sur les flancs du Tell. Voici en quels termes je rendais compte de ces observations superficielles (*Mission Scientifique en Perse, t. IV. Recherches archéologiques, 1^{re} partie, 1896, p. 180*).

« C'est au-dessous de ces amas de décombres, dont les plus anciens remontent à l'époque perse achéménide, que se trouvent les débris élamites, couches épaisses de terre, de cendres et de fragments de tout genre, dont l'âge est facilement reconnaissable à la nature de la céramique qu'elles renferment.

« La poterie élamite, dont les fragments sont très abondants dans tous les tells de l'Élam est particulièrement intéressante. A Suse elle est à pâte fine ou grossière, faite au tour et parfois très légère (1). Les vases les plus soignés sont ornés de dessins géométriques peints en brun, en blanc ou en rouge, sur un fond jaune ou rougeâtre. Par sa technique, cette céramique dénote, de la part des potiers qui l'exécutaient, des connaissances pratiques très approfondies.

« Dans les mêmes couches, à côté des fragments de poterie on rencontre, à Suse, des débris d'albâtre, de vases en pierre dure analogues à ceux de l'Égypte, des morceaux de statues dont quelques-uns portent des textes en langue susienne.

« Au-dessous des débris susiens, sont les restes que je qualifierai de préhistoriques par suite de la présence, dans ces couches, de silex taillés, nucléi, couteaux, éclats, lames diverses, et de poteries grossières faites à la main et sans le secours du tour. »

Bien qu'elles fussent superficielles et faites à la hâte, ces observations n'en étaient pas moins concluantes en ce qui concernait l'avenir des travaux dans l'acropole susien. Seuls les niveaux spéciaux des deux céramiques peintes ne sont pas exactement précisés. Mes fouilles, plus tard (1897-1912) sont venues fixer leur succession; mais il n'en ressortait pas moins que, dans les couches profondes du Tell de Suse, on trouverait, à coup sûr,

(1) Les deux types étaient mélangés dans les éboulis.

les éléments archaïques nécessaires pour trancher par une étude comparative la question primordiale des origines de la civilisation orientale. J'avais remarqué, en Égypte, la présence, aux époques archaïques, de formes et de figurations présentant un caractère asiatique très net, mélangées avec des objets d'un indiscutable goût égyptien.

Il restait à savoir si l'Asie avait elle-même reçu certains principes ou certains types de l'Égypte; en ce cas il y eut eu, dans les temps anté-historiques, échange de relations entre les deux pays. Tandis que dans le cas où la Chaldée et l'Élam ne fourniraient aucune trace d'importation égyptienne, il devenait évident que la culture asiatique avait influencé le développement de la civilisation pré-pharaonique, sans qu'il y eut réciprocité.

L'étude de la très haute antiquité asiatique était d'ailleurs bien nécessaire pour elle-même; car, en 1897 on se perdait encore en hypothèses sur les origines chaldéennes.

La question des Sumirs et des Akkads faisait alors l'objet de discussions nombreuses, de véritables querelles entre savants, principalement entre J. Oppert et Halévy. Il s'agissait de savoir si, avant l'arrivée des Sémites Akkadiens en Chaldée, il existait d'autres hommes (les Sumériens ou Sumirs). Or, si pour la Chaldée, nous ne possédons pas encore de preuves matérielles de l'existence des Sumériens, nous en avons maintenant pour la Susiane; car le peuple susien, qui possédait sa langue et son écriture propre, n'a été soumis par les Sémites, qu'après les Sumériens de Chaldée et, malgré la domination akkadienne, ce peuple a conservé sa nationalité jusqu'aux temps voisins de notre ère. L'existence d'une population non sémitique dans la partie orientale de la plaine chaldéenne, permet de conclure à la présence, aux origines, de tribus également non sémitiques dans le reste du pays. Mais, en Chaldée la fusion des deux éléments se serait produite de très bonne heure, de telle sorte que bientôt il ne resta plus de traces reconnaissables des autochtones que dans le langage. C'était l'opinion de J. Oppert, même avant que mes découvertes de Suse fussent venues apporter des précisions quant à l'existence d'un peuple non sémite et pré-sémitique dans ces régions. « Les Sumériens, dit Maspero dans son *Histoire* (t. I, p. 550), résumant la thèse d'Oppert, qui furent un moment tout puissants aux siècles antérieurs à l'Histoire, s'étaient déjà mêlés intimement aux Sémites quand l'histoire s'ouvre

pour nous. Leur idiome le cédait au sémitique et tendait de plus en plus à devenir une langue d'apparat et de rituel, qu'on finit par apprendre, moins pour l'usage journalier, que pour la rédaction de certaines inscriptions royales et pour l'intelligence de très vieux textes juridiques et sacrés. Leur religion s'était assimilée aux religions et leurs dieux s'étaient identifiés aux dieux des Sémites. Le travail de fusion commença si anciennement qu'à dire le vrai, il ne nous est rien parvenu du temps où les deux peuples vivaient étrangers entièrement. Nous ne pouvons donc pas discerner de manière authentique ce que chacun d'eux emprunta à l'autre, ce qu'il lui donna, ce qu'ils laissèrent tomber de leurs instincts et de leurs mœurs individuelles. »

Il n'en est pas de même en Élam; là nous voyons se conserver les caractères des autochtones bien qu'ils subissent l'influence sémitique depuis des temps fort reculés. Nous sommes donc, semble-t-il, autorisé à penser avec J. Oppert que les couches profondes de la population chaldéenne n'appartenaient pas au groupe sémitique et, ce que j'ai pu voir des Tells de la Chaldée à Yokha, entre autres, m'a convaincu que la base des ruines, dans les villes très anciennes appartient, comme à Suse, aux populations qui ont précédé les Sémites dans le pays. L'opinion d'Oppert sur le Sumir, basée sur la linguistique, semble donc se justifier pleinement d'après les données archéologiques.

Il est à remarquer d'ailleurs que type physique susien, qu'on rencontre sur les bas-reliefs élamites, est complètement différent de celui des Sémites. A cet égard le document le plus concluant en ce qui regarde Sumériens et Akkadiens de Chaldée est la stèle du roi Naramsin (1), représentant le souverain sémite entouré de ses vassaux, pour la plupart non sémites, et combattant des peuples également non sémites, si nous en jugeons par les profils des personnages.

Je ne me propose pas, dans ce travail, de chercher à démêler les origines des divers éléments ethniques qui se trouvaient en présence, tant en Asie antérieure qu'en Égypte, aux temps qui ont précédé l'Histoire. Nous ne pouvons pas encore, à l'aide des documents que nous possédons, envisager ce problème; mais les données dont nous disposons sont suffisantes pour que, dès maintenant, nous puissions nous expliquer bien des causes

(1) *Mém. Délég. en Perse*, t. I, 1900.

du développement de la culture égyptienne, et montrer combien l'influence de l'Asie a été grande dans la vallée du Nil, sans exclure cependant les aptitudes et les tendances des autochtones.

« En examinant les monuments égyptiens de l'âge préhistorique et des premières dynasties, dit M. Ed. Pottier, tout le monde sera frappé des traits de ressemblance nombreux qu'ils présentent avec les trouvailles élamites des couches les plus anciennes. Si l'on parcourt l'ouvrage de M. de Morgan sur *les Origines de l'Égypte* ou celui de M. Capart sur *Les débuts de l'art en Égypte*, on retrouve, presque à chaque page, des formes, des sujets, des détails de technique qui évoquent aussitôt le souvenir des antiquités de Suse : vases de pierre dure et d'albâtre remarquablement travaillés, têtes de masses d'armes, fétiches en forme d'oiseaux, de bouquetins, de taureaux, de poissons ou d'animaux plus petits, comme la tortue, la grenouille, le scorpion, figurines de singes; usage des cylindres à zones d'animaux; importance de la figure symbolique du lion, représentation très ancienne de la femme nue, les mains croisées sur le ventre; caducée primitif à serpents entrelacés, etc. » [Ed. POTTIER, *Mém. D. S. P.*, 1912, t. XIII, p. 82]

Les données sur lesquelles nous pouvons nous appuyer, dans cette étude sont nombreuses et parfois d'une interprétation difficile.

Il y a lieu d'examiner tout d'abord si les conditions géographiques se prêtent aux rapports des peuples entre eux, et par quelles voies ces relations ont pu s'établir; puis, d'étudier les analogies linguistiques, les principes communs dans la figuration de la pensée, les mesures, les sceaux, les industries, les arts, les conceptions religieuses, les mœurs et usages, de tenir compte de l'origine des animaux domestiqués, des procédés de culture, bref de tous les éléments sur lesquels une influence étrangère a pu s'exercer. Il va sans dire que les documents les plus précieux pour résoudre le problème sont les plus archaïques. Or, avant l'exploration des couches profondes du Tell de Suse, les éléments de la civilisation suméro-akkadienne ne remontaient pas au-delà du temps de Sargon l'Ancien et de Naramsin. C'est-à-dire que pour l'Asie, on se trouvait au point où, en 1895, on était en Égypte, on atteignait à peine les débuts des temps historiques.

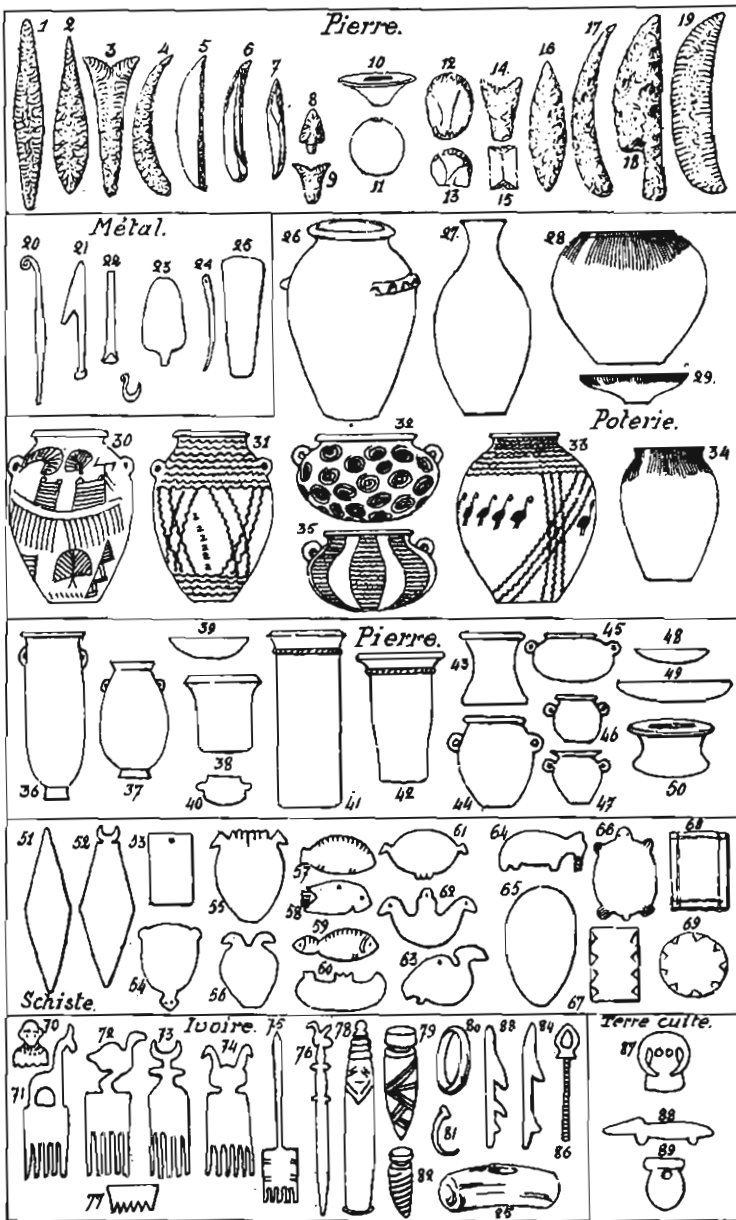


FIG. 4. — Objets prédynastiques d'Égypte.

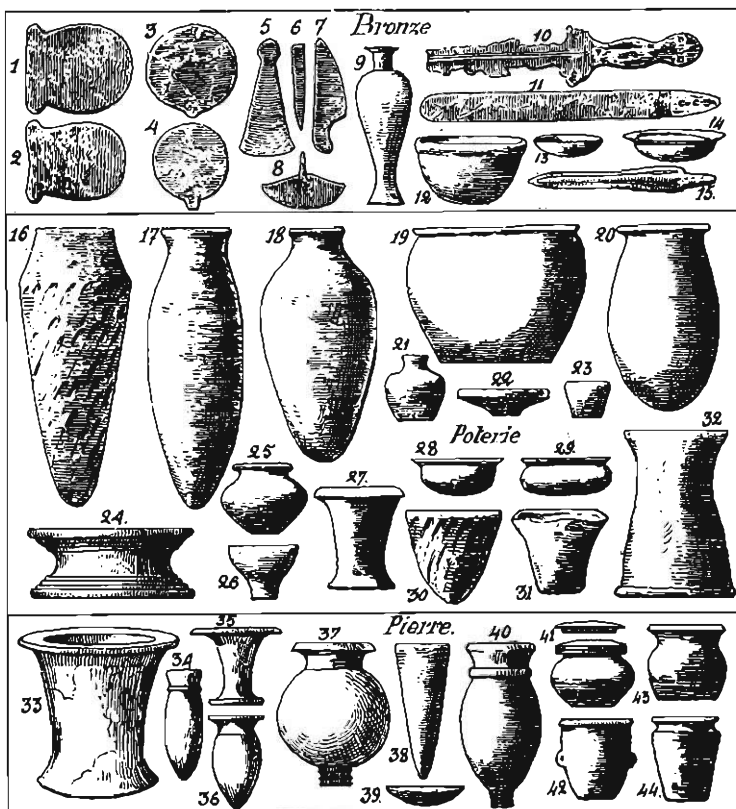


FIG. 5. — Ustensiles et vases de l'ancien empire égyptien.

CONDITIONS GÉNÉRALES.

A ces époques très anciennes, le Delta du Nil était en formation, et les plaines chaldéennes de nos jours étaient en majeure partie couvertes par la mer et par des marais. En Asie, çà et là, dans les îlots boueux des embouchures alors indépendantes, du Tigre, de l'Euphrate, de la Kerkha et du Kâroun, sur les bancs de gravier laissés par ces cours d'eau à leur sortie des montagnes, des hommes sont venus s'installer par clans, par tribus, dans des territoires limités par les eaux, et ces clans ont été l'origine du système féodal des premiers empires chaldéens.

D'où venaient ces hommes? Assurément des montagnes qui, au Nord comme à l'Orient, bordent la Chaldée.

Dans la culture de l'Élam, la part qui revient aux Sémites est de bien peu de chose. Déjà, avant qu'ils n'eussent paru sur les rives du Kâroun, les Susiens possédaient des arts fort avancés, très stylisés, principalement en peinture céramique; ils connaissaient le métal, le tissage, l'agriculture, dont témoignent les armatures de faucilles, qu'on rencontre en grande abondance dans toutes les ruines. Peu après leur établissement, ils avaient leur écriture propre, dont ils faisaient usage sur pierre et sur argile, ils roulaient des cylindres gravés sur la pâte de leurs tablettes, ils adoraient leurs dieux nationaux, avaient une organisation politique qui, depuis des siècles avait fait ses preuves, et certainement possédaient aussi leurs lois.

De tous ces progrès réalisés par le peuple d'Élam, évoluant sur lui-même, nous avons des preuves matérielles indéniables; de telle sorte que le rôle des Sémites n'apparaît que comme celui d'un peuple dominateur, exploiteur des biens créés par les populations paisibles sur lesquelles il abattit son joug.

Tout porte à croire qu'en Chaldée les choses se passèrent comme en Élam, bien qu'à des époques plus anciennes, et que la civilisation suméro-akkadienne n'est autre qu'une culture presque entièrement sumérienne; que, de même qu'en Élam, les arts, les industries, l'écriture étaient connus et déjà fort développés quand se montrèrent les premiers Sémites.

La division à l'infini en clans, en tribus, causée par la nature même du sol naissant de la Chaldée, favorisait étrangement la domination étrangère; aussi se produisit-elle sans presque laisser de traces. Il n'en fut pas de même en Élam, pays unifié, puissant, gouverné par ses rois, soucieux de sa liberté qui, à maintes reprises, secoua le joug et réagit même au point d'aller conquérir l'empire de ses maîtres. L'Élam a lutté pendant des siècles et n'a succombé que sous les coups d'Assurbanipal. Aussi, pendant les longs siècles de sa vie, a-t-il conservé beaucoup de ses caractères nationaux.

Les premiers habitants de Suse n'étaient pas des primitifs, c'est dans d'autres régions qu'ils se sont développés alors que la mer couvrait encore toute la Chaldée; mais jusqu'ici nous n'avons pas retrouvé le site de leur développement primordial, le pays qu'ils habitaient avant de connaître l'usage du métal.

Les mêmes faits se sont passés en Égypte où des hommes, eux aussi venus on ne sait d'où dans la vallée du Nil, se sont installés

sur les bords du fleuve par groupes dont, plus tard, les territoires devinrent les només. Ces gens qui, peut-être, étaient un mélange de Libyens et de Nègres, taillaient remarquablement le silex, étaient habiles potiers. Devons-nous les considérer comme contemporains de ceux dont il vient d'être question en Chaldée? Personne ne saurait le dire; mais à ces époques, gens de Chaldée et tribus d'Égypte ne paraissent pas avoir eu la moindre relation. C'était, dans la vallée du Nil, comme sur l'Euphrate et le Tigre, la phase d'organisation de la vie sur place, l'ambition ne dépassait pas le désir de tirer le meilleur des partis d'un sol vierge d'une extrême fertilité, de bois, de broussailles, de marais prodigieusement giboyeux, d'eaux, où le poisson se pressait et mourait de vieillesse.

D'ailleurs entre la Chaldée et l'Égypte les distances étaient grandes pour des peuples sédentaires, l'élément sumérien réduit à sa seule initiative ne fut certainement jamais en contact avec les Proto-égyptiens.

C'est alors que se passèrent en Égypte des événements dont les causes nous demeurent inconnues, le métal parut et avec lui bon nombre d'innovations dans les arts et dans l'industrie. Un très grand progrès s'accomplit.

Certains auteurs (EBERS, DÜMICHEN, H. BRUGHS) attribuent cette évolution à l'invasion de l'Égypte par des peuples venant du Sud, du pays de Pount, par des tribus non sémitiques de l'Érythrée; mais dont les mouvements auraient pu avoir une influence sur l'Arabie, et causé des perturbations, également en Chaldée.

Cette hypothèse semble être fort hasardée, car elle impliquerait un degré de développement plus avancé au pays de Pount que dans la vallée du Nil. Or le peu que nous connaissons de l'Arabie méridionale, du Somal, de l'Abyssinie, de la Nubie et des pays du Haut-Nil, ne nous permet pas de placer dans l'une quelconque de ces régions un foyer de culture supérieure à celle de l'Égypte.

Je n'entends pas dire par là que cette invasion n'ait pas eu lieu, bien des indices et les traditions sont en faveur de son existence, mais elle n'a pas, à coup sûr, contribué aussi largement qu'on serait tenté de le croire à l'évolution des proto-pharaoniques. Il faut bien convenir que l'obscurité la plus profonde règne sur ces premiers efforts de la culture égyptienne, que ses diverses

phases, différenciées par la variété des usages funéraires et des industries ne sont pas semblables entre elles dans les nombreuses stations de la vallée du Nil.

Si nous en jugeons par les civilisations dont nous avons retrouvé les traces, la population n'était certes pas homogène depuis la Thébaïde jusqu'au Delta. Il existe des différences peu appréciables dans les mobiliers qu'on rencontre aux diverses hauteurs; mais ces différences deviennent capitales quand on entre au Fayoum. Là, pour la plupart, les instruments diffèrent complètement de ceux qu'on rencontre dans la Haute-Égypte.

L'INDUSTRIE NÉOLITHIQUE EN ÉGYPTE.

La phase néolithique de la civilisation, à laquelle on attribuait, il y a quelques années encore une très grande importance et qui semblait avoir, dans les divers pays, occupé de longues périodes, paraît avoir subi depuis ces derniers temps une bien grande déchéance. Les dernières découvertes montrent en effet que durant la vie d'une foule de civilisations attribuées jadis à la pierre polie seule, le métal, bien que souvent très rare, était déjà connu.

Au début des études préhistoriques on avait cru à des divisions bien tranchées et, faisant des époques des industries diverses, on avait admis le synchronisme des cultures dans les différentes parties d'une même région. Cet échafaudage, beaucoup trop systématique, s'écroule peu à peu, et bien des préhistoriens se demandent maintenant si réellement le terme néolithique correspond à une réalité.

Il est aujourd'hui généralement admis que toutes les industries employant les roches dures (cristallines) pour la confection des haches appartiennent à l'Énéolithique, ou tout au moins qu'elles procèdent de civilisations possédant l'usage des métaux; tandis que celles où le silex tient en toutes choses lieu de matière première seraient seules néolithiques.

Mais ces concessions ne semblent point encore être suffisantes; l'usage du silex seul n'est pas un critérium. N'a-t-on pas rencontré quelque peu de métal (cuivre) dans les grottes artificielles du Grand Morin (1)? Un tel exemple permet d'exprimer des doutes au sujet des autres gisements du silex poli.

(1) Cf. Coll. de Baye au musée de Saint-Germain.

Le Néolithique et l'Énéolithique se fonderaient donc en une seule industrie, pour bien des pays, si la présence du métal, même très peu abondant, est pris comme caractère principal différenciant les industries.

En Égypte, il se peut que la transition du Paléolithique aux métaux se soit faite presque sans intermédiaires; car on n'a jusqu'ici retrouvé aucune trace des civilisations archéolithiques et seules quelques stations du Fayoum et de la Haute-Égypte semblent appartenir au Néolithique proprement dit. Toutes les

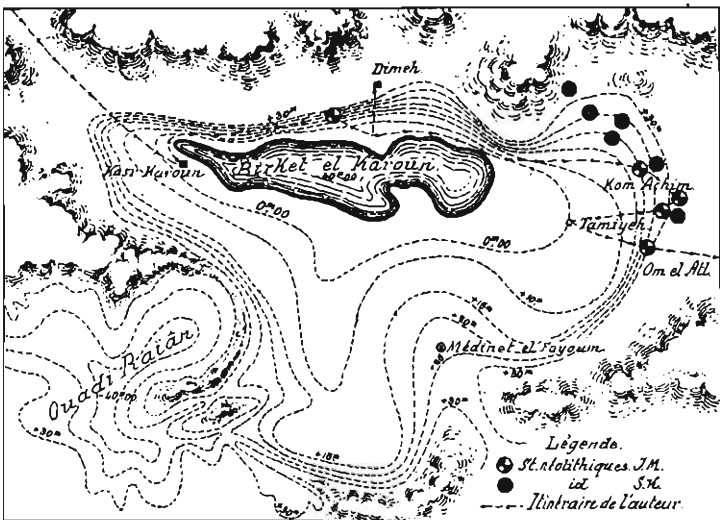


FIG. 8. — La dépression du Fayoum et les stations préhistoriques découvertes par l'auteur et par Seton-Karr.

autres montrant l'homme en possession du métal. Cependant, il ne faut pas oublier que lors des grandes inondations les régions égyptiennes ont été ravagées, dépeuplées et que le repeuplement ne s'est opéré que beaucoup plus tard, alors que l'Homme avait réalisé de grands progrès. L'industrie du Fayoum serait peut-être le terme le plus ancien de cette réapparition de l'Homme dans les pays du Nil.

Au Fayoum nous n'avons pas encore rencontré de nécropoles. Les stations se reconnaissent toutes à l'abondance des instruments qu'on trouve sur le sol. Aucune trace de hutte, aucun kjoekkenmoedding. En a-t-il existé; c'est fort probable; mais il

ne nous en est rien resté, semble-t-il, ou du moins n'avons-nous pas encore découvert ces sépultures.

L'industrie du Fayoum est très spéciale, on la retrouve dit-on dans la Haute-Égypte. Mais ces dernières stations semblent encore être de caractères indécis. C'est donc aux rives du Birket karoun que nous devons nous reporter pour l'examen de cette civilisation.

Les stations préhistoriques du Fayoum sont toutes situées à une assez grande hauteur au-dessus du niveau des eaux du lac, parce qu'autrefois ce niveau était beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui. C'est en 1896 que j'ai découvert les gisements d'Om el Atl

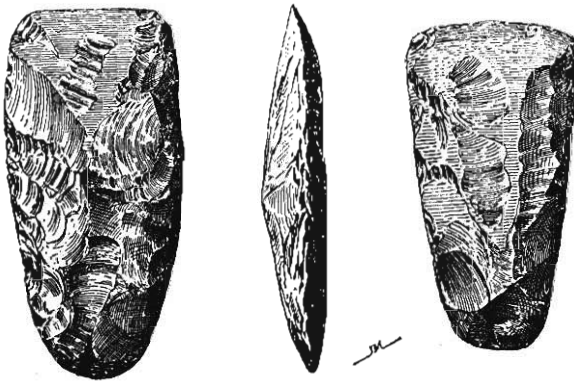


FIG. 7. — Haches de silex. Kom-Achim (Fayoum).
2/3 g. n.

de Kom Achim et de Dimeh. Depuis les recherches ont été nombreuses dans cette région.

Kom Achim est une localité située sur le bord du désert. Au Nord-Est du village de Tamiyeh, on y voit encore une butte (Kom) importante, restes d'une cité gréco-romaine.

La station préhistorique se trouve à 4 kilomètres environ au nord des ruines; les instruments qu'on y rencontre sont en tout semblables à ceux des stations d'Om el Atl et de Dimeh.

Om el Atl est situé non loin de là au Nord du village de Tamiyeh; là sont trois stations distinctes, l'une à 3 kilomètres à l'Ouest, une autre à 4 kilomètres au Nord et la troisième à 5 kilomètres environ au Nord-Ouest dans le désert.

Dimeh est de beaucoup la station la plus importante du

Fayoum, ou du moins elle l'était; car, depuis que je l'ai signalée, elle a été dévastée pour le plus grand bénéfice des mercanti. Cette localité est située à 3 kilomètres environ au Sud des ruines de la ville romaine qui elles-mêmes s'élèvent sur la montagne bordant à l'Ouest le Birket Karoun.

Les silex taillés se rencontrent à Dimeh, sur une surface d'environ 4 à 500 hectares où ils sont clairsemés, mais c'est surtout dans le cirque formé par un ancien golfe du lac, d'une superficie de 100 hectares environ que les instruments sont les plus nombreux.

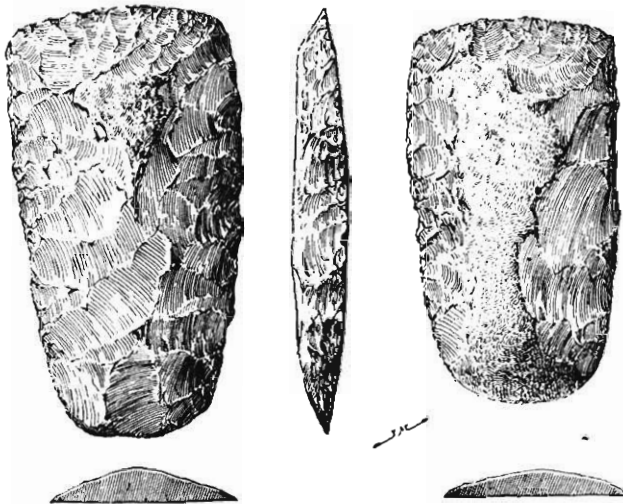


FIG. 8. — Hache de silex à face plate (Kom Achim et Dimeh-Fayoum).

On ne voit là aucune trace d'habitation; le sol formé par les limons durcis du lac est rempli d'ossements de poissons, de tortues et d'animaux de plus grande taille. Des dunes de sable s'y meuvent sans cesse, et c'est entre ces dunes, sur le sol dénudé, que se rencontrent les instruments, sans qu'il soit possible de fixer les points jadis habités.

L'industrie du Fayoum est-elle néolithique ou énéolithique, est-elle due aux mêmes populations que celle de la Haute-Égypte et des bords du Nil jusqu'à Memphis et au delà, ou appartient-elle à des tribus spéciales, étrangères au reste de la population égyptienne en ces temps? Est-elle antérieure à la civilisation du Scid ou sa contemporaine? Telles sont les questions qui se

posent et sur lesquelles, pour répondre, nous ne possédons que les données fournies par les industries elles-mêmes.

L'originalité de l'industrie du Fayoum semble démontrée par son allure générale. Toutes les haches polies sont en silex et dans ces gisements on ne rencontre pas la moindre trace de roches cristallines. La pointe de flèche est spéciale et d'une facture plus primitive que celles d'Abydos et des stations voisines. La facture de tous les instruments quoiqu'habile est grossière en comparaison des œuvres de l'Énéolithique.

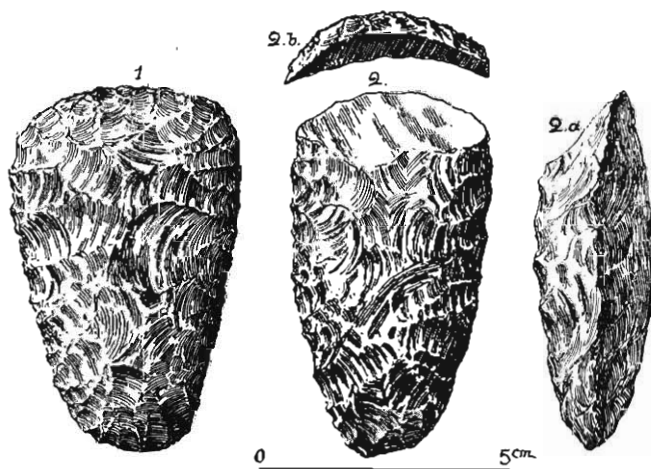


FIG. 9. — Hachette caractéristique de la Haute-Égypte silex.
N° 1. Instrument ébauché. — N° 2 et 2 a. Instrument terminé.
N° 2 b. Éclat enlevé pour former le tranchant.

Parmi les objets du Fayoum il en est beaucoup qui semblent n'être que les ébauches des merveilleuses pièces contemporaines des débuts historiques, tout comme ceux qui abondent près des mines de Wadi el Cheikh (1).

Si ces considérations permettent de penser que les stations du Fayoum sont antérieures à celles de la Haute-Égypte, nous voyons par contre, certaines formes de haches, communes entre l'industrie très développée de Licht et celle de Kom Achim rap-

(1) Des ateliers analogues à ceux de Wadi el Cheikh se rencontrent également en Europe. Je citerai spécialement celui de la station de Saussaye, commune de Tercis (Landes) qui ne renferme que des ébauches du type solutréen.

procher le Fayoum de l'époque où les métaux étaient en usage.

Ces pièces, peu nombreuses d'ailleurs, peuvent fort bien être postérieures à l'ensemble des gisements. On n'en rencontre pas à Dimeh, localité qui semble être la station type de cette région, on ne trouve nulle part d'instruments présentant le facies très caractéristique de l'Énéolithique malgré la proximité des établissements de Meidoum et de Licht. C'est pour ces raisons que, jusqu'à nouvel informé, je conserve aux stations du Fayoum la désignation de Néolithique que je lui donnais en 1896.

Quant à la nature ethnique des pêcheurs du Birket Karoun à ces époques, nous ne pouvons rien conclure. Si ces stations sont contemporaines de l'Énéolithique de la vallée, sûrement les tribus du Fayoum n'appartenaient pas à la population répandue dans la vallée du Nil. Si, au contraire, ces gisements sont antérieurs, il n'y a aucune raison pour faire intervenir des différences ethniques.

Mais on est en droit de se demander pourquoi c'est au Fayoum seulement qu'on rencontre en Égypte les restes de la civilisation néolithique.

Des objets appartenant à la même industrie se trouvent également, dit-on, mais en petit nombre, dans le Saïd; ils ont été signalés dans les environs de Farchout, sur la rive droite du Nil et, bien probablement, les recherches de l'avenir feront connaître encore bon nombre de stations antérieures à la culture énéolithique. Mais n'en trouverait-on que fort peu qu'il n'en faudrait pas déduire qu'à cette époque la Haute-Égypte n'était pas habitée.

En effet le Fayoum et la Vallée ne se trouvent pas dans les mêmes conditions physiques. Alors que le Birket Karoun, autrefois très étendu réduisait sa superficie, laissant au loin dans le désert les sites jadis habités, le Nil couvrait sa vallée d'alluvions et de limons et faisait disparaître à jamais la plupart des stations néolithiques. Quant à celles situées aux limites du désert actuel elle ne cessèrent pas d'être occupées et les traces des industries postérieures se mélangeant avec celles des temps plus anciens, il devint bien difficile de discerner les unes des autres. Karnak, Diospolis parva et bien d'autres sites ont révélé des traces contemporaines des premières dynasties, il est à penser que plus profondément on y rencontrerait l'industrie énéolithique, peut-être même néolithique.

Toutes les villes, tous les villages de la vallée du Nil se trouvent

de nos jours situés sur des buttes les protégeant contre les inondations. Il en fut toujours ainsi et bien certainement ces villes et ces villages reposent sur des couches très anciennes contenant des traces de leurs premiers habitants. Là, certainement se trouveraient de précieuses indications sur les temps néolithiques.

Nous ne possédons aucune information quant aux périodes très anciennes dans le Delta et ce, pour les raisons que je viens d'exposer; les vestiges des premiers établissements humains dans cette plaine en formation, alors composée d'îlots tout comme la Chaldée de ces temps, ont disparu sous les limons et se trouvent aujourd'hui à une grande profondeur. Le régime des eaux du Nil diffère notablement de celui de l'Euphrate et du Tigre. En Égypte les crues annuelles surélèvent le sol, alors qu'en Chaldée les inondations, bien moins importantes comme débit d'alluvions terreuses, n'affectent que fort peu des régions déjà sorties de l'eau. Le grand effort se produit dans l'avancement du delta du Chatt el Arab sur le golfe Persique. Il s'en suit que dans la plaine chaldéenne les vestiges du V^e et du VI^e millénaire avant notre ère sont aisément abordables, alors que dans le delta du Nil ils ne le sont pas. On ne peut donc espérer retrouver les restes néolithiques que sur les bords du désert et de la plaine alluviale.

Pour se rendre compte de la multiplicité des tribus qui habitaient l'Égypte avant l'aurore de l'Histoire, il faudrait explorer le désert, non seulement sur les deux rives du Nil, mais encore sur les bords de son delta, en Nubie, aux oasis et faire la monographie de chacune des stations de la pierre. C'est à l'aide d'un relevé méthodique seulement qu'on parviendra à la connaissance relative du milieu dans lequel est venue agir l'influence asiatique, sans compter que pour chacune des localités, tout au moins en ce qui regarde les mobiliers funéraires, il est nécessaire d'établir une classification chronologique relative. Sous ce rapport les belles publications de Flinders Petrie donnent entière satisfaction, mais, fort malheureusement, elles sont restreintes à certaines localités explorées par le savant anglais, et ne fournissent pas une vue d'ensemble suffisante.

Quand on fait une étude comparative des diverses industries néolithiques de l'Égypte et de celles des contrées voisines, on est amené à rapprocher le facies du Fayoum de celui de la Syrie

et à ranger ensemble les formes de la Haute-Égypte et celles du Bled algérien et tunisien. Certes, il est loin d'y avoir identité entre les silex d'Abydos, de Négadah ou de Toukh, avec ceux de Jénéyen, mais dans le Nord africain les principes et les buts de la taille sont les mêmes qu'en Haute-Égypte.

A l'époque des stations néolithiques du Bled le climat du Nord de l'Afrique était très différent de ce qu'il est de nos jours; il était bien plus humide : beaucoup de vallons aujourd'hui desséchés, possédaient alors leurs rivières, leurs broussailles, leurs forêts où le gibier abondait. Peu à peu ces pays sont devenus

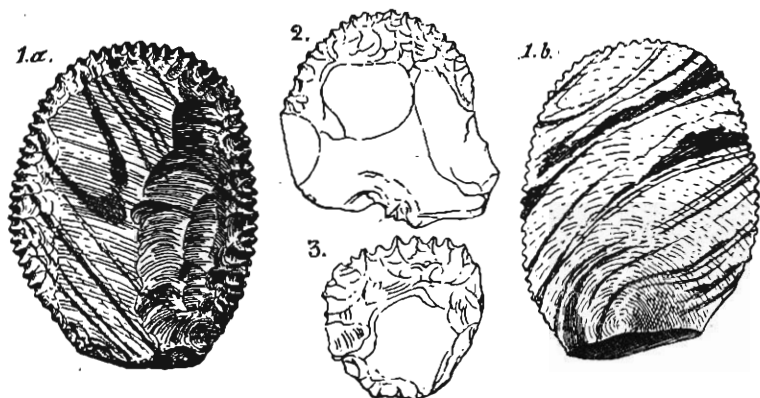


Fig. 10. — Raclaïrs dentelés.

1 a, b. Chabet-Réchada (Tunisie). — 2, 3. Abydos (d'ap. Fl. Petrie, *Abydos*, 1, 1902, pl. XXVI).

stériles et force a été à l'Homme de les abandonner; aussi ne reste-t-il plus aujourd'hui que des espaces arides, désolés où seuls les silex taillés gisant sur le sol demeurent comme témoins de la fertilité passée.

Dans ces immenses plaines l'Homme était nomade et chasseur, il ne mettait dans la taille du silex aucun de ces raffinements que nous rencontrons chez les sédentaires de l'Égypte pré-dynastique et dynastique, son industrie du silex était rudimentaire.

Il résulte des observations qu'on vient de lire que la culture néolithique de la Haute-Égypte serait d'essence africaine, alors que celle du Fayoum appartiendrait plutôt à l'Asie par son origine. Ceci n'a rien qui doive surprendre, car le Fayoum, riche province voisine du delta, a fort bien pu devenir avec le delta

lui-même le centre de l'occupation asiatique primitive quand elle s'est manifestée.

Ceci suppose que nous admettons que l'industrie néolithique proprement dite a existé en Égypte, et que les tailleurs de silex du Fayoum ne connaissaient pas le métal. Simple hypothèse, car nous ne possédons encore de cette région que des instruments ramassés à la surface.

Le souvenir de ces premiers efforts des Égyptiens prépharaoniques s'est perpétué par la tradition sous forme de dynasties divines, et ce sont ces échos du passé lointain qui ont porté les

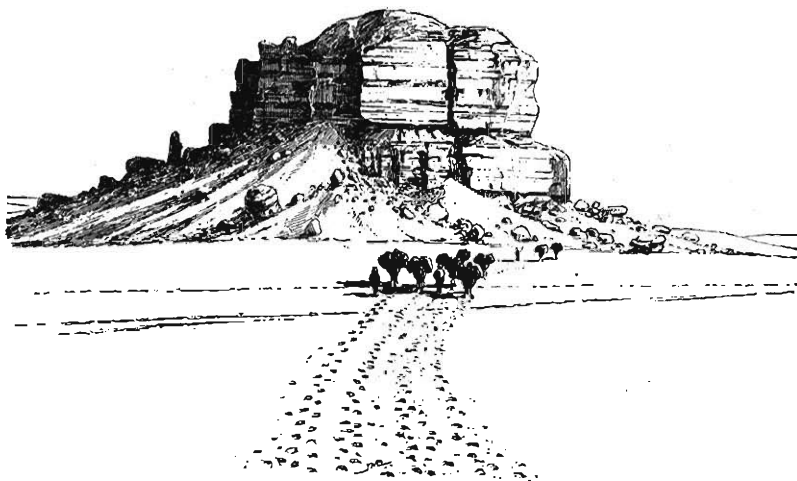


FIG. 11. — Un témoin des érosions entre le Fayoum et le Bahr-béla-Mâ.

égyptologues à chercher en pays étranger, au loin, les vestiges d'une culture que chaque jour, sans le savoir, ils foulaient du pied dans le désert, sans même les vouloir reconnaître. Mariette ne sachant où placer le berceau des Égyptiens pharaoniques, mais se rendant parfaitement compte que ce berceau avait existé, supposait que les premiers essais de civilisation s'étaient produits dans le Bahr-béla-Mâ, « le fleuve sans eau » longue dépression à peu de chose près parallèle au cours du Nil et sur laquelle se trouvent encore les oasis, « derniers témoins de sa fertilité d'antan ». Malheureusement Mariette ne possédait aucune connaissance géologique et, malheureusement aussi, ses affirmations ne pouvaient être que fantaisistes, car jamais il n'est allé visiter

le Bahr-béla-Mâ; ce voyage pénible dans le désert, je l'ai accompli j'ai visité le fleuve sans eau sur une longueur de 40 ou 50 kilomètres et j'ai reconnu que jamais cette vallée n'a été habitable, qu'il n'y existe pas d'humus, pas de traces de cours d'eau permanent, pas la moindre coquille subfossile terrestre ou d'eau douce, qu'elle est le produit d'une véritable érosion brutale, rapide et que le flot s'est écoulé ne laissant derrière lui qu'une longue dépression de largeur variable, bordée de falaises, remplie de témoins abruptes et dans laquelle oscillent aujourd'hui, au gré des vents d'immenses vagues de sable; ce sont ces vagues qui jadis ont englouti l'armée de Cambyse, alors qu'elle marchait au pillage de l'oasis d'Ammon.

On était si loin de penser, en 1896 encore, que ce berceau de la culture égyptienne était sur les bords du Nil même, que M. Flinders Petrie, bien qu'ayant en main depuis plusieurs années tous les éléments nécessaires pour démontrer l'existence d'une culture de la pierre en Égypte, cherchait hors de la vallée du Nil la patrie du peuple néolithique dont il avait fouillé des milliers de sépultures. Mais on semblait vouloir être aveugle, et Maspero attribuait à la XVII^e dynastie les vases dont les peintures figurent des barques, qu'on rencontre dans les tombes pré-pharaoniques de la Haute-Égypte.

Ces vases sont spéciaux à la dernière période prépharaonique, ils n'existent pas avant, ils cessent de se montrer avec l'avènement de la première dynastie, nous les considérons comme caractéristiques de la dernière dynastie divine, période dans laquelle l'influence asiatique s'affirme d'une indiscutable manière, ainsi que nous le verrons par la suite. Et cette influence est sémitique et sumérienne. Il s'est donc passé en Asie antérieure des mouvements de peuples très importants depuis que nous avons quitté les Sumériens cantonnés dans le marais du Tigre et de l'Euphrate, et les proto-Élamites établis sur les collines caillouteuses de la Susiane.

LA CONQUÊTE SÉMITIQUE DE LA CHALDÉE.

En effet, les Sémites, venant on ne sait de quelle région, vraisemblablement de l'Arabie, certains disent de Bahrein se sont étendus sur la plaine chaldéenne, ont remonté l'Euphrate, conquis la Syrie sur les autochtones, certainement ont envahi le

delta du Nil et fort probablement se sont avancés au Sud, en suivant le fleuve, jusqu'aux provinces de la moyenne Égypte.

Dès qu'ils paraissent dans l'Histoire, nous l'avons déjà dit, les Sémites se montrent comme des conquérants, des dominateurs, dont les tendances contrastent singulièrement avec le caractère paisible, sédentaire, des peuples auxquels ils imposent leur domination. Ce sont eux qui créent les premiers empires chaldéens, le repaire d'oiseaux de proie que fut Ninive. Leurs dieux sont des dieux de mort, des dieux vengeurs, impitoyables, que jamais ils ne cesseront d'adorer avec leurs défauts sous une forme ou sous une autre.

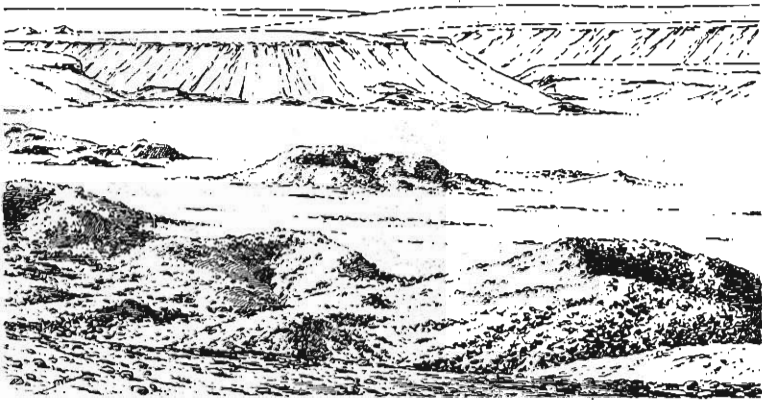


Fig. 12. — Puits pour l'extraction du silex à Ouadi-el-Cheikh, d'après une photographie de H. W. Selon-Karr.

Mais cet élément, brutal, dominateur, en les asservissant, a profité des progrès réalisés par les peuples, est venu ajouter des notions nouvelles à celles déjà connues et il en est résulté, en Asie, cette culture suméro-akkadienne des temps antérieurs à Sargon l'Ancien.

Quand ils eurent conquis la Chaldée, les Sémites, forcément s'arrêtèrent pour un temps; puis leur domination étant définitivement établie sur les peuples des deux fleuves, ils s'étendirent vers l'Ouest, remontèrent l'Euphrate, gagnèrent les vallées de l'Oronte et du Jourdain, puis la côte méditerranéenne. A l'Est ils étaient arrêtés par un peuple puissant, celui de l'Élam et par les montagnes bordières de l'Iran, au Nord par celles du Sin-

djar; car les Sémites, nomades, étaient des gens de la plaine, et c'est comme hommes de la plaine et du désert qu'ils sont par-

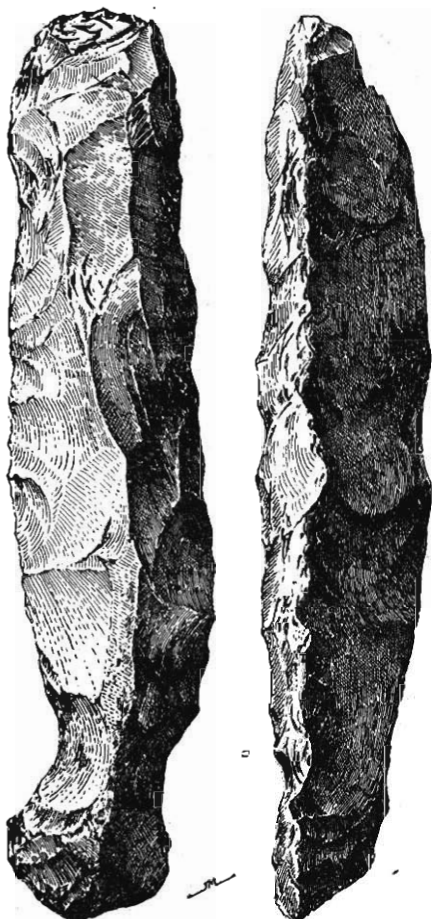


FIG. 13. — Pic de mineur, pétrosilex jaune
Ouadi el Cheikh, récoltes Selon-Karr
(Musée de Saint Germain).

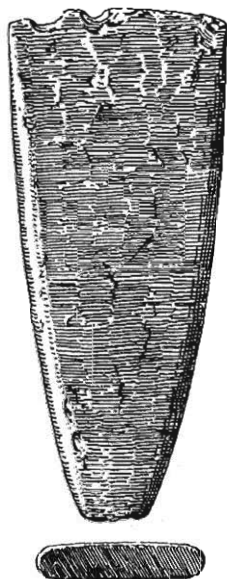


FIG. 14. — Calcaire siliceux (Suse).

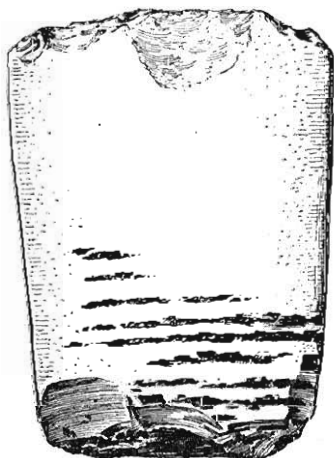


FIG. 15. — Hache en calcaire siliceux.
(Susiano).

venus en Égypte, dans le delta, qu'ils ont remonté la vallée en suivant les sables.

D'après une inscription de Naram Sin découverte à Suse on voit que l'empereur sémite de Chaldée s'est avancé vers l'Ouest jusqu'au pays de Magan, dont parle également Gudea, patési de Telloh, région que certains archéologues ont pensé pouvoir assimiler avec le Sinaï, alors que ce pays était situé sur le Khabour, affluent de gauche de l'Euphrate (1). Ceci se passait vers 3750 av. J.-C., époque à laquelle Snéfrou régnait en Égypte. Peut-être Naram Sin a-t-il poussé alors jusqu'à la Syrie. Dans tous les cas il semble bien improbable qu'il ait visité la presqu'île du Sinaï, peuplée elle-même de tribus sémitiques contre lesquelles les Pharaons faisaient de temps à autre des expéditions. Le flot asiatique, qui avait touché la vallée du Nil et laissé des tribus au Sinaï, est assurément, de bien des siècles, antérieur aux empereurs sémites de la Chaldée.

Le travail du silex. — Nous venons de voir que le silex était en usage dans la vallée du Nil longtemps avant que se manifestât la moindre trace d'influence asiatique. Il était également employé en Chaldée et dans l'Élam; mais les industries dans ces deux foyers diffèrent si notablement, qu'on ne peut songer à les apparenter.

D'ailleurs les conditions sont loin d'être les mêmes en Égypte et en Chaldée pour le développement des industries de la pierre. La vallée du Nil est une dépression étroite, dont la plus grande largeur atteint à peine sur quelques points 10 kilomètres, et de chaque côté elle est bordée de collines plus ou moins élevées, composées d'assises crétacées et tertiaires riches en un beau silex blond qui, souvent se présente en blocs de dimensions importantes, alors qu'en Chaldée, vaste plaine alluviale, le silex arraché par les cours d'eau aux couches sénoniennes et cénomaniennes du Poucht é Kouh, du Louristan et du Kurdistan, n'existe que dans les rivières, à l'état de cailloux roulés. C'est là, dans le lit des torrents que les pré-Chaldéens l'allaient chercher.

Dans les stations préhistoriques telles que celles de Suse, de Tépèh Mouçian, de Tépèh Goulam, voisines du pied des montagnes, là où l'on rencontrait des galets d'assez fortes dimensions, instruments et nuclei sont de taille moyenne; mais au centre de la plaine chaldéenne, à Yokha, Tell Hammam, 'Oum

(1) Cf. J. DE MORGAN, in *Mém. Dél. sc. en Perse*, t. I, p. 38.

et Aghareb, l'outillage de pierre est réduit à des dimensions minuscules. Quant aux haches polies de la Susiane, très rares d'ailleurs, elles sont faites de calcaire siliceux et non de silex, assurément parce que les galets de silex qu'on trouve dans le pays ne présentaient pas les conditions requises pour la taille de ces sortes d'armes.

En Égypte, comme en Susiane les haches polies de pierre dure, diorite, dacite, etc., sont rares et, de leur existence dans les

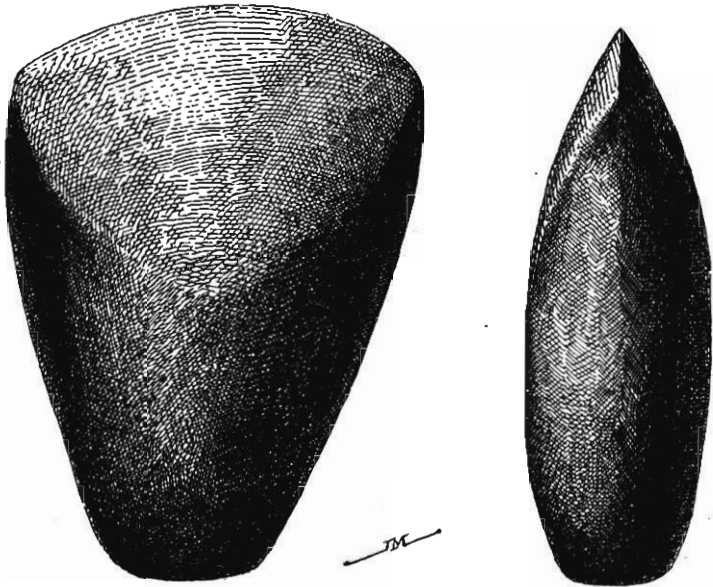
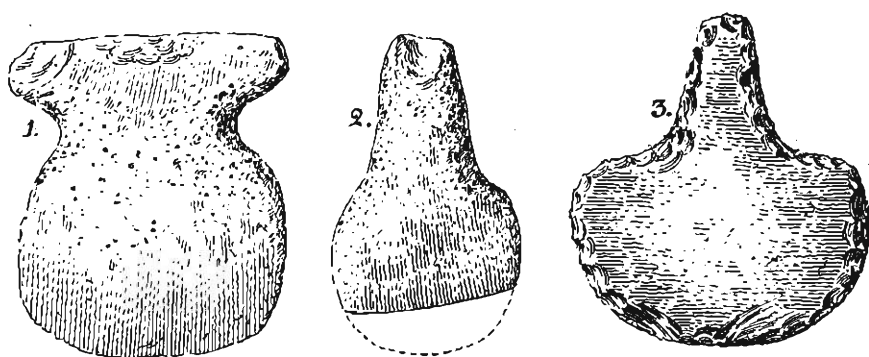


FIG. 16. — Hache polie en serpentine. (Adamiych, Haute Égypte).

deux pays aucune déduction ne peut être tirée. La hache-marteau qu'on rencontre en Chaldée et dans l'Élam, ne semble pas exister dans la vallée du Nil; par contre la massue, ou casse-tête de pierre, est fréquente dans les deux régions. Elle débute en Élam par un simple disque de pierre, percé en son milieu pour l'emmanchement puis s'affine et devient en Asie comme en Afrique un véritable objet d'art; les Pharaons en sont armés dans la plupart de leurs représentations triomphales et, de nos jours, les nomades font encore usage de la masse, comme une arme, mais ces casse-tête sont faits aujourd'hui d'une boule de bitume et non plus de pierre.

L'idée de garnir un bâton d'un poids pour en faire une arme



1. D'ap. Fl. Petrie. *Naqada & Ballas*, pl. LXXV, n° 91 Qouft.

FIG. 17.
2. Id. n° 93
Qouft.

3. Suse *Mém. D. S. P.*, t. XIII,
F1912, p. 20, fig 94.

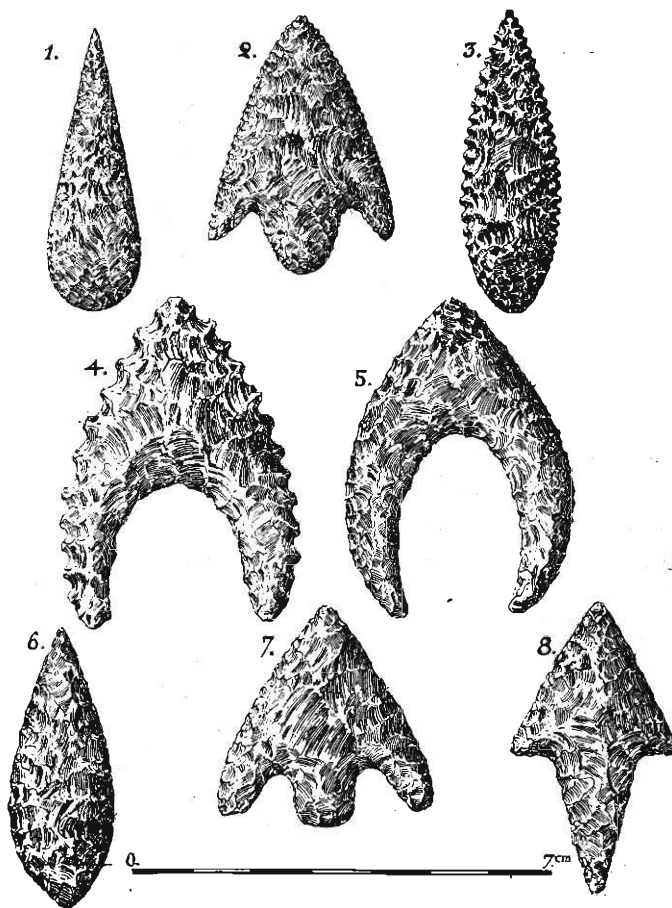


FIG. 18. — Pointes de flèches en silex n° 1 à 3 Suse. n° 4 à 8. Fayoum.

est une pensée toute naturelle qui est spontanément venue chez bien des peuples; il n'y a donc pas lieu de tirer des conclusions de l'usage du casse-tête en Élam, en Chaldée et dans la vallée du Nil. Toutefois on remarquera, dans les séries de ces diverses régions, des analogies de formes qui, peut-être, ne sont pas fortuites.

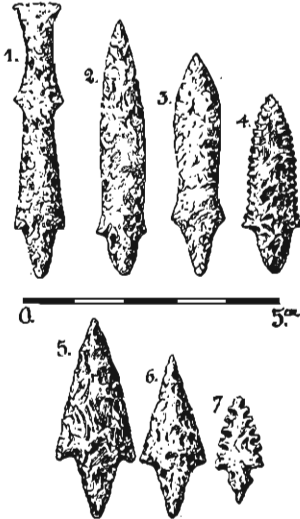


FIG. 19. — Pointes de flèches en silex. — 1 à 4, Abydos (11^e Égypte); 5 7, Jeneyon (Tunisie).

Nous avons vu plus haut que l'industrie néolithique pure n'existe pas en Chaldée, que l'homme est arrivé dans ces pays connaissant déjà le cuivre. Le silex ne jouait donc plus dans son outillage qu'un rôle secondaire; aussi est-il peu varié. Les objets les plus soignés sont des pointes de flèches en forme de feuille de saule, type qui n'existe pas en Égypte.

Mais, parmi ces silex, les plus intéressants de tous sont, sans contredit, les lames taillées en scies et dont on formait le taillant des faucilles. Ces éléments de faucilles sont d'une extrême abondance, tant en Égypte qu'en Chaldée. Je reviendrai à leur sujet en parlant de la culture des céréales.

Enfin je dois signaler l'existence de l'obsidienne du district de l'Ararat dans les couches profondes de Suse, matière veinée de rouge, qu'on ne rencontre que sur les flancs de l'Alagheuz, au cœur de l'Arménie russe.

En Égypte l'obsidienne n'a joué aucun rôle dans l'outillage préhistorique, bien qu'il eût été fort aisé de se procurer cette matière dans les îles de la Méditerranée; mais le silex égyptien était de si belle qualité qu'il dispensait d'avoir recours au verre de volcan. Cette matière cependant était connue depuis bien longtemps; car nous avons retrouvé des fragments de vases d'obsidienne dans les tombeaux des premiers Pharaons; cette obsidienne est soit, sous les premières dynasties, très translucide, comme celle du Haut-Nil, soit, sous le moyen empire (XII^e dynastie), presque opaque, comme on la rencontre dans l'île de Milo et en Crète.

L'Égypte est le pays du monde où l'industrie de la pierre a atteint son plus grand degré de perfection. Jadis on considérait les Néolithiques scandinaves et les Mexicains comme les artisans les plus perfectionnés dans cet art; mais aujourd'hui la maîtrise des Égyptiens ne fait plus aucun doute. Les plus grandes pièces, les lames les plus fragiles sont retouchées avec une perfection qui jamais, dans aucun pays, n'a été atteinte. La fabri-

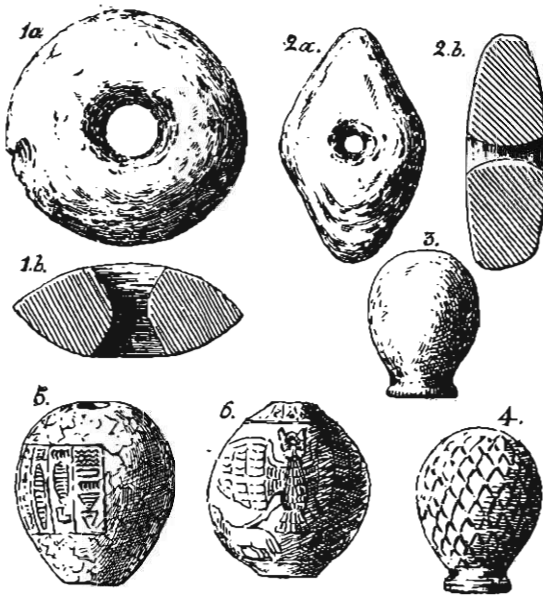


FIG. 20. — Masses d'armes. — N^{os} 1 à 4, Suse. N^o 5, Masse de Sargon roi d'Agadé. N^o 6, Masse d'Enannadu, gouverneur de Lagarch (4500 av. J. C.).

cation des bracelets en silex laisse bien loin derrière elle toutes les difficultés vaincues dans d'autres pays.

Dans ces conditions, il semble certain que la vallée moyenne du Nil doit être considérée comme l'un des foyers de la taille du silex les plus parfaits qu'il soit et en même temps les plus personnels au pays. Nous avons vu que son industrie appartient au type qu'on retrouve dans tout le Nord de l'Afrique; mais en dehors de l'Égypte ce n'est qu'un pâle reflet de l'admirable habileté des tailleurs de pierre de Toukh, de Négadah, d'Abydos et de toute la région au-dessous de Thèbes.

LES LANGUES.

« L'Égyptien, dit Maspero (*op. cit.*, p. 46) dont la grande autorité linguistique ne peut être contestée, paraît tenir aux idiomes sémitiques par beaucoup de ses racines, c'est l'opinion la plus accréditée chez les égyptologues. Cette langue construit comme eux les pronoms des personnes, suffixes ou absolus; l'un des temps de la conjugaison, le plus simple et le plus archaïque, est composé avec des affixes identiques de part et d'autre. Sans insister sur ces rapprochements qui laissent prise au doute, on peut affirmer que la plupart des procédés grammaticaux en usage dans les langues sémitiques se retrouvent dans l'égyptien

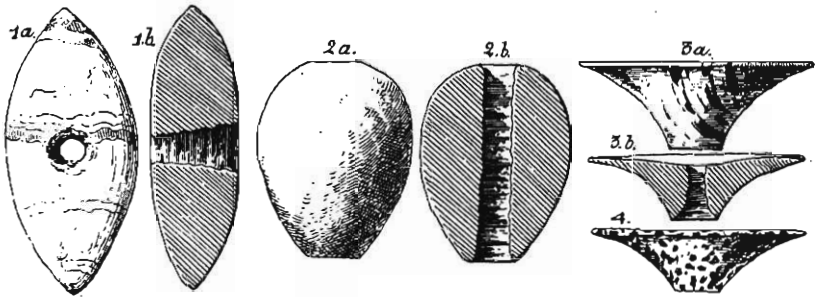


FIG. 21. — Masses d'armes en pierre (Haute-Égypte).

à l'état rudimentaire. On dirait que le parler des habitants de l'Égypte et ceux des peuples sémitiques, après avoir appartenu à un même groupe, se sont séparés de très bonne heure, dans un temps où leur vocabulaire et leur système grammatical flottaient encore. Soumises à des influences différentes, les deux familles auraient traité de façon diverse les éléments qu'elles possédaient en commun. Tandis que l'égyptien cultivé plutôt, s'arrêtait dans sa croissance, les dialectes sémitiques continuaient à évoluer pendant des siècles. » — « S'il y a un rapport de souche évident entre la langue de l'Égypte et celle de l'Asie, dit E. de Rougé (*Rech. sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties*, p. 3) ce rapport est cependant assez éloigné pour laisser au peuple égyptien une physionomie distincte (1). »

(1) Cf. Sur le même sujet E. A. WALLIS BUDGE, *Egypt in the Neolithic and Archaic periods*. Londres, 1902, p. 38.

Toutefois, comme on devait s'y attendre, on trouve, au dire des spécialistes des langues africaines, des analogies de vocabulaire entre l'ancienne langue pharaonique et le berbère, voire même avec les parlers des nègres de l'Afrique cis-équatoriale et ces mélanges dateraient de temps très reculés.

Quoi qu'il en soit, il est difficile d'affirmer plus positivement que Maspero l'influence de l'Asie sur le parler pharaonique et cette influence asiatique est sémitique et non sumérienne. Elle date donc de l'époque où, maîtres de la Chaldée, les Akkadiens y préparaient l'empire. Ceci nous reporte à bien des siècles après les premières colonies humaines en Chaldée, peut-être même après la première ville de Suse.

L'ÉCRITURE.

L'Asie antérieure et l'Égypte, les îles de la Méditerranée sont les pays où le système hiéroglyphique de l'écriture a atteint son plus ample développement. Nous ne parlerons pas de la Chine, où l'hiéroglyphe a produit une écriture unique, homogène, ni

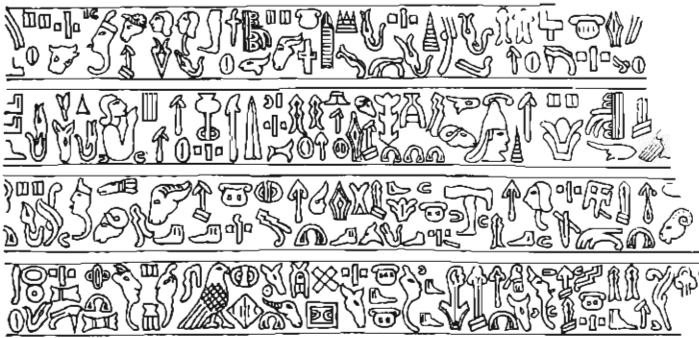


FIG. 22. — Inscription hittite de Djébrabus.

de l'Amérique Centrale, du Mexique où, semble-t-il, plusieurs modes ont été en faveur, procédant tous d'un même principe.

Dans le vieux monde, qui, assurément, a débuté par la pictographie, comme en Chine, comme au Mexique, comme chez un grand nombre de primitifs, nous nous trouvons, au moment où commence l'histoire, en face de cinq systèmes hiéroglyphiques différents, celui de la Chaldée (fig. 30 à 33), celui de l'Élam

(fig. 23, 24 et 26), celui de l'Égypte (fig. 25, 28 et 29), l'hieroglyphe hittite (fig. 22) et le système crétois; sans compter d'autres encore qui fort probablement ont disparu sans laisser de traces.

Mes travaux de Suse nous ont appris que, vers l'époque du premier empire sémitique, il existait dans la Chaldée et dans

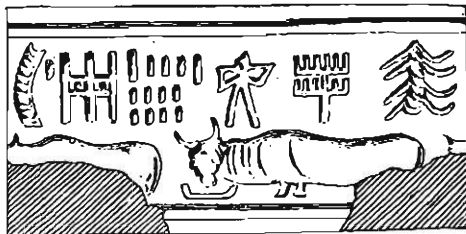


FIG. 23. -- Cylindre hiéroglyphique de Suse.

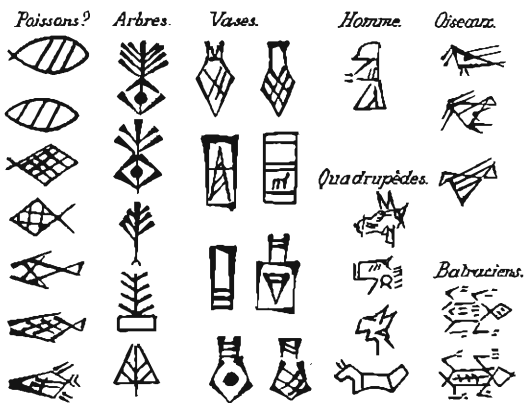


FIG. 24. — Quelques signes proto-élamites.



FIG. 25. — Marque gravée sur une coupe de pierre, Haute-Égypte (Fl. Petrie Royal Tombs, 1901, t. II, pl. V).

l'Élam deux systèmes d'écriture portant encore tous deux les traces très nettes de leur origine hiéroglyphique (fig. 23), voire même pictographique, l'un spécial à Suse le proto-élamite (fig. 24, 26, 27), l'autre répandu dans toute la Chaldée.

Le fait que les non sémites de l'Élam avaient inventé un mode d'écrire leur langue, conduit à penser, qu'en Chaldée, la découverte de l'écriture spéciale à ce pays appartient également aux non sémites, et que les conquérants se sont emparés de ce puis-

sant moyen de gouvernement et l'ont développé jusqu'à le transformer en cunéiformes (cf. fig. 30 à 33) (1).

C'est avant cette dernière évolution, avant même le passage de l'héroglyphe au cunéiforme linéaire, que le contact aurait eu lieu entre les Asiatiques et les Égyptiens, et il est très vraisemblable que ce soit l'Asie qui ait porté dans la vallée du Nil

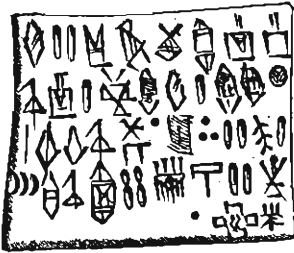


Fig. 26. - Écriture proto élamite : sur tablettes d'argile (Suse).



Fig. 27 - Écriture proto-élamite sur pierre (Suse).

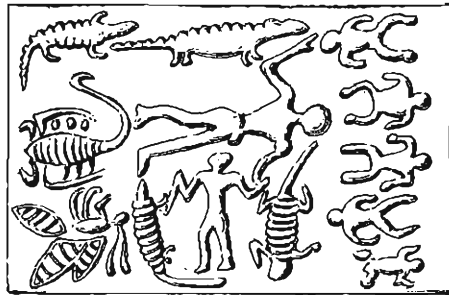
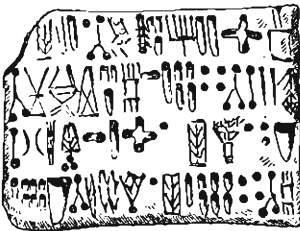


Fig. 28. - Cylindre archaïque d'Égypte. (Musée du Caire).

la connaissance rudimentaire de l'écriture; car si l'inverse avait eu lieu, si l'Égypte avait enseigné ses hiéroglyphes à la Chaldée nous ne nous trouverions pas, dès les temps les plus anciens, en

(1) V. SCHEIL (*M. D. S. P.*, t. VI, 1905) s'exprime ainsi à ce sujet : « Je suis porté à croire que l'écriture proto-élamite est de même origine que le cunéiforme babylonien, et qu'autrefois les deux systèmes étaient confondus à un point lointain du passé, centre de diramation insaisissable pour nous. Le rameau proto-élamite s'est développé ensuite, pendant longtemps, de manière très indépendante; d'où une disparité considérable quand il s'est rencontré à nouveau avec ce qui était devenu l'écriture babylonienne. Cette écriture est de l'époque de Karibu Sâ Sûsinak (vers 3000) gouverneur d'Élam pour les rois de Chaldée et patési de Suse, elle disparaît avec les conquêtes sémitiques de l'Élam ».

présence de deux systèmes, celui de la Chaldée et celui de l'Élam.



FIG. 29. — Hiéroglyphes primitifs d'Égypte. N° 1 et 2, cylindres, n° 3 à 5, stèles de calcaire (Abydos).

Mais si l'idée première était susceptible de développement, cette évolution ne s'opéra pas de même manière en Égypte et en

Chaldée. L'écriture demeura hiéroglyphique et devint hiératique et démotique en Égypte, parce que ce pays possédait pour écrire la pierre, le bois et le papyrus. Elle devint cunéiforme en Chaldée par suite de l'emploi de la tablette d'argile.

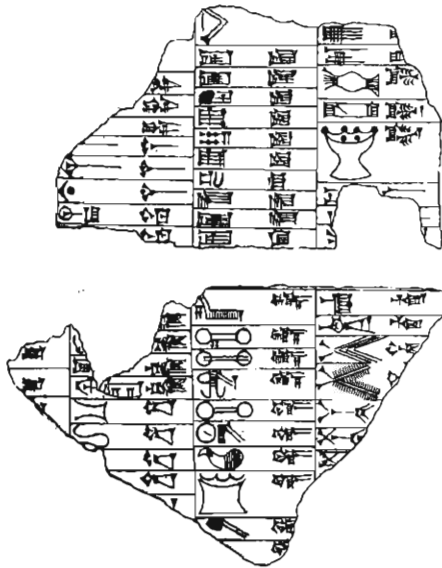


FIG. 30. — Tablette babylonienne fournissant les formes hiéroglyphiques des lignes cunéiformes.



FIG. 31 et 32. — Cunéiformes linéaires (Chaldée)

Divers systèmes hiéroglyphiques principaux, nous l'avons vu, se sont développés en Asie antérieure et dans la Crète. Il est à croire que tous descendent d'un système originel pictographique dont les éléments divers sont passés à l'hiéroglyphe en suivant les tendances et les besoins des groupes humains chez lesquels ils ont évolué. Nous ne pouvons raisonner sur les hiéroglyphes crétois ou hittites parce que les textes de ces peuples

ne sont pas encore déchiffrés; toutefois en ce qui regarde la Chaldée, l'Élam et l'Égypte nous sommes à même de faire quelques remarques intéressantes.

Les hiéroglyphes égyptiens tels qu'ils se montrent à nous dès l'époque de Négadah (cf. fig. 29) sont certainement fixés depuis longtemps. L'emploi des valeurs phonétiques et des déterminants

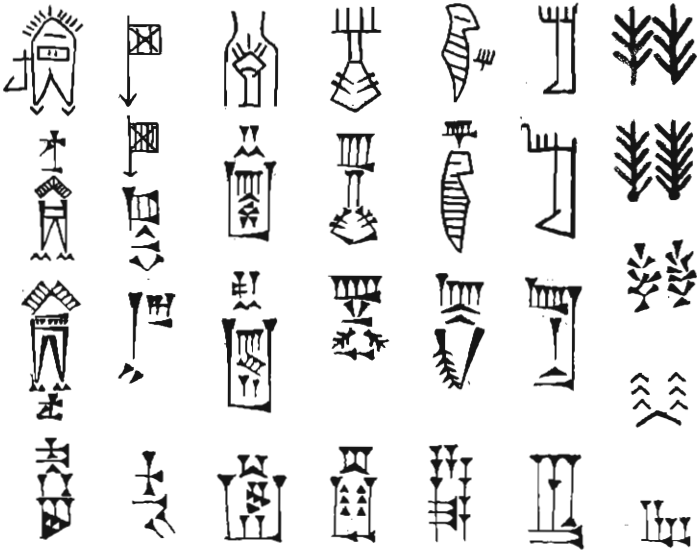


FIG. 33. — Signes cunéiformes linéaires et leurs dérivés.

montre clairement qu'aux origines il y a eu quelque chose de commun entre l'écriture asiatique et celle d'Égypte; cependant on ne peut pas suivre Fr. Hommel quand il conclut que le système égyptien dérive en entier des hiéroglyphes chaldéens. Il faudrait remonter jusqu'à la pictographie pour retrouver les origines communes; car, en évoluant, les idées dans les deux langues ne sont pas demeurées attachées à la même figuration. Ainsi, entre autres, pour les Chaldéens, le ciel est figuré par une étoile, alors que, chez les Égyptiens, la même pensée est traduite par la voûte céleste.

CÉRAMIQUE (I).

La technique. — La poterie peinte la plus ancienne connue jusqu'à ce jour est, sans contredit, celle du niveau inférieur de Suse. Céramique qui depuis les temps de l'industrie néolithique dans tous les pays a été précédée par des vases plus grossiers façonnés ou non avec le secours du tour, ornés soit au lissoir, soit par incisions dans la pâte molle.

Ces types primitifs de l'industrie du potier se rencontrent aussi bien à Suse qu'en Égypte; mais, ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux régions, nous n'apercevons les traces des premiers essais de poterie peinte, de ceux qui ont abouti à la céramique de la nécropole inférieure susienne et à celle des sépultures de la Haute-Égypte. Ces deux industries sont donc d'origine étrangère au sol sur lequel nous rencontrons leurs produits.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, il ne nous est pas possible de préciser quel a été le berceau de cette première culture que nous rencontrons en Élam, tout juste, grâce aux figurations que porte cette céramique, pouvons-nous penser que ces peuples venaient des montagnes, soit du Nord, soit de l'Orient; mais cette culture se montre comme indépendante de toutes celles qui se sont développées tant en Asie qu'en Égypte.

La première céramique susienne est très caractérisée; elle est faite d'une pâte fine et bien malaxée, habilement tournée, très mince le plus souvent, et cuite à basse température. Ses ornements, peints à la limonite naturelle, ont été fixés par le feu sous forme d'une sorte d'émail noir, rappelant celui de la poterie hellénique.

Les formes varient peu : ce sont des bols hémisphériques, quelques amphores globuleuses et des vases coniques d'un profil analogue à celui qu'on rencontre dans les vases d'usage pré-pharaoniques de pâte rouge et à bord noir; quelquefois, comme en Égypte on voit de petits vases jumelés.

Il est à remarquer, toutefois, qu'en Élam et en Égypte la céramique peinte archaïque se rencontre dans les tombeaux. On est donc porté à lui attribuer des caractères particuliers autant dans

(1) Consultez le beau travail de M. E. POTTIER sur la céramique susienne dans *Mém. D. S. P.*, t. XIII, 1912.

sa technique que dans les motifs qui ornent les vases, à chercher si cette poterie dans les deux pays n'a pas été inspirée par des conceptions religieuses. Ces vases peints, en Égypte ne se trouvent que dans les sépultures, font défaut dans les kjoekkemoeddings. En Élam, on ne les rencontre que dans la nécropole située en dehors des murs de la ville primitive.

Dans les niveaux supérieurs à la première cité susienne, on trouve une autre céramique (n° II) qui, sans nul doute procède de la première, mais ses formes se modifient, sa pâte est plus grossière et ses peintures, tracées avec beaucoup moins de soin, sont peintes à l'ocre et à la limonite, couleurs qui restent presque pulvérulentes à la surface, sous forme de noir-brun et de rouge, sans que jamais ces substances forment un enduit. Le tell de Suse a fourni de fort beaux spécimens de cette céramique; mais la série la plus importante provient des fouilles de M. J.-E. Gauthier à Tépèh Moussian, ruine distante de Suse de 75 kilomètres environ vers le Nord.

En Égypte, dans les tombeaux prédynastiques, les vases, le plus souvent, diffèrent par leur forme de ceux de l'Élam; cependant on en rencontre qui semblent être copiés les uns sur les autres. Chez tous, la pâte est analogue à celle de la céramique n° II de Suse, et tous les ornements, peints à l'ocre rouge, sont si peu adhérents qu'on est tenté de croire que ces peintures n'ont pas été mises au feu, mais ont été tracées après cuisson du vase, à l'aide d'une pâte à l'ocre rouge mélangée d'un corps gras ou de colle, et que les substances organiques s'étant corrompues à la longue, il ne reste plus à la surface qu'une couche pulvérulente d'ocre.

Quoi qu'il en soit, si les Égyptiens ont reçu cette technique céramique de l'Asie, c'est à la céramique susienne n° II qu'il convient de la comparer et non à la poterie n° I. D'ailleurs la technique n° I ne semble pas s'être répandue bien loin dans l'Asie elle-même; car on ne la rencontre guère en dehors de la Susiane, alors que la technique n° II a été en usage dans tout l'occident du plateau persan, en Abyssinie, en Phénicie, en Palestine et jusque dans les pays transcaspiciens (1). Mais nous ne connaissons encore que de bien rares témoins de ces industries

(1) Cf. R. PUMPELLE, *Explor. in Turkestan*, Washington, 1908, t. I. Spécialement pl. 34 et 35.

céramiques et, ce que nous possédons n'appartient fort probablement pas aux époques très reculées de leur propagation. Pour la Palestine et la Syrie, nous n'avons encore que des fragments sans date, et encore sont-ils en très petit nombre (1).

L'un des traits caractéristiques des vases archaïques égyptiens et susiens, tant en terre cuite qu'en pierre, est que jamais ils ne portent d'anses proprement dites, mais bien des anses funiculaires percées le plus souvent horizontalement et destinées au passage d'un cordon de suspension (2).

La céramique n° I, si abondante dans la nécropole primitive de Suse, chez les hommes qui les premiers ont habité les collines caillouteuses de la Kerkha, est certainement antérieure à la venue des Sémites en Élam; par conséquent il n'est pas surprenant de ne pas retrouver sa technique, non seulement dans la vallée du Nil, mais aussi dans la Palestine et la Syrie. En effet, les types les plus anciens que nous possédons de la Palestine et de la Syrie appartiennent tous à la céramique de Teph Mousian (n° II), et nulle part dans ces pays ne paraît la céramique susienne (n° I).

En Égypte, comme à Suse, on voit, pour les usages courants de la vie, employer la poterie incisée (fig. 34); mais les vases égyptiens rouges à bord noir n'existent pas en Élam. Ils semblent être des produits indigènes à la vallée du Nil. On les trouve en même temps que les vases peints, alors que les vases rouges à peintures blanches, probablement indigènes eux aussi, ne paraissent que vers la fin de l'usage de la céramique funéraire peinte à l'ocre rouge. Il en est de même de la céramique rouge à peintures blanches. D'ailleurs il est certain que les anciens habitants de l'Égypte n'ont pas disparu tout à coup, lors de l'établissement du régime pharaonique et que, pendant bien des siècles encore, ils ont vécu dans la vallée du Nil, côte à côte avec les autres populations, que leurs usages se sont continués, se modifiant peu à peu. Mais de ces survivances, nous ne pouvons tirer aucun argument positif ou négatif dans l'étude du problème qui nous occupe.

De même en ce qui regarde les localités éloignées de l'Élam,

(1) Cf. Hugues VINCENT, *Canaan*, 1907, p. 297 sq.

(2) Voir au supp. des anses funiculaires l'étude du D^r A. GHÉBBARD dans les *Mém. de la Soc. préhist. française*, t. II, 1912.

celles où l'on n'a pas, pour guide de chronologie relative, la succession des couches de Suse, il est impossible d'établir l'âge d'une ruine d'après les fragments de céramique peinte (II^e style), qu'elle contient; car cette technique s'est continuée pendant des siècles et des siècles, a couvert le plateau iranien, la Transcaspienne, le Balouchistan, et est encore en usage à Kouratchi où

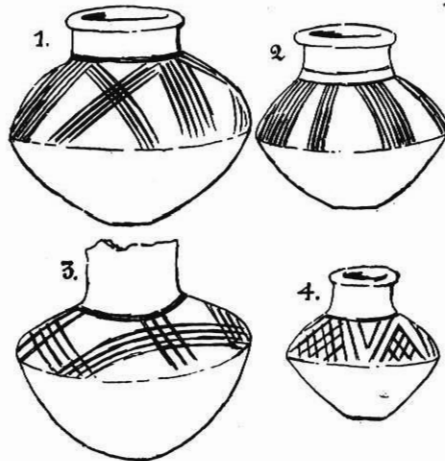


FIG. 34. — Vases incisés.

N^o 1. El Amrah; n^o 2, Om-el Ga'ab Haute Égypte; n^{os} 3 et 4, Suse.

ces sortes de vases du type susien n^o II le plus pur, se fabriquent de nos jours pour les usages des indigènes. On pourra voir au Musée de Saint-Germain de beaux spécimens de cette poterie achetés par la Délégation chez les fabricants de Kouratchi.

Toutefois, par rapport à l'Égypte, l'incertitude chronologique cesse; car nous savons d'une part que la céramique n^o II a débuté en Élam, antérieurement à Sargon l'Ancien et, d'autre part, que celle à laquelle nous la comparons est elle-même antérieure à la I^{re} dynastie. Leur existence contemporaine dans l'un et l'autre des deux pays semble donc fort probable.

(A suivre.)

MÉMOIRES ORIGINAUX

DE L'INFLUENCE ASIATIQUE SUR L'AFRIQUE A L'ORIGINE DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

PAR

J. DE MORGAN

(Suite) (1)

LES ARTS

Il est des conceptions artistiques qui naissent spontanément chez l'Homme et, par suite, on serait en défaut si l'on pensait pouvoir tirer des sujets figurés par les peuples primitifs, des conclusions étroites, quant aux liens qui peuvent avoir joint les groupes humains entre eux. Cependant les formes nées spontanément dans l'esprit sont simples, et se rapprochent beaucoup de la nature dont elles fixent les attitudes les plus courantes. Plus les aptitudes artistiques d'un peuple sont élevées et plus les représentations sont voisines de l'idéal que nous nous en pouvons faire; mais là où les différences se manifestent, c'est dans l'exécution de l'œuvre, dans le rendu qui, dans chaque pays, prend un caractère personnel très marqué. C'est ce caractère personnel qui est le principe des styles, et le style n'est pas seulement une conséquence de l'habileté plus ou moins grande de l'artiste, il dépend de son esprit, et son esprit est façonné par la culture du groupe humain auquel il appartient. Mais cette culture n'est pas toujours le produit d'aptitudes développées sur elles-mêmes; très fréquemment,

(1) V. *J. Anthropologie*, XXXI, p. 185.

le plus souvent même, l'art d'une nation est un composé de progrès du peuple sur lui-même, corrigé par des influences extérieures, par des apports étrangers. Personne ne contestera que l'art grec a été conseillé par l'Égypte, au moment où il était au berceau, que l'art romain découle de celui des Hellènes, que les Japonais ont pris chez les Chinois la plupart de leurs inspirations, que l'art hindou, dans ses débuts, était fortement imprégné d'hellénisme.

Ces différences d'écoles, sont de tous les pays et datent de tous les temps; elles permettent de ranger, au moyen des documents artistiques, les groupes humains en classes bien distinctes les unes des autres, et d'autant mieux caractérisées que nous remontons plus loin vers les origines.

Au temps où débute l'Histoire, deux foyers artistiques seulement se présentent à nous : l'un en Chaldée, l'autre en Égypte. Ces foyers sont déjà complexes; car ils sont le produit des aptitudes de peuples mélangés; mais si nous ne pouvons analyser la part qui revient à chacun des groupes humains dont ces deux ensembles sont formés, du moins sommes-nous à même, grâce aux dernières découvertes, d'examiner ces deux foyers artistiques et, par des comparaisons, de déterminer s'ils doivent l'un et l'autre, être considérés comme indépendants, ou si l'un d'eux n'a pas agi sur l'autre.

Nous connaissons l'art chaldéo-susien archaïque par sa céramique, par ses sculptures sur pierre, par ses intailles et par une foule de menus objets, vases de pierre, statuettes, amulettes, etc., et les mêmes éléments nous renseignent quant à l'art égyptien pré-dynastique. C'est donc sur le même terrain que dans les deux pays nous pouvons entreprendre une étude comparative.

C'est par les fouilles de Sarzec à Telloh et par les miennes à Suse que l'art chaldéo-élamite archaïque est surtout connu, et c'est de beaucoup Suse qui a fourni les documents les plus anciens et les plus nombreux. Pour l'Égypte, avant 1896, bien qu'il existât de nombreux documents archaïques, leur valeur scientifique était méconnue. C'est donc aux vingt-cinq dernières années que nous devons la faculté de pénétrer dans les origines, aussi bien en Asie qu'en Égypte.

Nous ne sommes pas encore assez renseignés pour qu'il nous soit possible de faire, dans l'art chaldéen, la part exacte qui doit revenir aux premières couches humaines, et celle qui appartient

aux envahisseurs sémites. Le rôle artistique des autochtones (ce nom étant appliqué à tous les vieux peuples non sémites de cette partie de l'Asie, y compris les Élamites) (1) a certainement été considérable; car, d'après ce que nous en savons, les Sémites n'ont jamais brillé par leurs aptitudes pour les arts plastiques. C'est donc plutôt au vieux fonds de la population qu'il convient d'attribuer l'origine des produits artistiques de l'Asie.

Autant que nous en pouvons juger, l'art chaldéen s'est, pendant bien des siècles, après la période présusienne de stylisation, développé sans autre règle que celle d'imiter la nature : son incubation montre la main de l'artiste lourde, gauche, gênée par la matière qu'elle mettait en œuvre; puis, peu à peu, la sculpture s'affine, les formes deviennent plus élancées et, dès l'époque de Naram Sin, on voit des compositions d'ensemble dénotant de la part de leurs auteurs un goût fort élevé; mais, toujours, en Chaldée, l'art demeure réaliste et lorsque le centre politique se transportera vers le Nord, à Ninive, alors on verra paraître une exagération de cette force musculaire qui fut la base et le principe de la suprématie assyrienne. Le naturisme demeure toujours dans l'art asiatique, sauf toutefois chez les premiers colons de Suse; mais cette phase du développement ne semble pas avoir influencé d'une façon notable la marche générale de l'art en Asie.

En Égypte, l'évolution artistique se produit d'une manière toute différente; libre et naturaliste au début, l'art se stylise rapidement; les premières dynasties montrent les dernières phases de cette lutte entre l'essor naturel et les canons religieux. Dès lors le style pharaonique est né et, poursuivant sa carrière pendant des milliers d'années, il ne disparaîtra qu'avec l'introduction du christianisme dans la vallée du Nil.

Dans l'Égypte pré-dynastique nous ne trouvons pas, comme en Chaldée, un grand développement artistique personnel. Certes les artistes s'efforcent de copier la nature, mais ils le font assez gauchement et, à la base de la chronologie, nous ne rencontrons pas, comme en Élam, une civilisation raffinée déjà, un art très stylisé comme celui de la première période des vases peints de l'Élam.

(1) On emploie aujourd'hui le nom d'*Azianites* pour désigner cet ensemble de peuples.

A proprement parler c'est à la fin des dynasties divines, et au début des dynasties humaines, que se produit le grand effort d'où doit sortir la culture pharaonique. On se trouve alors en présence de trois éléments qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer : 1° le fonds artistique autochtone, 2° les influences extérieures, 3° l'art pharaonique naissant; les deux premiers s'effaçant rapidement devant le troisième.

Mais ce qui paraît de très bonne heure en Égypte, c'est la perfection de la technique. L'Égyptien se montre, dès les premiers Pharaons, comme un ouvrier patient, soigneux; son esprit comme sa main sont d'une incomparable précision; quelle que soit la matière qu'il traite, il la contraint à lui obéir, avec une maîtrise qui jamais et en aucun pays n'a été surpassée. Sous l'impulsion d'un clergé tout puissant, ce peuple croyant soumet l'art aux formules religieuses, alors que, par ses tendances naturelles, il recherche la perfection dans le rendu.

En ce qui concerne les influences extérieures, les goûts artistiques ne sont pas seuls à entrer en ligne. Il y a aussi, pour une bonne part les usages, les coutumes qui jouent un rôle important et qui, se rencontrant en Asie aussi bien qu'en Égypte, montrent qu'il a existé des relations entre les deux pays.

Enfin viennent les représentations d'Asiatiques sur des objets appartenant soit à la dernière phase des serviteurs d'Horus, soit aux deux premières dynasties. Ces figurations d'Asiatiques sont rares en Égypte archaïque, mais elles existent; alors qu'en Chaldée nous ne rencontrons aucune trace égyptienne avant les temps où la vallée du Nil fut dévastée par les Assyriens, d'abord, par les Perses ensuite.

Il faudrait écrire des volumes entiers pour décrire et discuter toutes les formes qui paraissent vers les débuts des temps pharaoniques, et présentent des caractères étrangers à l'Égypte, soit qu'on les envisage au point de vue de l'art, soit qu'on les considère par rapport aux usages civils ou religieux dont ils sont les preuves matérielles. Nous ne passerons donc en revue que les principaux de ces arguments.

La peinture céramique. — Quand on visite, au musée du Louvre, les nombreuses séries de vases provenant de la nécropole inférieure du tell de Suse, on est frappé tout d'abord par l'extrême degré de stylisation auquel sont parvenues ces représentations

et par l'homogénéité de la série au point de vue des conceptions artistiques.

L'homme (fig. 35, n° 1) est gauchement représenté; mais il est fort rare sur les vases, aussi ne pouvons-nous juger de sa styli-

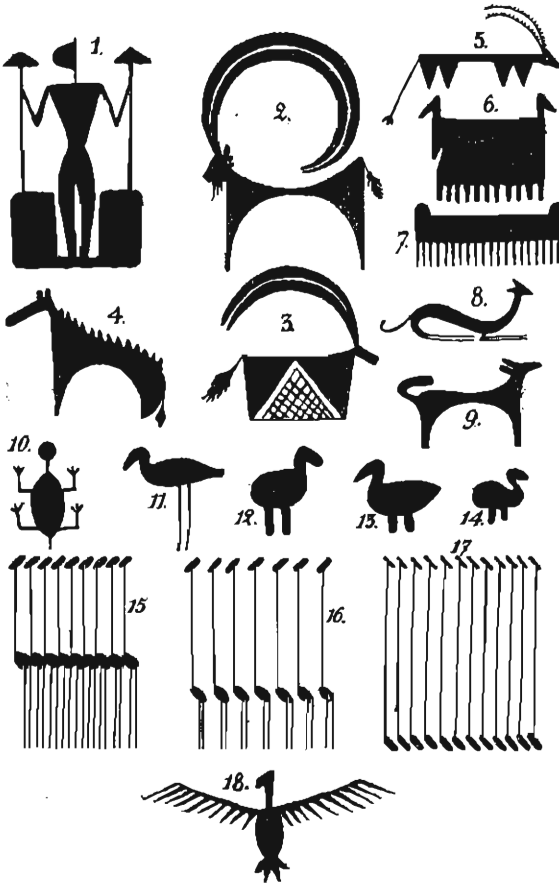


FIG. 35. — Animaux figurés sur les vases de la 1^{re} phase céramique (Suse).

sation. Il n'en est pas de mêmes pour certains animaux souvent figurés, entre autres pour la Chèvre de montagne si abondante, il y a quelques années encore, dans le Poucht-é-Kouh, le Louristan, le pays des Baktyaris et presque toutes les montagnes de l'Asie antérieure. Cette Chèvre aux grandes cornes (fig. 35, n° 2 et 3) se stylise de plus en plus au point que sur certains vases il ne reste plus que les cornes enroulées en double cercle. Un mou-

ton (p) (fig. 35, n^{os} 6 et 7) défiguré ne se reconnaît qu'à la longueur de sa toison. Le Chacal ou le Chien (fig. 35, n^{os} 8 et 9), d'autres animaux indéfinissables (fig. 35, n^{os} 4 et 5), la Tortue (fig. 35, n^o 10), les Oiseaux (fig. 35, n^o 11-18), Échassiers (fig. 35, n^o 11), Canards (fig. 35, n^o 12-14), Aigle (fig. 35, n^o 18), enfin des Hérons (p) (fig. 35, n^{os} 15 et 16) parfois méconnaissables tant ils sont stylisés (fig. 35, n^o 17).

Aucune de ces images ne se rencontre ni en Égypte ni en Syrie, elles appartiennent au développement spécial des Élamites et n'ont pas, semble-t-il, été exportées.

La céramique susienne n^o II, dès que nous la rencontrons, montre qu'un retour s'est produit vers le naturisme; aux formes raides et souvent incompréhensibles des premiers temps se sont substituées des sujets plus animés.

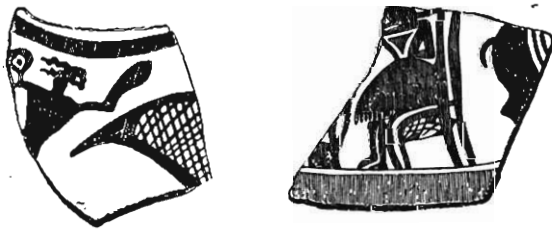


FIG. 36 et 37. — Représentations humaines sur les vases peints susiens.

De grands progrès d'ailleurs se sont accomplis : un fragment de vase de Suse (fig. 37) représente un personnage (Homme ou Femme) assis, portant une robe courte garnie de franges, un autre (fig. 36) montre un homme à tête de Bélier (p) poursuivant un Oiseau de grande taille, probablement une Autruche. On remarquera que les hommes à tête d'animaux abondent dans les représentations religieuses, aussi bien en Élam qu'en Chaldée et en Égypte.

En général, dans les peintures de la II^e céramique, les représentations naturelles de l'Homme sont rares (fig. 38, n^{os} 1, 2 et 3); stylisées, elles sont beaucoup plus communes (fig. 38, n^{os} 4, 5 et 6) et forment même des frises imitant grossièrement une théorie de personnages dansant (fig. 39). La stylisation est parfois (fig. 39, n^{os} 1 et 2) poussée à tel point que si nous ne possédions pas les intermédiaires, il serait impossible de reconnaître le motif qui, à l'origine, a inspiré ce dessin.

Les animaux (fig. 40, n° 1-13), beaucoup plus naturels que



FIG. 38. — Figuration de l'homme sur les vases peints de Tépèh-Moussian (Susiane).

dans les représentations de la 1^{re} période, sont figurés cependant d'une manière fort barbare.

Mais à cette époque l'ornementation géométrique joue un très grand rôle; peut-être doit-on l'attribuer en grande partie à la stylisation poussée à l'extrême de certains sujets dont l'origine est devenue méconnaissable. Parmi ces sujets stylisés on reconnaît, très nombreuse, la figuration du Serpent dont le rôle a été si grand aussi bien en Chaldée (1) qu'en Égypte.

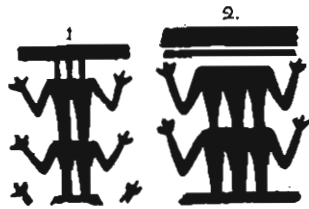


FIG. 39. — Figuration très stylisée de l'homme, vases peints de Tépèh-Moussian (Susiane).

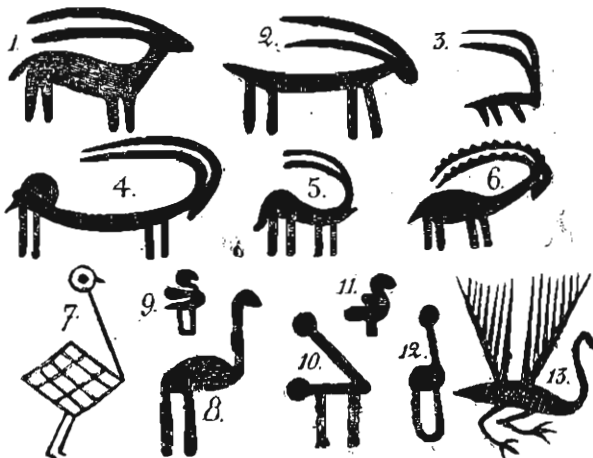


FIG. 40. — Représentation d'animaux — Suse — II^e période des vases peints

(1) Cf. P. TOSCAMU, *Mém. D. S. P.*, 1911, t. XII.

Parmi les ornements géométriques, on rencontre, sur les vases des deux périodes susiennes, quoique très rarement, le swastika. Nous en connaissons un exemplaire de Tépèh Moussian (II^e céramique) et deux de Suse (I^e céramique) (1). Ce signe n'est pas entièrement inconnu en Égypte comme on l'a dit (2).

Quand, après avoir examiné sommairement les principaux caractères de l'ornementation céramique susienne, nous passons à celle de l'Égypte prédynastique, nous sommes tout d'abord frappés de rencontrer en Asie comme en Afrique les mêmes principes ornementaux mélangés, la décoration géométrique et la figuration des êtres vivants et des objets familiers.

Excluons tout d'abord la classe des vases de terre qui manifestement ne sont que des copies de ceux de pierre; il reste une nombreuse série, ornée de dessins géométriques qui semblent pour la plupart, être spéciaux à l'Égypte;

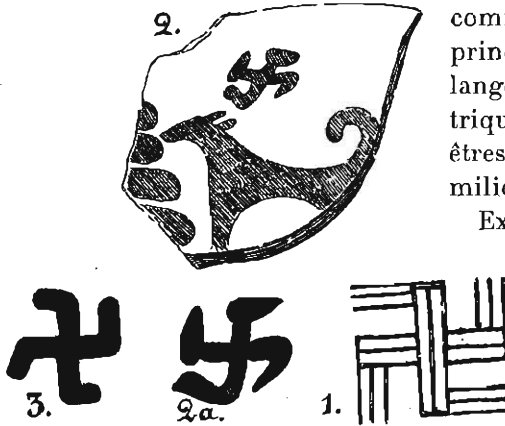


FIG. 41. — Le Swastika en Susiane. Nos 1 et 2, Suse première ville No 3, Tépèh Moussian. Seconde phase céramique.

ces dessins sont tracés en lignes tremblées, comme si l'on eut désiré rappeler l'aspect d'une corde. Vient ensuite le décor géométrique proprement dit : lignes se recoupant, dentelures, traits parallèles, etc.

Enfin la classe des vases la plus caractéristique est celle sur laquelle sont des figures animées ou d'objets usuels. Certains archéologues ont pensé voir dans ces représentations des scènes complètes, de véritables tableaux figurant le village, les maisons, ses palissades, ses habitants, son bétail, ses arbres, etc...

(1) C'est par erreur qu'en 1909 (*Premières civilisations*, p. 169 note 2) j'ai dit que le swastika n'est pas connu en Susiane, il l'était de Tépèh Moussian; mais sa découverte à Suse date de 1910.

(2) Cf. J. DÉCHELETTE, *Man. archéol. préhist.*, 1910, p. 455; — WILSON, *The swastika* (Compte rendu dans *L'Anthrop.*, 1896, p. 617.).

Mais ils sont peu nombreux, ceux qui ont partagé cet avis (1) et leur opinion n'a pas eu de lendemain (2). La notion de l'ensemble ne vient que très tardivement dans les arts et les primitifs se contentent de couvrir les surfaces à leur disposition de motifs simples, indépendants les uns des autres; c'est ce qui a lieu sur les parois des cavernes quaternaires et sur les vases prédynastiques.

Barques (fig. 42, n° 1, 2 et 3). — La barque est le principal sujet ornemental de ces vases, elle se présente toujours sous la même forme : bateau sans mâture contenant le plus souvent deux cabines, mu par des rameurs, gouverné au moyen de palettes placées à l'arrière, ancré à l'aide d'une grosse pierre suspendue à l'avant. Ce type a été vingt fois décrit et figuré par Fl. Petrie et par moi-même.

Nous avons rencontré à Suse un fragment de vase incisé (fig. 42, n° 4) sur lequel figure l'avant d'une barque, malheureusement ce précieux document est fort incomplet. Cependant on reconnaît très nettement une enseigne rappelant celles dont les Pré-pharaoniques paraient leurs bateaux. Le développement d'un cylindre (fig. 42, n° 5) montre des hommes à têtes d'animaux se dirigeant à la pagaie dans ces barques chaldéennes primitives. Enfin, sur un bas-relief de Mélichihu (fig. 42, n° 6), l'on voit figurée une barque garnie de ses enseignes.

L'usage des emblèmes reconnu en Égypte dans les temps prédynastiques (fig. 43) s'est perpétué dans les nômes jusqu'aux temps romains. En Chaldée nous voyons les neuf vassaux de Naramsin porteurs de leur étendard. Dans les deux pays la division en tribus et en clans était à la base des institutions sociales, et il en a été de même chez tous les peuples primitifs. Mais en Chaldée, comme en Égypte, la configuration du sol soit en flots, en districts séparés entre eux par les eaux, soit en chapelet sur une longue et étroite bande de terre, conserva les divisions plus longtemps que partout ailleurs.

Qu'étaient ces figurations de bateaux pour les Égyptiens prédynastiques? Représentaient-elles la barque du mort? La pré-

(1) Cf. Ed. NAVILLE, *Recueil*, 1911; — A. REINACH, *Rev. des idées*, 1908.

(2) Cf. CAPART, *op. c.*; — J. de MORGAN, *Rev. Ecole d'Anthrop.*, janv 1921.

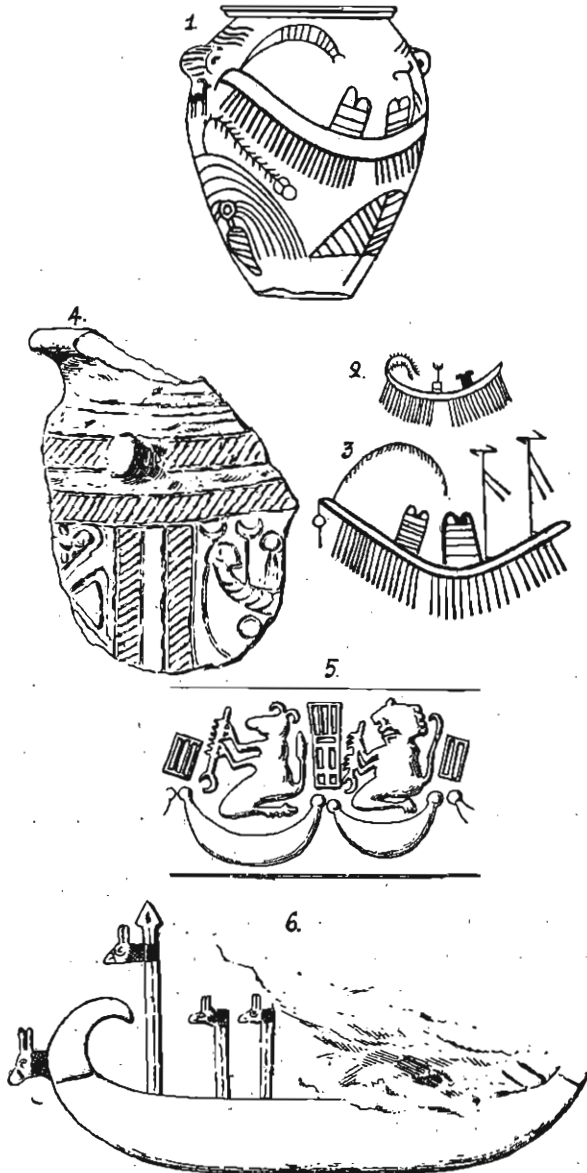


FIG. 42. — La représentation du bateau :

N^{os} 1, 2 et 3. Vases pointés prédynastiques (Égypte).

N^o 4. Vase incisé de Suse.

N^o 5. Empreinte de cylindre sur des tablettes proto-élamites.

N^o 6. Bas-reliefs de Mèlichhu.

sence des cabines le fait penser, car, dans tous les décors des mastabas de l'ancien empire, où l'on voit des barques employées pour la pêche ou pour la chasse, la disposition du pont n'est pas la même que dans les barques funéraires.

L'Homme. — En dehors des barques, on voit sur les vases des représentations humaines. Ce sont des hommes (fig. 44, n° 8

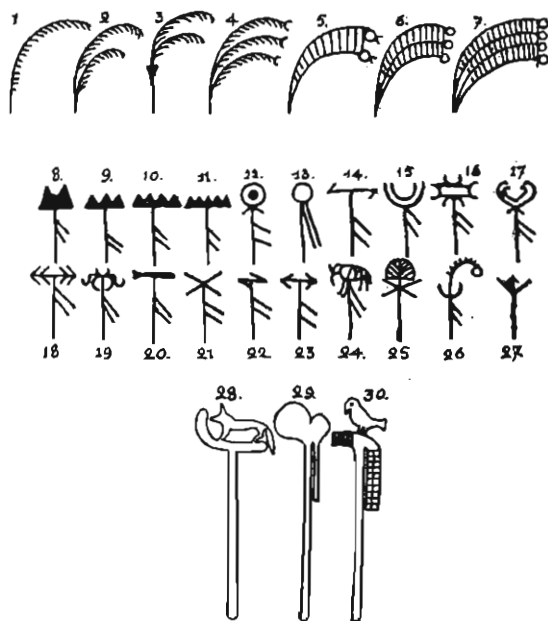


FIG. 43. — Emblèmes préphaoniques. (Égypte.)

à 14) dans des positions diverses, des personnages érotiques à tête animale (fig. 44, n° 7), des femmes dansant seules (fig. 44, n° 1 et 5), deux ensemble (fig. 44, n° 2 et 3) ou avec leur enfant (fig. 44, n° 6), dans un style où l'on sent déjà la tendance vers le goût égyptien dynastique, tendance qui s'accroît dès les débuts du régime pharaonique (fig. 45, n° 1, 2 et 3).

Il est certain que l'idée de figurer une théorie de femmes dansant en se donnant la main peut venir naturellement à l'esprit chez deux peuples différents et sans contact entre eux; mais

n'est-il pas bien curieux de rencontrer la même représentation non seulement comme attitude, mais aussi comme expression,

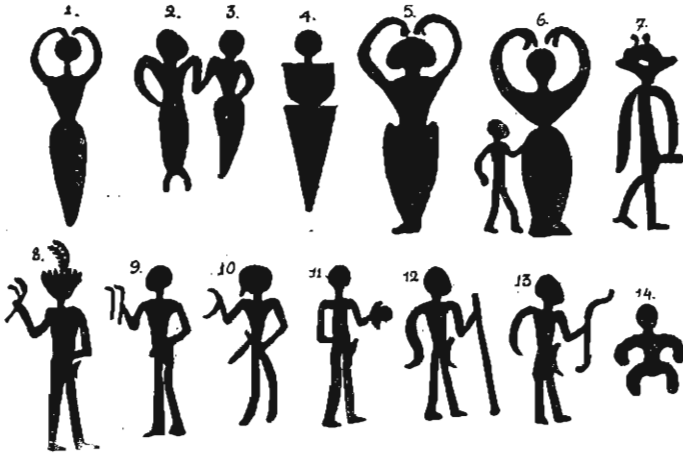


FIG. 44. — Représentations humaines sur les vases peints de la Haute-Égypte. Époque prépharaonique.

sur un tesson de vase de Moussian (fig. 46, n° 1) et sur le manche



FIG. 45. — Représentations de l'Homme dans l'Égypte primitive. (Fl. Petrie, Royal Tombs, 1901, part, II, Pl. III et IV.)

d'or d'un poignard de silex (fig. 46, n° 2, 2a) trouvé dans la Haute-Égypte.

Ces danses, l'attitude des hommes, la nature des objets qu'ils tiennent en main permettent d'attribuer ces scènes à des rites religieux, probablement en rapport avec le transport du mort dans la barque.

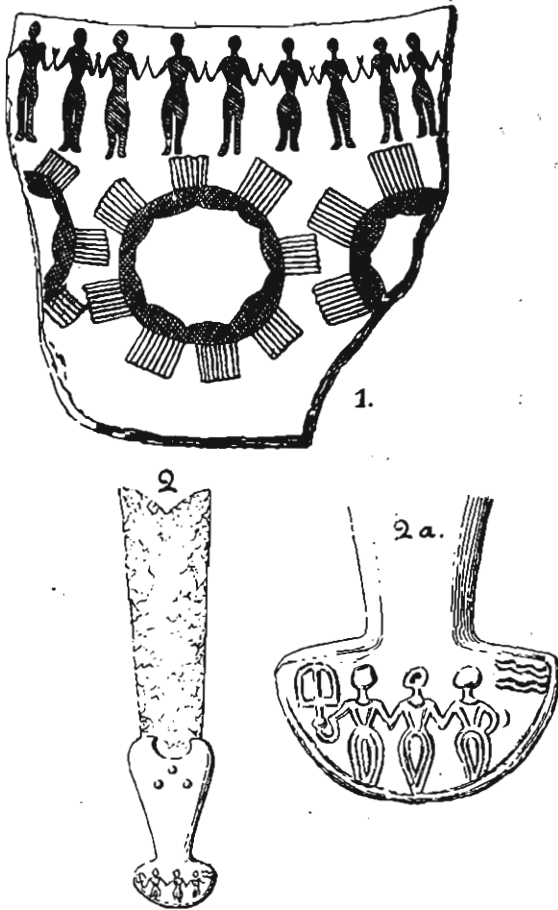


FIG. 46. — Représentations de danses. N° 1. Vase peint de Tépèh Moussian (Susiane.)
N° 2 et 2 a, manche d'ord'un poignard de silex Haute-Egypte. [Catalogue Mus. Cairo
Stone implements. Pl. XLVII, n° 64-868.]

En est-il de même en ce qui concerne de curieuses figurations accompagnant les barques et dans lesquelles Schweinfurth voit des aloès (fig. 47, n° 1, 2 et 3) et des arbres? Je ne partage pas l'opinion du savant botaniste allemand à cet égard, les courbes

qu'il considère comme figurant des feuilles (fig. 47) sortent d'un vase dans lequel est planté un rameau. Je serais plutôt porté à rapprocher cette figuration de celle qu'on voit sur les cylindres

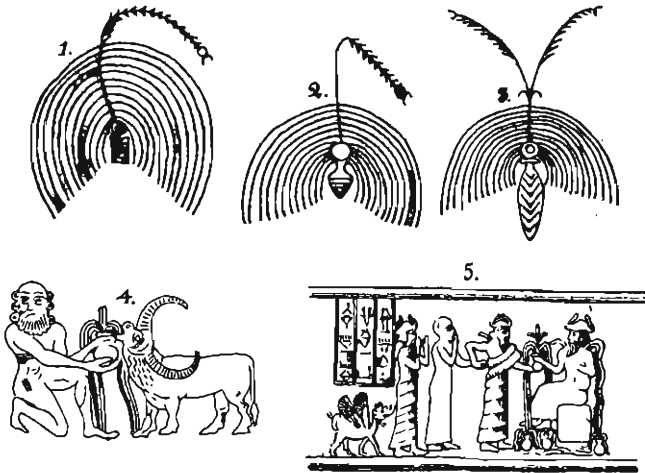


FIG. 47. — Scènes de libation.

N^{os} 1 à 3, peintures céramiques pré-lynastiques (Égypte).
 N^o 4, cylindre chaldéen, Gilgamech abreuvant le bœuf céleste.
 N^o 5. Cylindre de Gudea.

babyloniens (fig. 47, n^{os} 4 et 5) et à penser que c'est là la représentation de libations.

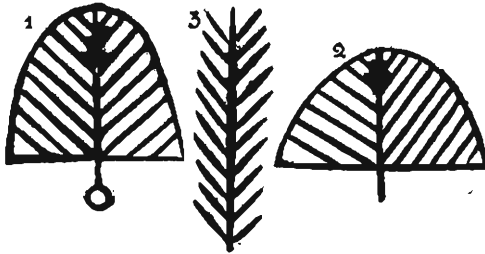


FIG. 48. — Figurations des plantes sur les vases pré-dynastiques d'Égypte.

Le rameau est sans le moindre doute figuré sur les vases rouges à peintures blanches (fig. 48, n^o 3); mais il n'est pas certain que les deux dessins qui accompagnent cette figure (fig. 48, n^{os} 1 et 2) soient des arbres; l'anneau que porte l'un d'eux à la

tige, l'existence d'une sorte d'éventail tenu en main par l'une des danseuses de la fig. 46 (n° 2 a) en ferait douter; bien que dans l'art élamite primitif, on rencontre des représentations de ce genre (fig. 49) qui sans aucun doute représentent des arbres.

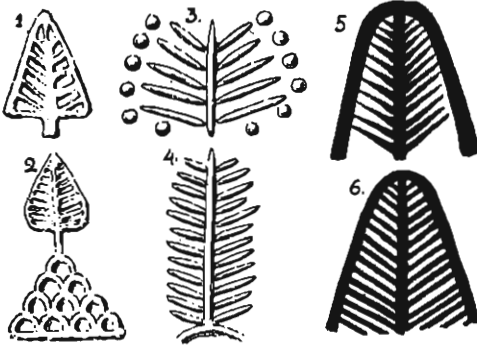


FIG. 49. — Représentation des végétaux dans la Susiane primitive.

N° 1 et 2, d'après un cylindre (Suse).

N° 3 et 4, reliefs en terre cuite (Suse).

N° 5 et 6, peinture sur vases (Tépèh Moussian).

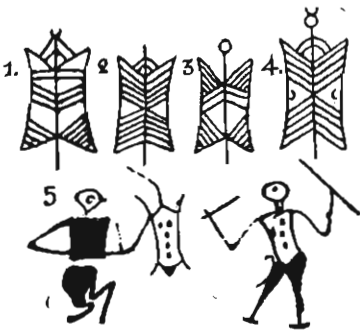


FIG. 50. — N° 1 à 4. Le bouclier d'après les vases peints n° 5 Le bouclier d'après une fresque d'Hiérakonpolis.

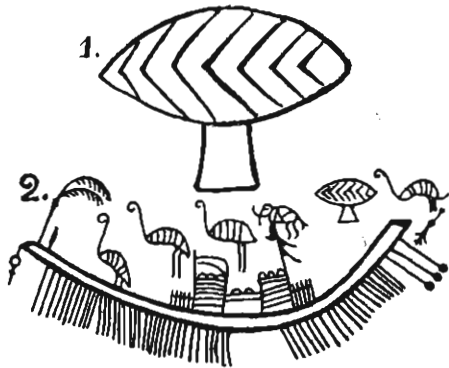


FIG. 51. — Vases peints. Négadah (Haute-Égypte).

Parmi les représentations figurant sur les vases peints de l'Égypte, il convient de citer le bouclier (fig. 50, n° 1 à 4), dont une fresque préhistorique d'Hiérakonpolis nous fournit l'explication (fig. 50, n° 5); ces boucliers semblent être faits de peaux de bêtes plus ou moins ornées de chevrons, ils sont munis sui-

vant leur axe d'une tige de bois rigide, terminée par un emblème, celui du guerrier vraisemblablement. En Chaldée, l'usage du bouclier est aussi fort ancien, on le voit figurer sur les bas-reliefs archaïques de Telloh.

Certaines représentations demeurent mystérieuses, entre autres, celle d'une sorte d'œuf aplati muni d'un pied qui, sur quelques vases accompagne la barque (fig. 51, n^{os} 1 et 2).

Les animaux. — Les vases égyptiens ne portent que les ima-



FIG. 52. — Figurations d'animaux sur les vases prédynastiques (Haute-Égypte).

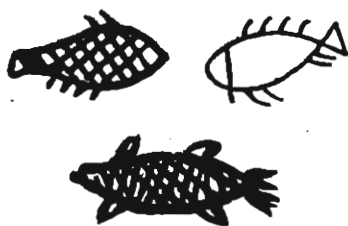


FIG. 53. — Poissons : en haut, Égypte; en bas, Suse.

ges d'animaux vivant dans la vallée du Nil. Ces figurations sont donc franchement indigènes, cependant, si l'on compare les types de la Haute-Égypte à ceux de la seconde période céramique suse, on est frappé par la parenté très proche du goût de ces deux écoles, et l'on retrouve en Égypte non seulement les quadrupèdes et les volatiles, mais aussi ces longues théories d'oiseaux qui, comme en Élam, forment frise sur la panse ou le col des vases (fig. 52, n^o 15). Les poissons (fig. 53) semblent avoir été calqués

sur le même modèle. Dans tous ces dessins, la main est différente, mais la pensée est la même et souvent aussi les modèles sont semblables.

Il est à observer que, dans la céramique préhistorique syrienne et palestinienne, on trouve les mêmes formes décoratives qu'en Élam, tant au point de vue des tracés géométriques, qu'à celui

des animaux figurés (1), et que ces pays sont sur la route qui conduit de l'Euphrate moyen au delta nilotique.

Les vases de pierre. — En Égypte, comme en Élam, les vases de pierre se partagent en deux groupes principaux : les vases ventrus, les amphores, les vases cylindriques d'une part, et, d'autre part, les motifs représentant des animaux et leurs dérivés.

L'art de tailler la pierre pour en faire des vases était déjà

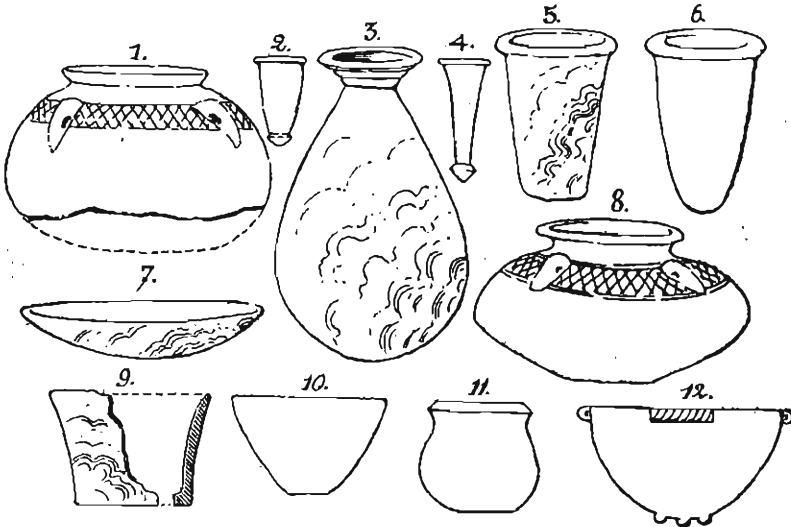


FIG. 54. — Vases de pierre archaïques. Suse.

connu des Susiens de la première ville (fig. 54, n^{os} 2 et 4) (2) et, certainement, il était né de la fabrication des haches-marteaux perforés (3); mais c'est surtout par la suite qu'il se développa (fig. 54, n^{os} 1, 3, 5 à 12), en même temps que se créait la seconde période de la céramique peinte (4). On vit alors paraître de grands vases d'albâtre et certains cratères ventrus, globuleux (fig. 54, n^{os} 1 et 8) dont le type se retrouve en abondance

(1) Cf. H. VINCENT, *Canaan*, 1907, fig. 206, 207, 209, 214, etc.

(2) Cf. *Mém. D. S. P.*, t. XIII, 1912, pl. XXIII, fig. 3, 5, 11, 12 et 16.

(3) Cf. *Mém. D. S. P.*, 1912, t. XIII, p. 19, fig. 86.

(4) Cf. *Mém. D. S. P.*, 1912, t. XIII, pl. XXXII, fig. 13 et 14.

en Égypte, tant en pierre qu'en terre, imitant les vases de pierre.

Cependant à Suse les matériaux étaient rares et de qualité secondaire pour la fabrication des vases, le pays n'offrant à ce point de vue que faibles ressources. C'étaient l'albâtre gypseux (fig. 54, n^{os} 3, 5, 7, 9), le calcaire gris, jaune ou rose (fig. 54, n^o 6, 10 et 11), le grès tendre (fig. 54, n^o 2 et 4) et le basalte importé de pays lointains (fig. 54, n^o 12). Quelques fragments de vases faits de roches cristallines (granit, syénite, porphyre, diorite) ont également été rencontrés dans les fouilles; mais il est impossible de préciser leur époque.

De tous les pays dans lesquels il s'est fabriqué des vases de pierre, c'est assurément l'Égypte qui a fourni les ouvriers les plus habiles dans cet art. Toutes les matières, même les plus dures, les plus fragiles ont été traitées, dès les temps les plus anciens, avec une surprenante maîtrise. L'apogée de cette industrie semble être contemporaine des premiers Pharaons, bien que la taille de la pierre fut connue auparavant : à Négadah, à Abydos, les sépultures royales, et celles des particuliers contemporains,



FIG. 55 — Vase d'albâtre (Telloh).

contenaient de véritables merveilles qui, malheureusement, ont été mises en pièces par l'incendie. Parmi les matières employées il est à remarquer : le granit (fig. 56, n^{os} 1 et 9), la brèche siliceuse ou calcaire (fig. 56, n^{os} 2 et 4); le quartz laitieux (fig. 56, n^o 5); le cristal de roche (fig. 56, n^o 8); la diorite (fig. 56, n^o 7); la stéatite; le grès (fig. 56, n^{os} 12 et 13); le calcaire nummulitique (fig. 56, n^o 3); l'albâtre calcaire (aragonite) (fig. 56 n^o 6); la cornaline; le lapis-lazuli; l'agate; l'obsidienne (fig. 56, n^o 10); etc... Quelques vases, mêmes, à coup sûr plus précieux que les autres, sont ornés de côtes (fig. 57, n^{os} 1 et 2) d'un travail difficile et remarquablement exécuté dans les roches les plus dures.

Pendant toute la durée de l'empire des Pharaons, les vases de pierre ont été en honneur en Égypte; mais il ne semble pas qu'il

y eut progrès dans leur fabrication. Les types les plus achevés, les plus parfaits paraissent dater de la première dynastie.

A cette époque déjà paraissent des matières qui ne se rencontrent pas naturellement dans la vallée du Nil; telles, les brèches siliceuses, le lapis, l'obsidienne, etc., il existait donc, dès les débuts de l'ère pharaonique, des relations commerciales très suivies entre l'Égypte et les pays étrangers. L'Afrique centrale fournissait, entre autres choses, l'ivoire et la poudre d'or; d'Asie venaient le lapis et certaines roches éruptives. Toutefois le por-

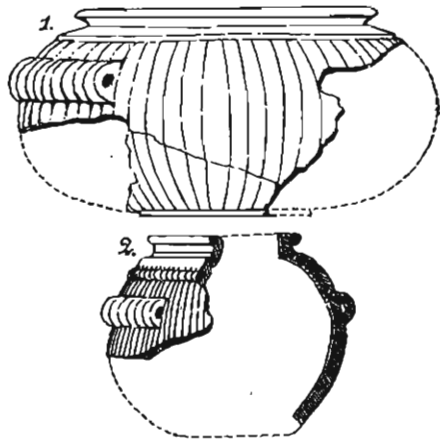


Fig 57. — Vases de pierre. Tombeau royal de Négadah (Haute-Égypte).

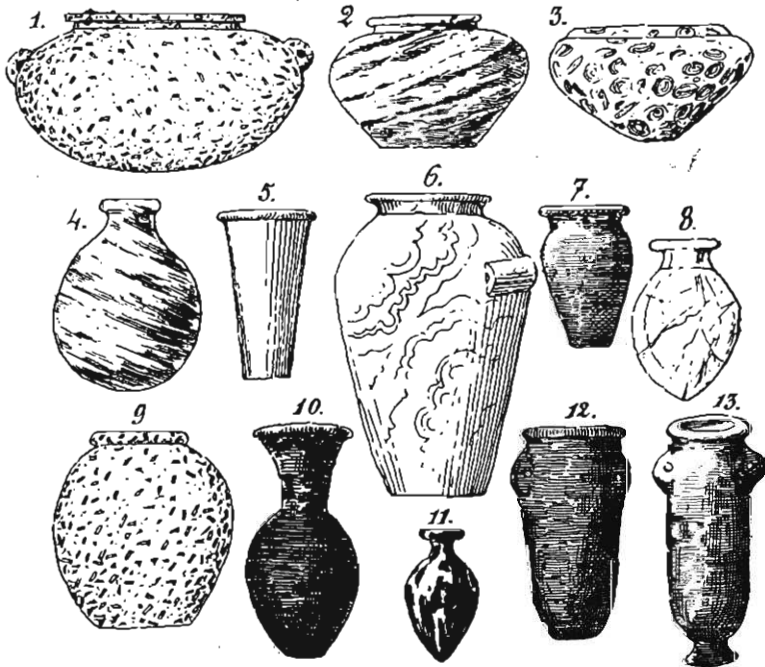


Fig. 56. — Vases de pierre (Haute-Égypte) période prédynastique et première dynastie.

phyre rouge, dont les Romains ont exploité les beaux gisements de la chaîne qui borde la mer Rouge, ne fut connu que très tar-

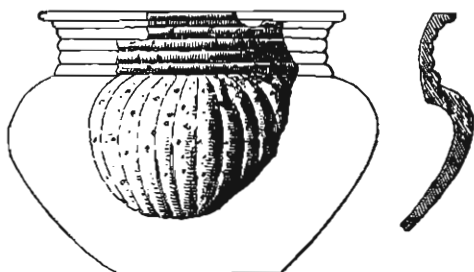


FIG. 58. — Vase de pierre. (Suse).

divement. On semble l'avoir ignoré jusqu'aux approches de notre ère. Quant au porphyre vert son usage est courant dès les temps les plus anciens (1).

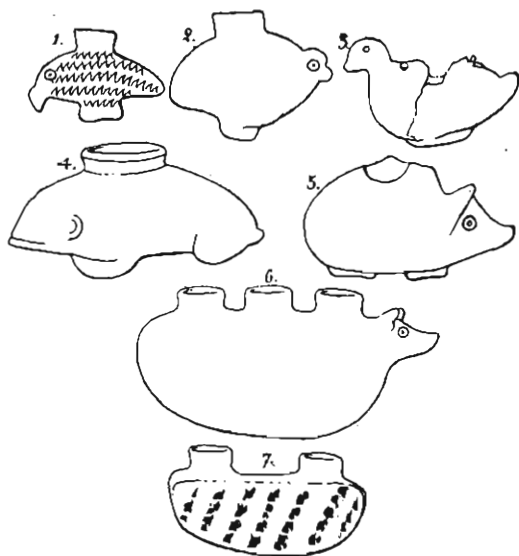


FIG. 59. — Petits vases archaïques d'albâtre (Suse).

Les vases figurant des animaux se montrent, à Suse, peu après la fin de la 1^{re} période céramique. Ce sont de grossières repré-

(1) Cf. entre autres AMÉLINEAU, II, pl. XIV, 18.

sentations d'Oiseaux (fig. 59, n^{os} 1 à 3); de Porc (fig. 59, n^o 5); de Chacal (?) (fig. 59, n^o 6); d'Hippopotame (?) (fig. '9, n^o 4), parfois ces vases sont munis de plusieurs tubulures (fig. 59, n^o 6). Chez d'autres la forme animale a disparu, il ne subsiste plus qu'un vase à deux ouvertures (fig. 59, n^o 7), sans trace de la tête ou des membres de l'animal. Quelques traits de couleur viennent quelquefois rompre la monotonie de la blancheur de l'albâtre.

En Égypte, le même usage s'introduit vers le début de la première dynastie. Nous voyons figurer les Poissons (fig. 60, n^{os} 5, 6 et 8); des Oiseaux (fig. 60, n^{os} 1, 2 et 7); un Batracien[?] (fig. 60,

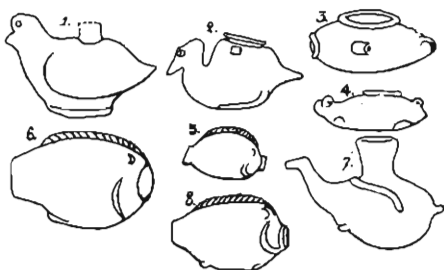


FIG. 60. — Vases archaïques de Haute-Égypte (Négadah).
N^{os} 1-4, albâtre; n^{os} 5-8, terre cuite d'après Fl. Petrie).

n^o 4). Tout comme en Élam, l'art de ces figurines est fort médiocre.

A côté de ces formes, on trouve, tant en Égypte qu'en Chaldée et dans l'Élam, des vases d'albâtre simplement ornés de gravures profondes partageant leur surface en secteurs géométriques eux-mêmes peints soit en noir, soit en rouge. Sur un objet de ce genre trouvé à Tello par l'expédition de Sarzec, figure en gravure un oiseau en tout semblable à ceux que portent en peinture les vases de Moussian (cf. fig. 55).

Figurines. — Les statuettes sont très nombreuses dans les zones inférieures du tell de Suse, au-dessus de la nécropole primitive. Elles sont faites de pierre, d'os et d'argile, et se partagent en deux classes : les représentations humaines et les figurines animales.

Les images humaines ont assurément toutes une valeur religieuse; ce sont des têtes grossièrement sculptées d'hommes (?) et

(fig. 61, n^{os} 1 et 2) bien plus soignées plus tard et faites au moule (fig. 62, n^{os} 3 et 4). Elles représentent entre autres divinités la déesse Nana, l'Astarté des Grecs (fig. 62 et 64) dont le culte s'est répandu au loin sur tout le monde antique, à tel point qu'on a rencontré de ces statuettes non seulement dans les pays méditerranéens, mais jusque dans les steppes de la Transcaspie (1).

En Égypte, la même figuration de la déesse Nana se rencontre dès les temps des premiers Pharaons, peut-être même quelque peu avant. L'attitude est la même (comparez fig. 63, n^o 2 avec fig. 64, n^{os} 1 et 2). Quant au rendu (fig. 63, n^{os} 1, 2 et 3) il est absolument semblable à celui de l'Élam.



FIG. 61. — Figurines archaïques en os (Suse). 4

Quelques figurines (fig. 63, n^o 4) représentent la femme dansant, dans l'attitude qu'elle a sur les peintures des vases. D'autres faites en schiste sont très barbares (fig. 63, n^o 5) et l'on se demande si certaines d'entre ces images ne sont pas de grossières figurations de la déesse Nana (2).

On a longuement discuté (3) sur les affinités que présentent certaines statuettes stéatopyges de l'Égypte avec celles du même

(1) Cf. R. PUMPELLY, *Explor. in Turkestan*. Washington, 1908, t. I, pl. 46, fig. 10.

(2) Le vase figuré par E. Naville comme acheté à Louxor (Fig. égypt. de l'époque archaïque, in *Recueil*, XXII, 1900, p. 65-66, pl. I, II et III) et représentant une déesse Nana, n'est assurément pas de fabrication égyptienne.

(3) Cf. M. BOULE, *L'Anthropologie*, XI, 1909, p. 759. — J. CAPART, *les débuts de l'art en Égypte*, 1904, p. 158.

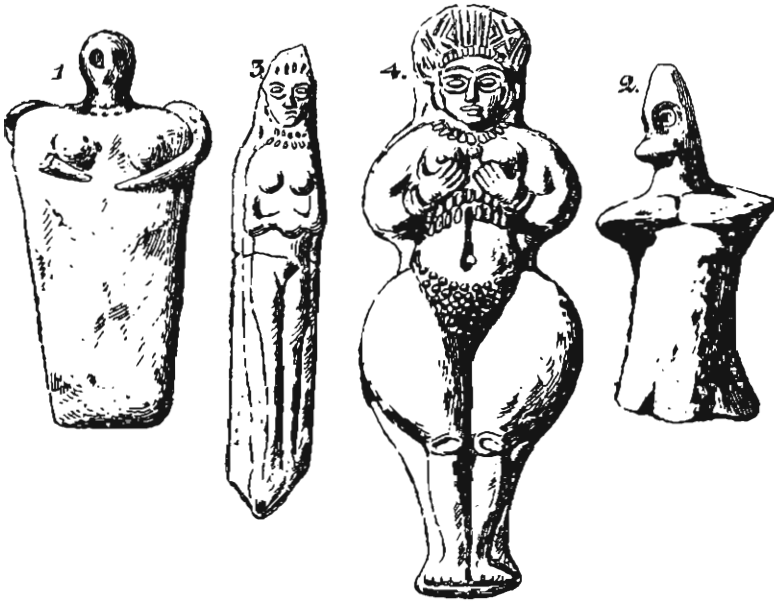


FIG. 62. — Figurines archaïques en terre cuite (Suse).

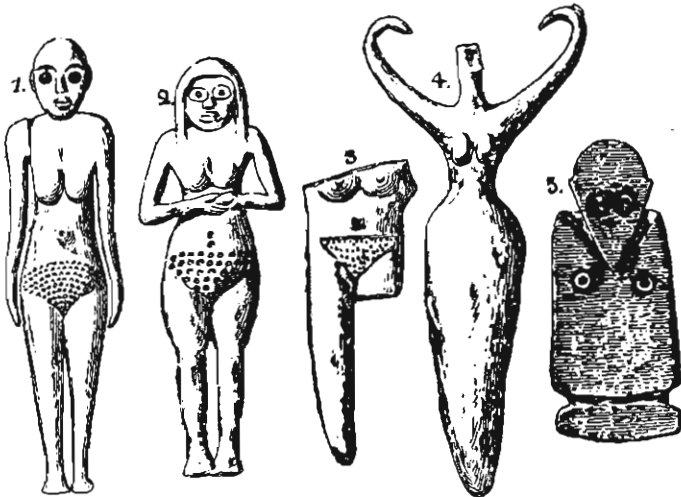


FIG. 63. — Figurines prépharaoniques. (Égypte).

genre qui se rencontrent dans d'autres pays, sans songer que cette conception, dans la vallée du Nil, provient fort probablement de la Chaldée et de l'Élam, pays où la fertilité, chez la

femme, était caractérisée par un développement exagéré des hanches (fig. 62, n° 4 et fig. 65). Il n'y a donc pas lieu, semble-t-il, d'aller chercher chez les Hottentots ou chez les Troglodytes quaternaires de nos pays le berceau de cette pensée.



FIG. 64. — Figurines archaïques (Suse).

Dans bien des circonstances, pour interpréter des faits inexplicables, on a fait intervenir des migrations supposées, des relations hypothétiques entre les peuples les plus éloignés, les plus séparés par des obstacles matériels; certes il n'en est pas ainsi en ce qui concerne l'hypo-

thèse de l'origine africaine de la stéatopygie, mais cette explication a le grand tort de faire entrer en comparaison deux éléments chronologiquement distants pour le moins de cinq ou six mille ans.



FIG. 65. — Figurines d'albâtre (Suse).

Les figurines animales sont nombreuses en Élam comme en Égypte; mais, dans la vallée du Nil, elles ont pris rapidement, par suite des idées religieuses, une importance hors de pair, sous forme d'amulettes, d'attributs de la divinité, de bijoux, etc... En peu de temps, ces images ont revêtu le caractère pharaonique; toutefois les figurines archaïques ont encore conservé la liberté

primitive et, dans bien des cas, si l'on ne connaissait pas la provenance des objets, il serait fort difficile de dire s'ils ont été trouvés en Susiane ou en Haute-Égypte.

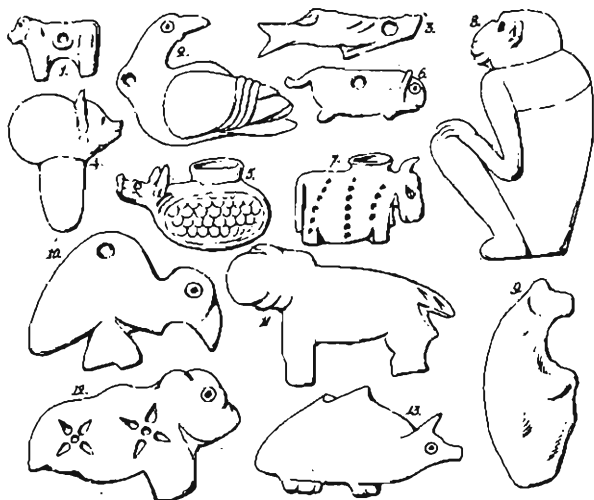


FIG. 66 — Petits vases d'albâtre figurant des animaux (Suse).

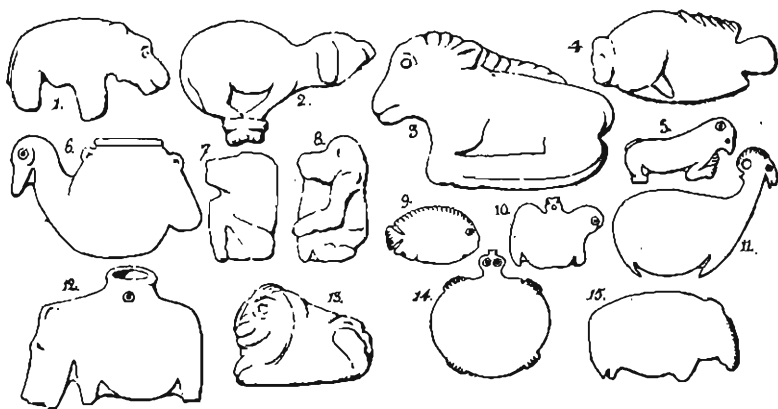


FIG. 67. — Vases et plaques de pierre (Iliérakonpolis et Nagadah, Haute Égypte).

La sculpture. — Dans l'art du sculpteur, il y a lieu d'envisager deux parties bien distinctes entre elles, la composition et le rendu. L'un et l'autre, quand ils ont subi des influences, en conservent des traces très longtemps; parfois même ces vestiges d'un enseignement primitif ne s'effacent jamais.

Nous ne reprendrons pas tous les éléments de la sculpture chaldéo-assyrienne et élamite pour les comparer aux conceptions analogues des Égyptiens, on trouverait une foule de points communs. Nous nous contenterons de parler de deux ou de trois motifs, pour lesquels nous possédons des monuments égyptiens et chaldéo-susiens fort anciens dûment datés.

Tout d'abord examinons une scène qui suit un massacre ou une lutte sur le champ de bataille, telle qu'elle nous est fournie

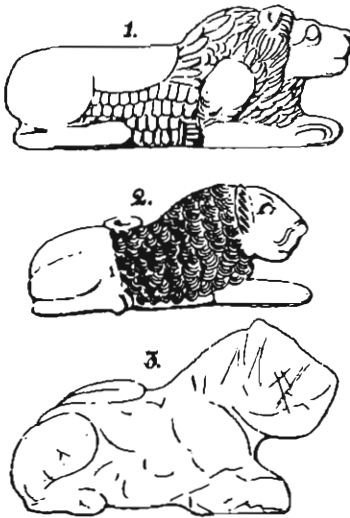


FIG. 68. — Représentations du lion.
N° 1, calcaire blanc; (Suse), n° 2, id.
(Negadah, Haute-Égypte; n° 3, cristal de roche (id. . 3/4 gr. nat.



FIG. 69. — Vautours dévorant les morts sur un champ de bataille d'après un bas-relief trouvé à Suse. (Mém. D. S. P., 1905, pl. II, p. 23).

par un bas-relief archaïque trouvé à Suse (fig. 69) et remontant certainement à l'époque des Patésis, c'est-à-dire au temps de la stèle des Vautours de Telloh.

Devant les remparts garnis de tours d'une ville située sur une montagne rocheuse, au pied de la colline et sur les flancs, gisent les cadavres des défenseurs, jetés par dessus les murailles après la prise de la place. Trois corps suffisent pour donner l'impression du massacre. Deux vautours commencent à déchirer les cadavres. La composition est impressionnante par sa simplicité, par l'évocation qui en résulte de la pensée d'un grand massacre.

Je ne reproduirai pas ici le fragment de la Stèle des Vautours de Telloh dans lequel on voit ces oiseaux emportant les têtes des ennemis vaincus, ce morceau est trop connu pour qu'il ne suffise pas de le rappeler simplement. Cependant il se rapproche moins du sujet égyptien dont je vais parler que le bas-relief de Suse, l'idée est la même, la composition diffère.

La curieuse plaque de schiste que je veux citer (fig. 70) appartient au Musée britannique, elle a été trouvée dans la Haute-Égypte et, comme toutes les plaques de ce genre, date de la période des sépultures de Négadah et d'Abylos, peut-être même



FIG. 70. — Plaque de schiste (Musée britannique) Haute-Egypte.

sont-elles pour quelques-unes, un peu antérieures à cette époque. C'est donc là un spécimen des débuts de l'art égyptien.

La plaque est à deux faces sculptées; d'un côté sont figurées deux girafes affrontées sans intérêt pour nous; sur la seconde face est la représentation d'un massacre de prisonniers; malheureusement la partie supérieure du tableau est brisée.

En haut, à droite, est un personnage vêtu d'une longue robe, probablement un Asiate, poussant devant lui un captif les bras liés derrière le dos. A gauche un lion dévore un prisonnier aux cheveux crépus alors que plus loin un de ses congénères s'enfuit. Au-dessous sont trois cadavres que les rapaces de diverses espèces, aigles et corbeaux, dévorent; l'un de ces corps a encore les bras liés. Un corbeau est figuré lui arrachant les yeux, ce

qui dénote de la part du sculpteur une observation très approfondie des mœurs des rapaces.

Il est inutile d'entrer dans des comparaisons de détail entre le bas-relief susien et la plaque de Londres, l'examen seul des deux figures ci-contre en dira plus long que toutes les explications.

Le même monument de Suse fournit, sur une autre de ses faces, un bas-relief du plus grand intérêt, également, au point de vue de la composition de la scène qu'il représente (fig. 71).

Le fond du tableau est le même que celui du bas-relief précé-



FIG. 71. — Massacre des captifs d'après un bas-relief trouvé à Suse. (Mém. D. S. P., 1905, pl. II, p. 23)



FIG. 72. — Tablette d'ivoire du tombeau de Den à Abydos.

demment cité, il représente une enceinte de ville bâtie sur une colline.

A gauche un homme armé d'un arc, portant dans la main gauche une sorte de massue (peut-être un boumérang), le carquois à l'épaule, pousse devant un prisonnier aux bras liés derrière le dos; à droite un autre personnage tient par les cheveux un captif agenouillé et suppliant, et se prépare, le bras levé, à le frapper de sa massue (?). Quatre personnages suffisent pour exprimer la scène complète : les prisonniers amenés au pied de la colline de leur ville sont mis à mort.

Tout l'intérêt de ce bas-relief, au point de vue spécial qui nous occupe, est dans la représentation de droite; car, sous la même forme, exactement, nous retrouvons fréquemment la même scène dans l'art égyptien. Quelques exemples suffiront : parmi les plus anciens, je citerai la plaque du roi Den (fig. 72), publiée par

Amelineau (1), la stèle du roi Snéfrou au Sinaï (2) (fig. 73), et parmi les figurations du moyen empire se range en première ligne le pectoral au nom d'Ousertesen II (3) du trésor de Dahchour. Puis ce type de représentation du Pharaon victorieux s'est conservé jusqu'à l'époque romaine, on le voit sur les murailles des temples, sur les rochers, sans changement appréciable.

On objectera que cette représentation correspond à l'idée bien naturelle de saisir la victime par la chevelure pour la pouvoir

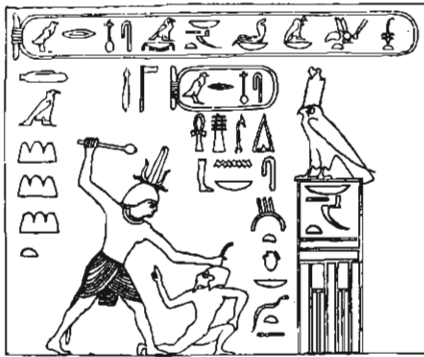


FIG. 73. — Stèle de Snéfrou au Sinaï (d'après G. Jéquier).

mieux frapper, je n'en disconviens pas, mais la similitude d'attitude du personnage qui frappe et l'ensemble de la scène, sa composition ne peuvent assurément pas être des ressemblances fortuites. Sur une foule de sculptures et de médailles antiques, nous voyons semblable scène figurée; mais ces représentations diffèrent très sensiblement de celle commune à la Chaldée et à l'Égypte (4).

(1) *Nouv. fouilles à Abydos*, 1899, pl. XXXIII.

(2) G. JÉQUIER, *Ap. J. de MORGAN, Rech. orig. Egypte*, 1896, p. 233, fig. 594.

(3) J. de MORGAN, *Fouilles à Dahchour*, 1895, pl. XX et XXI.

(4) Bien que ce monument ait été trouvé à Suse, il est très certainement d'origine chaldéenne sémitique.

OBJETS DIVERS

Parmi les objets qu'on rencontre en même temps dans l'Élam primitif et l'Égypte archaïque je citerai :

Les miroirs métalliques, disques de cuivre de diamètre inférieur à 20 centimètres, que renferment les sépultures de femmes appartenant aux temps les plus reculés de Suse (*Mém. D. S. P.*, t. XIII, 1912, pl. XXIII, fig. 7, 9 et 10) et les tombes des premiers temps du métal en Égypte. Ces miroirs sont tout d'abord de

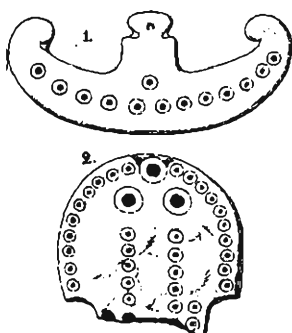


FIG 74. — Jeux (?) 1. Égypte (Negadah) [Fl. Petrie. Negadah, pl. XLVII, n° 29]. N° 2, Suse (Mém. D. S. P., t. VII, 1905, p. 104, fig. 345).

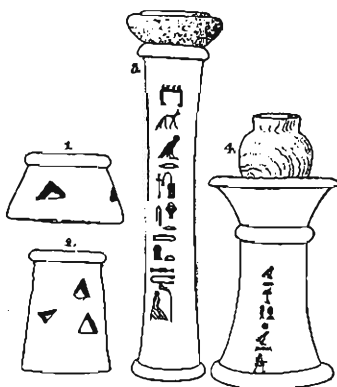


FIG. 75. — Supports de vases. 1-2. prédynastiques n° 3 et 4, VI^e dynastie. Tombeau de Pépi-Nakht.

simples disques qui, en Égypte se garnissent rapidement d'un manche (cf. G. BÉNÉDITE, *Catalogue gén. mus. Caire. Miroirs*, 1907), puis s'ornent au revers de gravures. Ce type est passé de l'Égypte (ou de la Syrie) aux îles méditerranéennes et, de là en Grèce et en Étrurie.

Les étoffes d'un tissu fort habile se rencontrent moulées dans la patine des haches de cuivre à Suse (1^{er} niveau) (cf. *Mém. D. S. P.*, t. XXIII, 1912, pl. XLIII, fig. 1 et 2). Les Égyptiens étaient également fort habiles dans l'art du tisserand, on en trouve des preuves dès les débuts de l'ère pharaonique; mais nous n'avons pas de documents permettant de penser qu'ils étaient en possession de cette industrie avant Ménès.

L'incrustation se montre en Égypte dès les temps d'El Amarah dans les plaques de schiste, sous forme de petites rondelles

d'os, d'ivoire ou de nacre scellées dans la pierre. Le centre de ces rondelles blanches est souvent occupé soit par un minéral

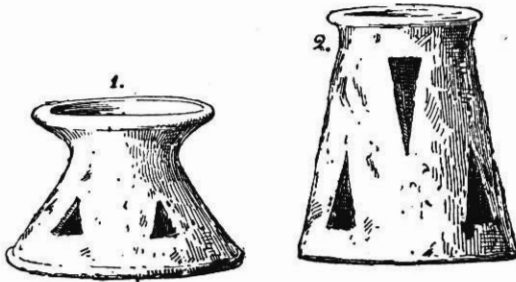


FIG. 76. — Supports de vases en terre cuite — Suse.

noir, soit, plus rarement, par une petite cornalite rouge (fig. 74, n° 1) (1).

Le même procédé d'incrustation se retrouve en Élam (fig. 74, n° 2) (2) mais les témoins que nous possédons sont beaucoup

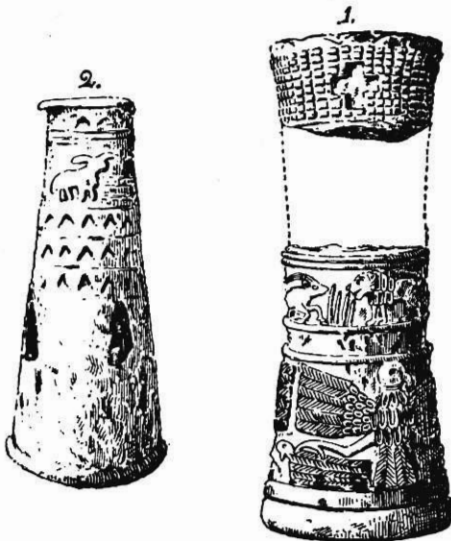


FIG. 77. — N° 1. Suse. N° 2. Abydos.

moins anciens que ceux des tombes d'El Amrah, Abydos, etc.

(1) Cf. Fl. PETRIE, *Naqadah*, pl. XLVII, n° 29 entre autres.

(2) R. de MECQUENEM, Trésor de fondation du temple de Chouchinak, in *Mém. D. S. P.*, 1905, t. VII, p. 104, fig. 345.

Parmi les formes céramiques, tant dans la vallée du Nil qu'en Élam, on rencontre de singuliers troncs de cônes dont, en Égypte l'usage s'est continué pendant tout l'ancien empire. Ces troncs de cônes sont des supports de vases; peut-être que dans les deux pays ils jouaient le rôle d'autel portatif (fig. 75, 76 et 77).

Du même genre sont des sortes de colonnes tronconiques, en bitume (1), souvent ornées de représentations d'hommes ou d'animaux ou portant des incrustations (Tépèh Moussian) (2). Ces objets appartiennent aux débuts de la seconde céramique de l'Élam. On les retrouve en Égypte, au cours de la première dynastie, présentant les mêmes caractères et le même mode de décoration (3).

LE CACHET CYLINDRIQUE.

En Élam l'usage du cachet débute par l'emploi du sceau plat (fig. 78) qui se montre peu de temps après la première ville, alors qu'en Égypte les premiers cachets sont cylindriques (fig. 79 et 80) et que dans le pays le sceau plat, le scarabée, ne paraît que beaucoup plus tard. Tout porte à croire que l'usage du cylindre cylindre est originaire d'Asie.

Ce cylindre, en Chaldée, en Élam, en Assyrie, on le roulait sur l'argile encore molle des tablettes, avant que d'y inscrire au stylet les textes qu'elles devaient porter, mais le cylindre n'était d'usage que comme complément de l'écriture; il est donc naturel qu'il ne s'en rencontre pas alors qu'on ne savait pas encore écrire, c'est-à-dire au premier niveau de Suse, et que, dans les temps qui ont précédé l'emploi des hiéroglyphes, pré-curseurs des signes cunéiformes, le cachet plat fut suffisant pour sceller les vases contenant des provisions et autres réserves que leur propriétaire désirait conserver intactes.

L'un des plus anciens cylindres que nous connaissons de l'Élam, et peut-être bien aussi de la Chaldée, porte un texte hiéroglyphique (voir fig. 23). C'est donc, comme il fallait s'y atten-

(1) Cf. *Mém. D. S. P.*, t. XIII, 1912, pl. XXXIII, fig. 2, 3, 5, 6, et pl. XXXIV, fig. 1 à 6. (Susc).

(2) Cf. *Mém. D. S. P.*, t. VIII, 1905, p. 79, fig. 106 et 107.

(3) Cf. Fl. PETRIE, *Abydos*, t. II, pl. XII.

dre, dès l'enfance de l'écriture que paraît ce genre de sceau. Pendant longtemps il ne portera, comme d'ailleurs les cachets plats, que des figurations d'animaux, d'hommes, de dieux, puis par l'addition de textes plus ou moins étendus, il deviendra sceau nominal, personnel, et son emploi se poursuivra jusqu'aux temps voisins de notre ère, jusqu'à l'époque parthe, au cours de laquelle l'écriture cunéiforme disparaît pour toujours. Les tablettes de cette époque ne portent cependant plus que rarement d'empreinte de cylindres, mais celles de chatons de bagues, de pierres plates gravées, et l'on rencontre sur ces derniers monuments de l'épi-

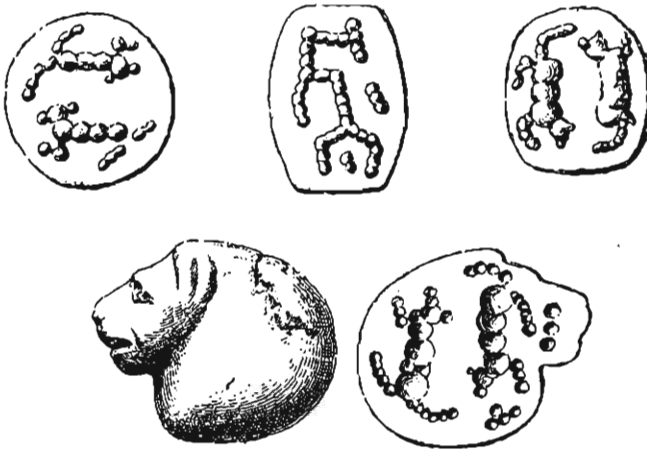


FIG. 78. — Cachets plats susiens en albâtre et en calcaire.

graphie orientale, à côté des signes cunéiformes, l'impression de cachets du style grec le plus pur.

En Égypte les premiers sceaux sont des cylindres aux représentations tout aussi rudimentaires que celles qui figurent sur les cylindres archaïques, élamites et chaldéens (1), le style en est le même, ils semblent être sortis des mains d'un seul et même graveur. Mais, dès l'époque de Négadah et d'Abydos ces cylindres prennent un caractère local, se couvrent d'hiéroglyphes, de cartouches royaux. Il se passe là une évolution parallèle à celle que nous constatons en Chaldée avec l'apparition des signes cunéiformes linéaires sur les cachets.

(1) Cf. pour l'Égypte : Catalogue du Musée du Caire, *Archaic objects*; pour l'Élam : *Mém. D. S. P.*

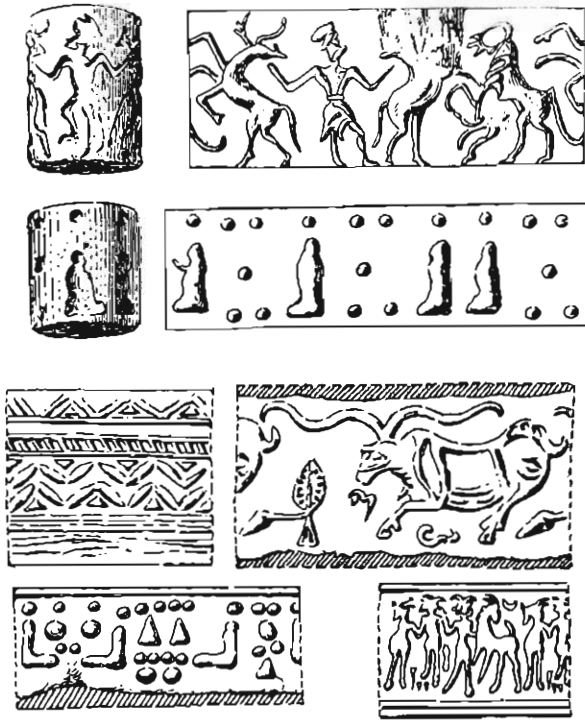


FIG. 79. — Cylindres primitifs (Suse. Mém. D. S P., t. XII, 1911).

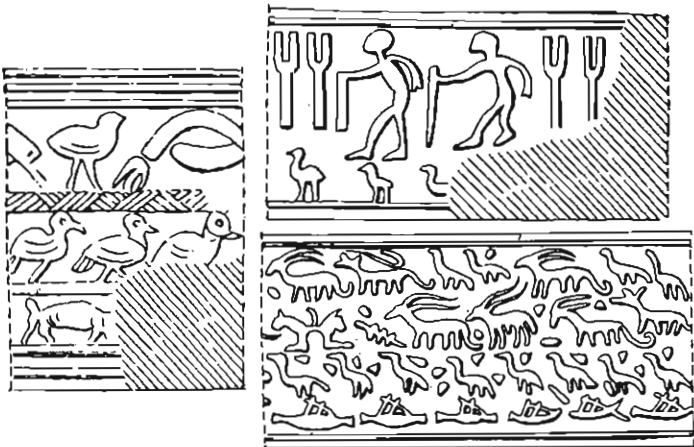


FIG. 80. — Cylindres archaïques, Hiérakonpolis et Abydos Égypte).

Toutefois, en Égypte, pays où l'on écrit sur papyrus, sur parchemin, où le roseau remplace le stylet de la Chaldée, le cylindre ne peut plus être d'usage que pour sceller des vases ou des coffres et, dans cet emploi, sa forme cylindrique n'est plus nécessaire; il disparaît donc de bonne heure pour faire place au scarabée.

On objectera que le cylindre qui, dans la vallée du Nil trouvait son emploi à Negadah et à Abydos, peut aussi bien être originaire d'Égypte que de la Chaldée. J'opposerai à cette observation que c'est l'usage d'écrire sur argile molle qui a fait naître le cylindre, et que cet usage étant asiatique, c'est également en Asie que le cylindre a été inventé. D'ailleurs la pensée d'apposer un sceau sur la terre molle est venue tout d'a-

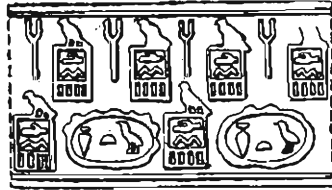


FIG. 81. — Cylindre du roi Merneït
(Fl. Petrie, Abydos, 1900, t. II,
pl. XXI, n° 22.)

bord en Élam ou en Chaldée; car là nous trouvons les premiers essais sous forme de cachets plats, alors qu'en Égypte nous ne constatons aucun tâtonnement ayant précédé l'application du cylindre dûment constitué. Dans la vallée du Nil, l'emploi de ce genre de sceau apparaît tout à coup et, ne répondant pas aux besoins locaux, il disparaît rapidement (1). Je vois dans cet ensemble de faits la preuve que le cylindre n'est pas indigène en Égypte. J'y vois en outre que le cylindre, et non le cachet plat, ayant été exporté de Chaldée en Égypte, cette exportation a été postérieure à la première ville de Suse; car, à l'époque de cette cité, le cylindre n'était pas encore connu.

L'ARCHITECTURE.

En 1897, mon collaborateur M. G. JÉQUIER, dans mon second volume de *Recherches sur les origines de l'Égypte (monuments contemporains du tombeau royal de Négadah,)* s'exprimait ainsi au sujet de l'architecture de ce monument :

(1) Le cylindre le plus récent connu porte le nom d'Amen-hotep I. 1600 av. J. C. d'après W. BUDOW, a *History of Egypt*, Vol. I, p. 42.

« Le mode de construction du tombeau royal de Négadah (1) rappelle d'une manière très vive celui des édifices antiques de la Mésopotamie. De tout temps, en effet, nous le retrouvons en Chaldée et en Assyrie, tant à Telloh, (fig. 82, n° 4), Warka, Mougheir, Ourouk qu'à Khorsabad. Ce genre de décoration faisant partie du monument lui-même, et qui consiste en une série de piliers encastrés dans le mur, de rentrants plus ou moins accusés, qui rompent la monotonie d'une muraille de briques toute nue.

« Tandis que ce genre de décoration se continue en Asie, tant que dura la civilisation assyrienne, et même jusque dans les édifices achéménides, nous le voyons se perdre de fort bonne heure en Égypte; son usage se réduisit peu à peu et l'on ne l'utilisa guère plus que pour les stèles funéraires, encore n'en voyons-nous que fort peu d'exemples au Moyen-Empire, après quoi, il disparaît complètement.

« Loftus (2) donne un croquis d'un des grands monuments d'Ourouk, qui ressemble à s'y méprendre au tombeau de Négadah et le grand palais de Telloh (3) offre un exemple frappant de ce mode de construire. »

A ces observations, vingt-cinq ans environ, après qu'elles ont été écrites, je n'ai rien à ajouter, si ce n'est que depuis cette époque plusieurs monuments de ce type ont été découverts. Je citerai entre autres le tombeau de Zer (4) à Abydos, celui de Réqaqnah (fig. 82, n° 1 et 2) et la forteresse de Shuneh (5).

Cependant il y a lieu de remarquer que la construction du monument de Négadah (fig. 82, n° 3) présente une particularité fort curieuse. La paroi externe de la muraille, celle offrant des saillants et des rentrants est entièrement recouverte par un second mur qui remplit tous les intervalles et offre à l'extérieur réel une surface plane.

Quel était le but de cette construction supplémentaire? Pour-

(1) Cf. J. de MORGAN, *Recherches, etc.*, 1897, p. 155, plan du tombeau de Négadah, p. 156; coupes, p. 157, vue perspective.

(2) *Travels and Researches in Chaldea and Susiana*, p. 75.

(3) Cf. HEUSEY-SARNEC, *Fouilles à Tello*, pl. 50, plan A.

(4) *Royal Tombs*, I, pl. LVI, n° 4.

(5) *Egypt. Explor. fund. Abydos*, t. I, pl. V, n° 4 et plan, pl. VI (II^e dynastie). Cf. J. GARSTANG, *Tombs of the III^d dynasty at Reqaqnah*, pl. 17 (vue) et 21 (plan).

quoi chercha-t-on, dans ce monument seulement, à masquer le caractère de la construction, alors que dans les autres édifices de ce genre on n'a pas pris ce soin? Je ne saurais répondre à cette question. Toutefois je pense que ce dispositif architectural, que

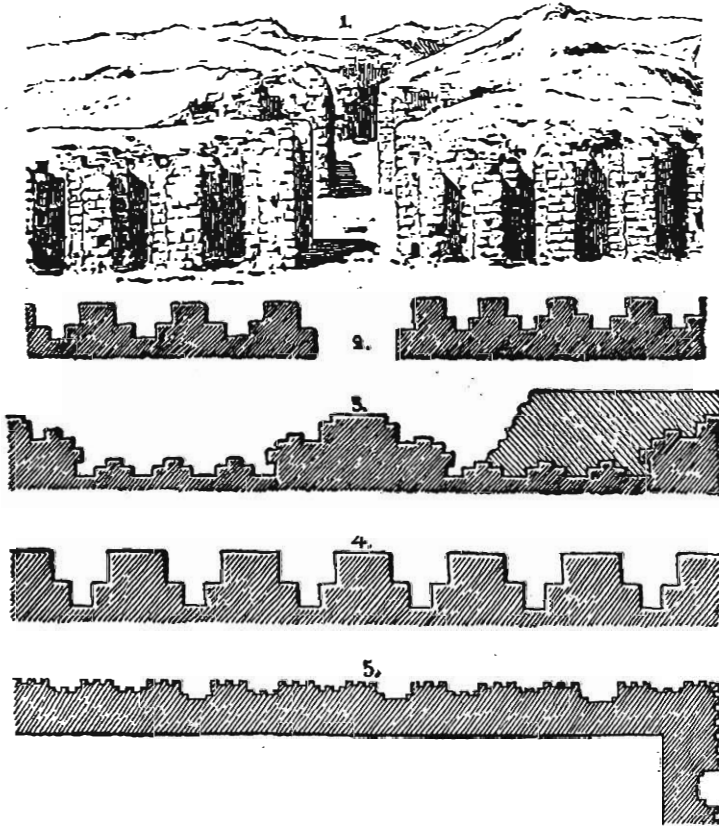


FIG. 82. — N° 1-2, tombe à Ragagnah; n° 3, Negadah; n° 4, Telloh; n° 5 sarcophage d'Ousartésen III.

n'imposait pas la nature des matériaux, était voulu pour des causes d'ordre religieux, par la tradition, et j'en prends pour preuve la persistance de cette forme durant des siècles encore dans les stèles funéraires et les peintures murales qui en tiennent lieu (1).



(1) Entre autres les peintures des murailles intérieures de la pyramide d'Ounas à Saqqarah,

La survivance la plus saisissante de cette architecture se rencontre dans les sarcophages de pierre de l'époque pharaonique. Je citerai comme exemple la superbe cuve de granit qui jadis a contenu la momie du roi Onsertesen III (1), et se trouve encore dans les appartements funéraires de la pyramide de ce prince à Dahchour.

Ce sarcophage figure un monument dans le genre de celui de Négadah, orné de groupes de piliers saillants, séparés entre eux par des espaces plus larges figurant des portes (?) (fig. 82, n° 5). Comme à Négadah, ces murailles à faces compliquées reposent sur une base plus large, à faces planes; mais, à Négadah, toute la crête du monument est détruite et nous ne pouvons pas nous rendre compte de ce qu'était le faite des murailles, le sarcophage d'Onsertesen III supplée à cette lacune. C'est d'ailleurs une disposition analogue à celle qu'on rencontre dans les stèles de l'ancien empire (2). Le sarcophage de Mycerinus (3) offre une variante qui, bien que beaucoup plus ancienne, est cependant plus imprégnée de goût égyptien que le monument d'Onsertesen, III.

Non seulement, à la XII^e dynastie la plupart des sarcophages de pierre rappellent la maison, le palais, la forteresse, mais il en est de même pour les caisses à canopes dont beaucoup offrent le même modèle (fig. 83).

Mais d'autres survivances encore méritent d'être notées.

Dès l'époque de la construction des monuments de Négadah et d'Abydos, nous voyons paraître, dans les textes hiéroglyphiques, un signe emprunté, au plan de ces édifices (fig. 84) plan dans lequel les redans sont marqués avec grand soin; puis, dans la suite des âges, cette notation demeure dans des expressions telles qu'*édification, construction*  ou les *murailles*  [↑] (*Anb-ou*). Peut-être même doit-on chercher dans le même ordre d'idées l'origine du cartouche des noms de contrées, qu'on rencontre fréquemment dans les textes de tous âges et

(1) Cf. J. de MORGAN, *Fouilles à Dahchour*, 1894-1895 (publié en 1903), p. 88, fig. 131.

(2) Voir entre autres la stèle de Sitou (IV^e dynastie) au Musée du Caire. Cf. G. MASPERO, *Hist.*, t. I, p. 346.

(3) Cf. PRUSSE d'AVESNE, *Hist. de l'art Egyptien*.

dont le plus ancien exemple recueilli jusqu'ici est sur une plaque de schiste datant des débuts de la période pharaonique (fig. 85) (1). S'il en est ainsi, le pays aurait été, dans les débuts, assimilé à sa ville forte, dont l'enceinte serait devenue le détermi-

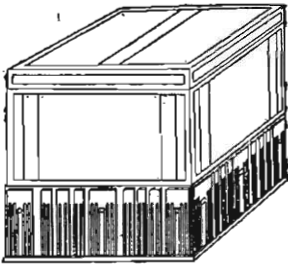


FIG. 83. — Caisse à canopes en granite (XII^e dynastie) Dahchour, représentant une construction du type du tombeau de Négadah.

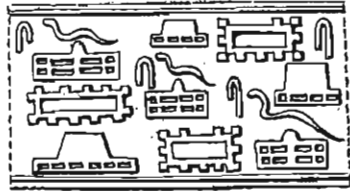


FIG. 84. — Cylindre du tombeau du roi Mer Neit (Fl. Petrie, Abydos, t. I, 1900, pl. XXIII, n° 41.)

natif du nom géographique. Il se peut aussi que ces cartouches contiennent des noms de personnages et que l'ensemble signifie « province gouvernée par X » ou « principauté de Y ».

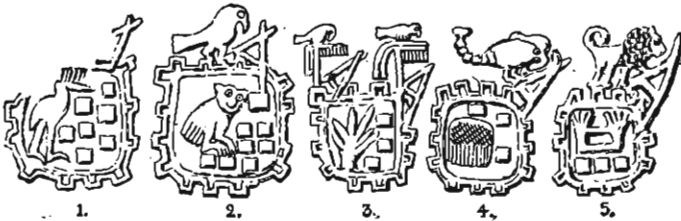



FIG. 85. — Cartouches d'une plaque de schiste archaïque du musée du Caire.

Cet usage du signe  « mur », déjà établi dans ses diverses formes dès le temps de Ménès, montre que l'on n'en était plus, à cette époque aux tâtonnements qui ont précédé la fixation de l'écriture hiéroglyphique, et que, par conséquent, c'est longtemps auparavant, et dans une région qui nous est inconnue, que les premiers efforts ont eu lieu.

(1) Cf. G. JÉQUIER, ap. J. de MORGAN, *Recherches*, 1897, pl. III, p. 264 (Musée du Caire).

Un autre trait commun, entre les coutumes architecturales de l'Asie et celles de l'Égypte, est l'usage des dépôts de fondation placés soit aux angles des monuments, soit sous le seuil de l'entrée (1) principale. Tous les monuments chaldéens, tous ceux de l'Élam (2) ont leurs dépôts, il en est de même pour tous les temples égyptiens et cette coutume dont l'origine semble être plutôt en Asie que dans la vallée du Nil s'est, par la suite, répandue dans le monde entier, elle est encore en vigueur de nos jours, lors de la pose de la première pierre d'un monument.

De l'usage de la brique crue. — La Chaldée et l'Élam sont par excellence les pays de la brique. On la trouve cuite ou crue. Crue dans les temps les plus anciens, cuite aux périodes moins éloignées et quand elles portent des inscriptions. Le rempart de la première ville de Suse, contemporain des vases peints archaïques, était construit de mottes d'argile crue à peine façonnées à la main. Plus tard à Suse la brique est faite au moule; elle est crue pour l'épaisseur des murailles, cuite pour les revêtements. Les dimensions des matériaux se modifient suivant les époques; mais l'usage de la brique persiste en Chaldée comme en Perse jusqu'aux temps modernes. Les murs des palais achéménides de Suse et de Persépolis étaient en briques crues, et il en était de même pour les constructions militaires de Suse. D'ailleurs la qualité de l'argile de la Chaldée permettait de faire usage de ces sortes de matériaux, même alors que les murailles étaient exposées à la pluie.

En Égypte, la qualité de la terre n'était pas moins favorable qu'en Babylonie et en Élam à la fabrication de la brique, bien que l'argile fut moins grasse; mais les Égyptiens disposaient d'admirables pierres à bâtir très abondantes dans leurs pays, granit (Assouan), grès (Silsileh, Thèbes), calcaire (Abydos, Memphis). Aussi l'usage de la brique n'était-il pas, comme en Asie, une nécessité absolue.

L'emploi de la brique crue paraît dans la vallée du Nil, vers

(1) Il est à croire qu'aux angles du tombeau de Négadah, en dessous des constructions sous des dépôts de fondation. Je n'ai pas voulu faire de fouilles sur ces points afin de ne pas dégrader ce monument unique en son genre.

(2) Cf. Entre autres, *Mém. D. S. P.*, 1905, t. VII, p. 61-130. R. de MÈQUE-REM, *Offrandes de fondation du temple de Chouchinak*, même vol. p. 131. Trouaille de la statuette d'or. — Fl. PÉTRIZ, *Hiérahkonpoïis*,

les débuts de la première dynastie, un peu avant même, et il se poursuit jusqu'au nouvel empire (1). Les tombeaux royaux et privés de Ménès et de ses successeurs sont en brique crue, à peine y voit-on parfois quelques stèles de calcaire ou de roche plus dure. Les mastabas de l'époque du roi Snéfrou, à Dahchour, sont en briques crues (2) et portent sur les murailles des fresques souvent très belles et fort importantes. Puis la brique crue ne joua qu'un rôle secondaire, sauf dans l'architecture militaire et civile, elle devint le noyau des constructions funéraires qui, dès la IV^e dynastie se revêtent de pierre. Toutefois il est à remarquer que si les pyramides de la XII^e dynastie ont un noyau de briques, le plus généralement ces grands monuments funéraires sont faits d'un noyau de pierres assez grossières revêtu de fin calcaire de Tourah : ce fait est constant pour les pyramides de l'ancien Empire (Meidoum, Saqqarah, Dahchour, Abou-Sir, Ghizeh, etc...).

Quant à la brique cuite, elle ne fait son apparition, en Égypte, qu'avec la domination romaine, et encore n'est-elle employée que pour des besoins privés. Le palais que Kouen-Aten, à Tell el Amarna était fait de briques crues, et il est à croire que les autres demeures royales étaient également construites avec des matériaux périssables.

En Chaldée toute l'architecture reposait sur la brique; la pierre, qu'on devait apporter de fort loin, ne joua jamais dans ce pays qu'un rôle très secondaire; on l'employait pour la sculpture, pour la rédaction et la publication des lois, des grands contrats, des actes de propriété (obélisque de Mélişikhou, Koudourrou, etc.), pour faire connaître au peuple les exploits guerriers de leurs princes, pour glorifier les dieux. Les murailles des palais achéménides de Persépolis et de Suse étaient construites en briques crues.

Dans un pays riche en pierres de taille, comme est l'Égypte, on est surpris de voir quelle importance prend, dès les débuts de l'époque pharaonique l'usage de la brique crue; et il est à remarquer que nous ne possédons aucun monument bâti antérieur aux tombeaux de Négadah et d'Abydos; par conséquent que

(1) On peut voir dans la Bible que les Hébreux ont fabriqué les briques avec lesquelles furent construits les remparts de Pithom et de Ramsès.

(2) Cf. *Fouilles à Dahchour* (1894-95), 1908,

l'usage de la brique apparaît soudain dans la vallée du Nil, sans qu'il eut été précédé par des essais architecturaux du même genre que ceux dont nous constatons l'existence à Suse dans la construction du rempart de la première ville.

Quant à la disparition si lente de l'usage de la brique et son remplacement par la pierre, ils sont dus à la grande facilité avec laquelle les limons du Nil, pouvaient être rapidement et économiquement transformés en matériaux de construction. Après le moyen empire, nous ne voyons plus la brique crue employée dans les constructions religieuses ou officielles et, cependant, son usage est resté jusqu'à nos jours pour les habitations des fellahs. Tous les couvents coptes du moyen âge sont bâtis en briques crues.

La seule question importante dans l'usage de la brique crue en Égypte, est celle de son apparition; car, on ne peut nier que son emploi était inconnu longtemps avant l'avènement des premiers rois. C'est en étudiant les tombeaux qu'on se rend le mieux compte de la soudaineté de cette innovation, nous verrons d'ailleurs, à propos des sépultures, que la coutume d'enterrer à même le sol est restée longtemps encore après que furent bâties les premières cases sépulcrales de briques, précurseurs des mastabas.

Mesures de longueur. — Depuis longtemps déjà l'attention des archéologues avait été attirée sur l'usage que faisaient les anciens Égyptiens du système babylonien des poids et mesures. C. MAUSS, entre autres, en 1894, dans son *Étude sur l'église Saint-Jérémie*, à Abou-Gosch, avait fait des comparaisons fort intéressantes entre les mesures égyptiennes et celles des piliers de Tello; et en 1909, E. DECOURDEMANCHE s'étendait longuement sur les relations des mesures dans les deux pays, et l'origine très ancienne du système babylonien (1), ce savant terminait son mémoire en disant :

« Les Égyptologues peuvent, ce me semble, en conclure que le système babylonien pondéral, mesures de longueur, de capacité et de poids était usité, sinon dominant, en Égypte, lors de la construction de la grande pyramide, c'est-à-dire sous la IV^e dynastie. »

Quand parut ce remarquable ouvrage de métrologie, je me suis empressé de demander à son auteur son avis en ce qui regarde les dimensions du tombeau de Négadah qui, on le sait est le plus

(1) *Traité pratique des poids et mesures des peuples anciens et des Arabes.* Paris, 1909.

ancien monument connu d'époque pharaonique, car il remonte aux premiers temps de la première dynastie.

Voici les parties essentielles de la réponse qu'a bien voulu me faire alors notre regretté ami M. E. Decourdemanche :

« Le tombeau de Négadah est un rectangle dont le grand côté mesure 54^m,30 et le petit côté 27 mètres. Ce sont là des mesures qui appartiennent, le premier examen suffit à le mettre en lumière, au système babylonien dit *noir*. Ce système, en effet, est constitué par :

1° Un pied de 0^m,339,95 (16 doigts);

2° Une coudée moyenne de 0^m,539,92½ (24 doigts) = un pied et demi;

3° Une coudée longue de 0^m,719,9 (32 doigts) = deux pieds.

Si, pour la facilité du calcul, on arrondit à 54 centimètres la dimension de la coudée moyenne, l'on trouve que :

1° La longueur du petit côté du tombeau, 27 mètres, correspond exactement à 50 coudées noires moyennes, soit à 100 des mêmes coudées de constructeur, puisque, toujours, la mesure de constructeur est de moitié de celle ordinaire;

2° La longueur du grand côté 54^m,30 correspond à 200 coudées noires de constructeur, à cela près d'un écart de 0^m,30 sur 54 mètres soit de moins de 6 pour 1.000, ce qui est insignifiant.

Il apparaît donc que la mesure ouvrière du tombeau de Négadah est la coudée noire moyenne. Ce tombeau aurait donc été construit sur la base d'une mesure qui, comme celle qui a servi à donner les dimensions de la grande pyramide, est directement issue du talent pondéral babylonien. Cela situerait l'époque du tombeau de Négadah, si des considérations archéologiques ne nous avaient instruits à son égard. Il est, d'ailleurs absolument logique que ce monument et les grandes pyramides aient été bâtis sur des mesures apparentées, sur des mesures de même origine, c'est ce même talent babylonien qui a fourni la règle de Gudea, la coudée de Sargon, la mesure ouvrière du circuit de Khorsabad, et nous retrouvons la coudée noire dans presque tous les tombeaux bâtis d'Abydos et des autres localités où se rencontrent les vestiges des premières dynasties.

Que le même système de mesures ait existé, dès les temps historiques les plus reculés, dans la vallée du Nil et en Chaldée, ceci est un fait indéniable; mais le problème se pose de savoir dans lequel des deux pays ce système est le plus ancien. « Rien

ne dit, me faisait remarquer Decourdemanche, que l'on ne trouvera pas, dans des monuments égyptiens antérieurs au tombeau de Négadah, des emplois de mesures précédant celles utilisées pour ce tombeau, et que les plus anciens monuments de l'Égypte, découverts ou à découvrir, ne donneront pas des mesures plus primitives que celles utilisées pour les plus anciens ouvrages de la Babylonie. »

Toute judicieuse qu'elle soit, cette remarque ne saurait arrêter dans la voie des conclusions, je dirai même plus : la découverte en Égypte d'un système indigène plus ancien que la coudée noire, prouverait sans conteste que cette coudée noire est d'origine étrangère. Il est même à penser que les populations antédynastiques, avant tout contact avec les Sémites, possédaient déjà des poids et des mesures et les mesures pharaoniques connues sous les noms de :

Système thébain :

$$\begin{aligned} \text{Pied} &= 0^m 351.746; \text{ — coudée moyenne} = 0^m,527.619. \\ &\text{coudée longue} = 0^m,703.942. \end{aligned}$$

Système égyptien :

$$\begin{aligned} \text{Pied} &= 0^m 349; \text{ — coudée moyenne} = 0^m,523,5. \\ &\text{coudée longue} = 0^m,698. \end{aligned}$$

et peut-être d'autres encore dont le souvenir ne nous est pas parvenu, appartiennent peut-être aux connaissances d'origine africaine (1).

(A suivre.)

(1) Cf. W. M. FLINDERS PETRIE Prehistoric Egypt, Londres 1920 p. 27. Weights and Measures.

DE L'INFLUENCE ASIATIQUE SUR L'AFRIQUE
A L'ORIGINE
DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

PAR

J. DE MORGAN

(Suite) (1)

AGRICULTURE.

« Le blé et l'orge passent pour être indigènes aux plaines de l'Euphrate. C'est là qu'ils auraient été cultivés pour la première fois dans l'Asie occidentale, c'est de là qu'ils se seraient répandus en Syrie, en Égypte et sur l'Europe entière. » (G. MASPERO, *Hist. anc. des peuples de l'Or. class.*, t. I^{er}, p. 555). La tradition indigène recueillie par Bérose l'attestait (Fragm. I. ap. Fr. LENORMANT, *Essais de commentaire sur les fragments cosmogoniques de Bérose*, p. 6) et l'on cite ordinairement le témoignage d'Olivier, comme confirmant celui de l'auteur chaldéen. OLIVIER passe, en effet, pour avoir découvert des céréales sauvages en Mésopotamie. Il dit seulement (*Voyage dans l'Empire Ottoman*, t. III, p. 460) avoir rencontré sur les bords de l'Euphrate, en aval d'Anah « dans une sorte de ravin, le froment, l'orge et l'épeautre ». Du contexte de son récit il résulte que ses observations n'ont porté que sur des plantes redevenues sauvages, ce qu'il avait déjà observé plusieurs fois en Mésopotamie. Moi-même j'ai fréquemment rencontré dans les vallons des contreforts

(1) Cf. *L'Anthropologie*, t. XXXI, p. 128 et 488.

chaldéens du Poucht-é-Kouh, l'orge et l'avoine à l'état naturel; mais, dans un pays habité depuis tant de siècles, il est impossible de dire si ces graminées sont réellement d'origine naturelle ou si elles ont, à la longue, repris leurs caractères de plante libre. L'origine mésopotamienne des diverses espèces de froment et d'orge est admise par A. de CANDOLLE (*Origine des plantes cultivées*, p. 354-361. Cf. *Babylonian and Oriental records*, t. II, p. 266).

Parmi les plantes les plus anciennement cultivées en Égypte, G. Maspero cite : le Froment, l'Orge, le Sorgho, la Vesce, le Lupin, le Pois chiche, la Lentille, la Vigne.

Le Froment, originaire de Mésopotamie, aurait peut être gagné l'Égypte par la Syrie, en remontant la vallée de l'Euphrate, de proche en proche, jusqu'aux régions fertiles d'Alep et d'Antioche, pour redescendre ensuite par l'Oronte et le Jourdain jusqu'à la Palestine et les plaines alors en formation du delta nilotique, et il en serait de même pour l'orge.

Quoi qu'il en soit de l'origine des céréales, elles ont été cultivées en Élam, en Chaldée (Yokha) et en Égypte au temps où les habitants de ces pays en étaient à l'industrie énéolithique, peut-être même avant. Les innombrables lames-scies, armatures de faucilles, qu'on rencontre à la base de tous les tells d'Élam et de Chaldée, dans les Kjoekkenmoeddings d'Égypte, en sont la preuve. Si donc les céréales sont vraiment indigènes en Chaldée, elles ont été apportées dans la vallée du Nil en même temps que les procédés de leur culture, et non de proche en proche au cours des siècles.

Supposer que l'usage de la faucille armée de silex est passé d'Afrique en Asie, serait marcher contre toutes les indications que nous fournissent la tradition, les anciens auteurs, les données archéologiques, contre les grandes probabilités du foyer asiatique des céréales. Cette hypothèse paraît être inacceptable.

Quant à l'antiquité à laquelle remonte l'usage de la faucille (fig. 86) en Chaldée et dans l'Élam, elle est extrêmement reculée, car cet instrument se montre dès le temps des premières colonies humaines dans ces pays, époque où le cuivre était alors connu. En Égypte j'ai toujours rencontré les éléments de faucille (quand ils étaient *in situ*) accompagnés d'instruments métalliques, et il est à penser que cet outil n'était pas en usage avant l'apparition du cuivre dans la vallée du Nil; il est à noter

qu'on ne rencontre pas au Fayoum d'armatures de faucilles. En Syrie ces sortes de silex taillés sont fréquents (1).

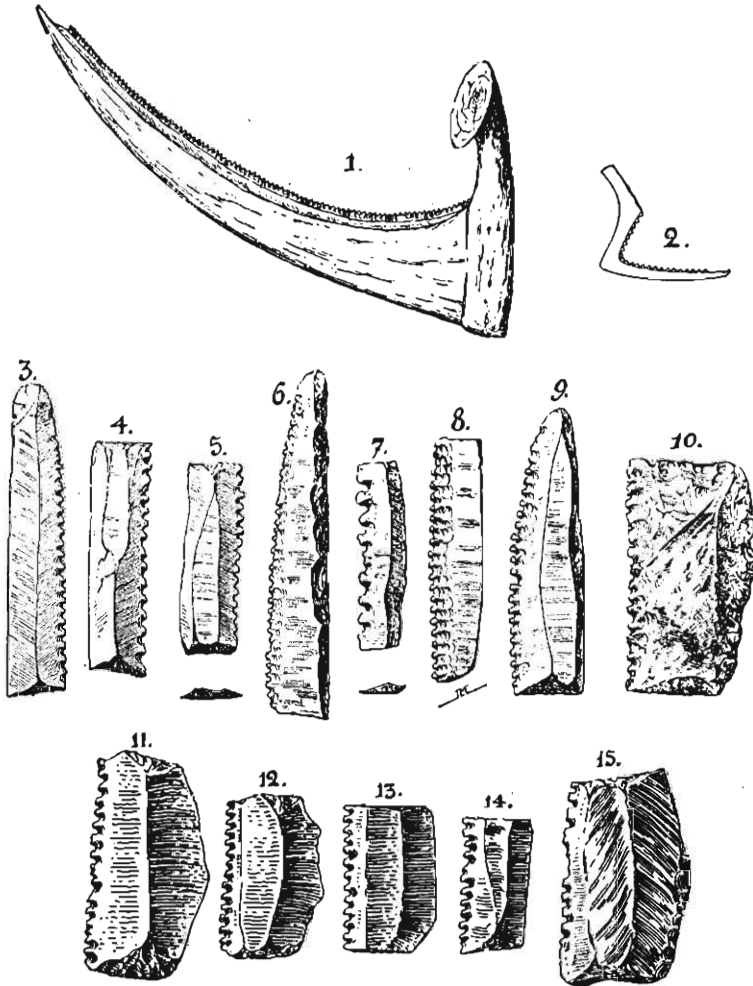


FIG. 86. — 1. Faucille de bois armée de silex. — 2. Signe hiéroglyphique de la faucille. — 3 à 15. Armatures en silex de la faucille : n° 1 à 10 Egypte; n° 11 à 15, Susiane.

(1) Cf. NEOPHYTUS, La préhistoire en Syrie-Palestine. *L'Anthropologie*, t. XXVIII, n°s 4-5, 1917, p. 341, fig. 2, p. 349, fig. 3. — G. ZUMOFFEN, La Phénicie avant les Phéniciens, 1900, pl. IX, fig. 3, XI, fig. 10, XII, fig. 8.

La survivance de cette faucille de bois, en Égypte se trouve dans la forme de la faucille de métal des temps historiques, et dans l'héroglyphe (fig. 86, n°2) qui s'est maintenu jusqu'à la fin du paganisme. En Asie antérieure nous ne connaissons encore de la faucille que les silex dont elle était armée. Il est à remarquer que dans le Nord de l'Asie (Sibérie, Caucase etc...) la faucille armée de silex fait défaut, et que cet instrument ne paraît que sous forme métallique.

LA FAUNE ÉGYPTIENNE.

En 1896 et 1897 j'ai, dans mes *Recherches sur les origines de l'Égypte*, sommairement parlé de l'état naturel dans lequel se trouvait l'Égypte au début des temps pharaoniques. En cette occasion, le concours du D^r Lortet et de M. C. Gaillard m'avait été fort précieux. Depuis cette époque ces Messieurs ont publié sur la *Faune momifiée de l'ancienne Égypte* (Lyon, H. Georg, éditeur, 1905) un ouvrage magistral, dans lequel ils ont analysé, avec une science profonde, tous les documents fournis à cet égard par l'antiquité : animaux momifiés, ossements provenant des Kjoekkenmoeddings, représentations diverses telles que bas-reliefs des mastabas, statues, peintures murales, papyrus, etc...

Je ne dirai que quelques mots des animaux qui ont vécu en Égypte postérieurement aux temps quaternaires, et parlerai plutôt de quelques espèces seulement, de celles qui notoirement ne sont pas d'origine égyptienne, ou qui ont été l'objet de discussions intéressant la question de leur provenance.

Les mastabas de l'ancien empire, sur leurs bas-reliefs, figurent plusieurs espèces de Chiens : *Canis familiaris* [Linné], le Lévrier, le Chien dit Égyptien qui vit encore dans la vallée du Nil, et le Chien errant, voisin du Chacal, *Canis aureus* [Linné], et du Loup. Ces animaux paraissent être tous indigènes du pays.

Les Chats sont nombreux et variés, on a reconnu *Felis maniculata* [Cretz.], *F. caligata* [Temm.], *F. chaus* [Blainville].

Nous ne savons rien des origines du Chat. Il vit à l'état sauvage aussi bien en Égypte et en Nubie, que dans la Chaldée et l'Élam.

Les Bovidés ont, de tous temps, joué un grand rôle en Égypte, on sait quel était le culte rendu aux Apis.

« Les bœufs dessinés sur les monuments de l'ancienne Égypte, disent le D^r Lortet et M. C. Gaillard (*op. cit.*, p. 51), temples ou tombeaux, montrent deux races bien différentes l'une de l'autre. La première, la plus commune, est figurée par de grands animaux à cornes très développées, dirigées suivant le plan du front, en demi-circonférence ou aussi en forme de lyre (Sakkarah, Abou-Sir) (fig. 87).

La seconde race paraît renfermer des animaux également grands, mais pourvus, sur les côtés de la tête de cornes plus courtes, dirigées en dehors et en haut. Ces animaux sont presque toujours représentés porteurs d'une bosse plus ou moins prononcée au niveau du garrot (fig. 88).

Le premier de ces Bœufs, *Bos africanus* [Brehm], présente des analogies avec le *Bos brachyceros* et le *Bos primigenius* : c'est l'Apis; quant au *Bos brachyceros* lui-même dont l'origine est indienne, tout au moins asiatique, il n'est arrivé en Égypte, par la Syrie, que très tardivement, peut-être à l'époque des pasteurs, en même temps que le Cheval.

Aux temps préhistoriques, et au cours des premières dynasties, les troupeaux égyptiens se composaient en majeure partie d'Antilopes, *Bubalis boselaphus* [Pallas] (fig. 89) et de Gazelles, *Gazella dorcas* [Linné], (fig. 90.) *G. Isabella* [Gray], (fig. 91).

Mais à côté de ces espèces communes à l'Afrique et à l'Asie, on rencontre, soit dans les Kjoekkenmoeddings, soit sur les bas-reliefs des mastabas, deux formes différentes de moutons; chez l'une le Bélier de Mendès (fig. 92) *Ovis longipes* [Fitzinger]. var. *palæo-ægyptiacus*, les cornes sont spirales transversalement, dans l'autre, Bélier d'Ammon (fig. 93) *Ovis platyura* [Wagner], elles sont recourbées en demi-cercle, les pointes tournées en avant. On voit aussi *Ammotragus tragelaphus* [Cuvier] et *Hircus mambricus* [Linné] (fig. 94), dont j'ai retrouvé de nombreux ossements à Toukh. Ce dernier animal est asiatique, on le trouve actuellement encore en grand nombre aux environs d'Alep et de Damas.

Hircus thebaicus [Desmarest], n'a pas encore été trouvé momifié; mais on rencontre ses os dans les kjoekkenmoeddings de Kozam et de Toukh. Cette espèce vit encore dans la Haute-Égypte, contrée dont elle semble être originaire.

Le Mouton préhistorique de l'Égypte, affirme Lortet, n'est pas

un Mouton indigène; probablement a-t-il été importé d'Asie en même temps que le *Bos brachyceros*; et la présence des os de

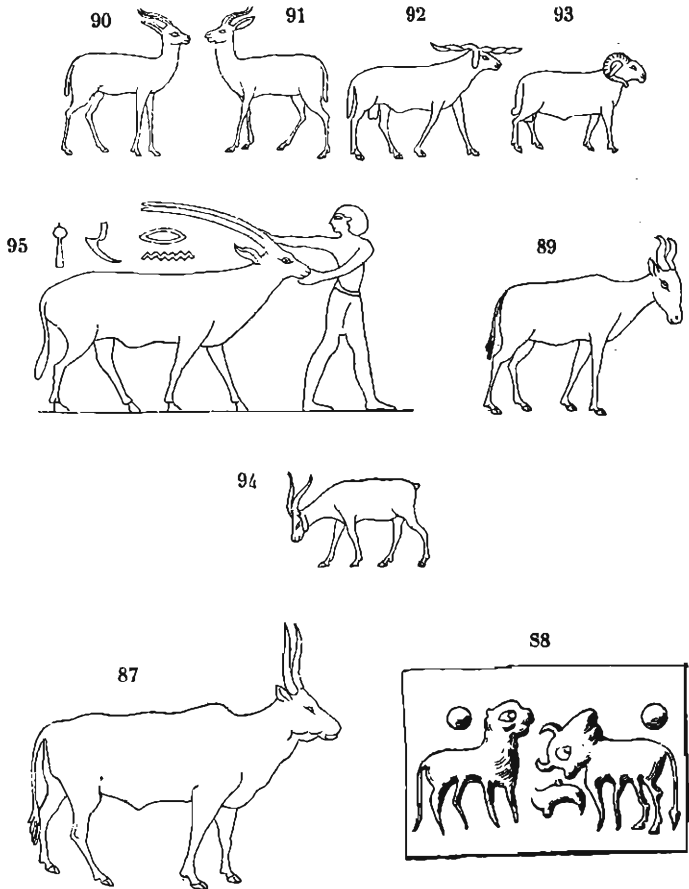


FIG. 87. — *Bos africanus* (Fitzinger.)

FIG. 88. — *Bos brachyceros*. Bœuf et lion (Suse).

FIG. 89. — *Bubalis boselaphus* (Pallas).

FIG. 90. — *Gazella dorcas* (Linné).

FIG. 91. — *Gasella Isabella* Gray).

FIG. 92. — *Ovis longipes palaeo-ægyptiacus* Durst et Gaillard).

FIG. 93. — *Ovis platyura* (Wagner) Var. *Ægyptiaca* (Fitzinger).

FIG. 94. — *Hircus mambricus*.

FIG. 95. — *Oryx domestiqué*, d'après un tombeau de la IV^e dynastie.

ces deux animaux dans les kjoekkenmoeddings de Toukh donne à leur introduction en Égypte une limite d'âge extrêmement ancienne.

Cette introduction n'a pu s'opérer de proche en proche, sans le concours de l'homme; car, entre le foyer asiatique de ces animaux et la vallée du Nil, il existe de vastes espaces désertiques absolument impropres à la vie des herbivores. Si ces animaux asiatiques sont venus en Égypte, c'est donc qu'ils y ont été conduits. Le même fait eut lieu, d'ailleurs, à des époques beaucoup moins anciennes, pour le Cheval, le Chameau et le Buffle qui ne paraissent qu'au cours des temps historiques.

On a pensé que les troupeaux égyptiens des premiers temps ne renfermaient que des animaux apprivoisés, mais aucun domestiqué. Cette opinion est forcément erronée; car le bétail d'origine asiatique était assurément domestiqué, quand il fut introduit dans le pays : et, dans les parcs où se réunissaient les troupeaux pour la nuit, ainsi que dans les restes d'habitations, on rencontre en même temps les ossements des moutons, des gazelles, des bœufs et des antilopes.

LES MÉTAUX.

Les premiers métaux connus en Égypte semblent avoir été le cuivre et l'or. Quant à l'antériorité de l'un sur l'autre, il est, pour le moment, impossible de se prononcer.

Nous avons vu, dans les pages qui précèdent, à quel degré d'habileté étaient parvenus les pré-Égyptiens dans la taille du silex. L'examen de ces instruments, ainsi que les études sur les squelettes contemporains des premières manifestations pharaoniques (1) montrent que peu à peu il s'opéra un mélange entre l'ancienne race (autochtone) et les envahisseurs (pré-pharaoniques); que les anciens usages furent graduellement délaissés, pour faire place à des coutumes plus raffinées. Que, dans les caractères ethniques des habitants de la vallée, il s'opéra de très im-

(1) Cf. dans J. de MORGAN, *Recherches sur les origines de l'Égypte. L'Age de la Pierre et les Métaux*. Paris, 1896, p. 242 à 270. — D^r FOUQUET, *Note sur les squelettes d'El Amrah*; et J. de MORGAN, *Rech. sur les Orig. de l'Égypte. Ethnographie préhistorique et tombeau royal de Négadah*, Paris 1897, p. 269 à 380. — D^r FOUQUET, *Recherches sur les crânes de l'époque de la pierre taillée en Égypte*. — LORTET et GAILLARD, *Faune momifiée de l'Ancienne Égypte*, op. cit.

portantes modifications, tendant à faire disparaître la race des premiers âges, pour produire le fellah égyptien de l'époque historique.

C'est bien certainement au moment seulement où les Asiatiques entrèrent en contact avec les autochtones, que les indigènes apprirent l'usage des métaux et commencèrent à les employer. Bien certainement aussi les maîtres, possesseurs d'une civilisation plus avancée, étaient depuis longtemps versés dans les opérations métallurgiques; peut-être même connaissaient-ils déjà les alliages du cuivre avec l'étain. Dans tous les cas, ils tirèrent des métaux qu'ils avaient à leur disposition un extraordinaire parti; car les roches les plus dures, les matières les plus résistantes cédèrent sous les coups de leurs outils, et furent travaillées avec une précision mathématique telle que, de nos jours encore, il est bien difficile de la surpasser.

On a supposé, et moi-même j'ai pensé, que peut-être le fer, l'acier même étaient connus depuis des temps fort anciens; mais il faut revenir sur cette hypothèse, car, malgré les fouilles si nombreuses, opérées depuis ces vingt dernières années dans les sites archaïques, aucune trace de l'usage *industriel* du fer n'a été rencontrée scientifiquement. On doit donc admettre que les outils qui ont taillé les roches dures étaient de cuivre ou de bronze.

D'ailleurs, en ce qui concerne l'usage du fer dans la haute antiquité, aussi bien en Asie qu'en Égypte, nous sommes fort mal renseignés. Que ce métal ait été très anciennement connu, cela ne fait aucun doute puisqu'on le rencontre sous forme de bijoux grossiers dans les sépultures de Warka, qu'on l'a trouvé dans la grande pyramide de Ghizeh, et que Flinders Petrie, en 1902, en a découvert à Abydos avec des objets appartenant, sans aucun doute possible, à la IV^e dynastie (1). Le fer était donc connu des anciens, depuis des temps très reculés; mais, en Asie comme en Égypte, il ne semble avoir pris d'importance que vers le XIII^e siècle environ avant notre ère. Son utilité reconnue alors, très tardivement, l'aurait fait entrer en usage courant dans les pays méditerranéens et l'Occident (Hallstattien vers 1000 av. J.-C. La Tène vers 500). Si toutefois la connaissance de ce métal n'est

(1) Cf. H. R. HALL, The Early use of Iron in Egypt dans *Man*, III (1913), n° 86; — Predynastic iron beads in Egypt., *Man*, 1911, p. 177.

pas venue en Europe directement d'Asie, comme semblent le prouver mes découvertes relatives à l'industrie du fer dans la Transcaucasie et le Nord de la Perse.

Les instruments de cuivre ou de bronze, qu'aujourd'hui nous possédons en grand nombre de ces temps, ne présentent à l'analyse aucune particularité, sont mous et s'émoussent aisément; mais savons-nous si les premiers métallurgistes d'Égypte et de Chaldée ne possédaient pas des procédés, des tours de main, pour donner au métal un état moléculaire spécial, état que le temps aurait fait disparaître, mais qui auraient communiqué aux outils une incomparable dureté? L'acier, longtemps enfoui, perd son carbone et redevient fer doux; n'en a-t-il pas été de même, à un autre point de vue, pour les instruments de cuivre et de bronze que nous trouvons dans les milieux archaïques?

Ne possédant que des connaissances très restreintes des richesses naturelles de leur sol et, par suite, ne jouissant que de ressources très limitées, les premiers Hommes poussaient à l'extrême la mise en usage des faibles moyens dont ils disposaient. Ils ne progressaient que par des procédés empiriques et, peut-être, avaient-ils inventé des recettes que nous ignorons complètement aujourd'hui.

Ce n'est pas par des déductions scientifiques qu'ont été inventés le bronze, l'acier, le verre, l'émail, l'affinage relatif des métaux, et une foule d'autres connaissances que la physique ou la chimie nous expliquent aujourd'hui. Dans les débuts l'empirisme joua seul un rôle, et ce rôle nous ne le connaissons qu'imparfaitement.

Les mastabas de la IV^e Dynastie nous montrent sur leurs bas-reliefs la représentation de ce qu'étaient en ces temps les ateliers des orfèvres et des métallurgistes égyptiens; on y voit la division du travail et les ouvriers groupés par spécialités sous les yeux d'un contremaître. Une industrie aussi développée était certainement le fruit de longs tâtonnements, et il en était de même pour tous les corps de métiers. C'était dès le IV^e millénaire avant notre ère, sur les bords du Nil, une organisation industrielle extraordinairement avancée, méthodique, résultant de longs tâtonnements, et l'on serait dans l'erreur si l'on considérait la technique d'alors comme rudimentaire.

Les instruments les plus anciens qu'on rencontre, aussi bien en Égypte qu'en Chaldée et dans l'Élam, sont faits de cuivre

pur. On les trouve, pour la vallée du Nil, dans les kjoekkenmoeddings et les sépultures, pour l'Élam, dans les tombeaux de la première ville susienne. Ils imitent d'une façon plus ou moins complète les instruments de pierre; mais, par leur épaisseur, montrent que l'ouvrier a tenu compte de la supériorité de résistance du métal sur le silex et, par suite, avait déjà l'expérience de l'emploi des métaux.

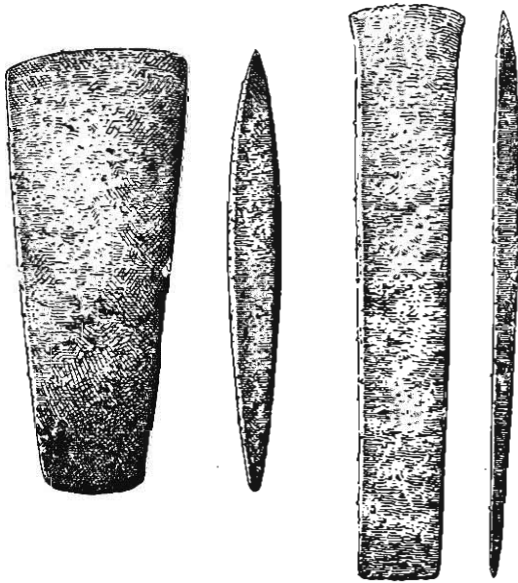


FIG. 96 et 97. — Haches de cuivre prédynastiques (Égypte).

Il fut peut être un temps (avant le V^e millénaire), où l'Égypte ne connaissait pas le métal, et les découvertes récentes montrent que les notions de la métallurgie, pour le moins secondaire, c'est-à-dire appliquée aux métaux et non aux minerais, est apparue tout à coup dans la vallée du Nil, avant les débuts de la période pharaonique. Dès lors, on voit en même temps dans les sépultures, l'or, le plomb, le fer, employés dans la parure seulement, et le cuivre, d'un usage beaucoup plus étendu, remplaçant peu à peu la pierre taillée dans la fabrication des armes et des instruments de tous genres. Le bronze d'étain n'est

venu en Égypte que beaucoup plus tard. D'ailleurs cette même phase de l'industrie du cuivre pur est générale, tous les pays l'ont connue; la découverte du cuivre est donc complètement indépendante de celle du bronze et, par conséquent, de l'étain. L'abondance des minerais cuivreux dans presque tous les pays,

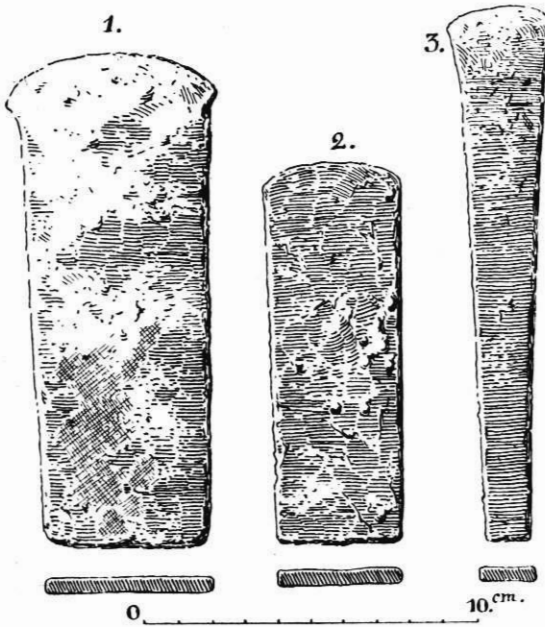


FIG. 98. — Haches de cuivre — Nécropole de la première ville. (Suse).
[Mém. D. S. P., t. XIII, 1912, pl. XXIII, fig. 7, 9 et 10.]

et la manière dont ceux de l'étain sont cantonnés dans certaines régions expliquent les faits.

L'Égypte est complètement privée de minerais métalliques, aussi bien de ceux du fer que de ceux du cuivre, et j'ai montré que la légende qui attribue à la presqu'île du Sinaï d'importants gisements cuprifères doit être rejetée (1). Il faut aller très loin au Sud, jusqu'aux massifs abyssin ou arabe, pour trouver des

(1) Recherches sur les origines de l'Égypte, 1896, p. 199 et suiv. « Les Métaux ».

gisements métallifères; de là, probablement, le grand renom dont jouissait, chez les Égyptiens, le pays de Pount (1).

Il ne peut donc pas être question de placer en Égypte l'un des foyers de l'invention du bronze ou même du cuivre; et il en est ainsi pour le fer, dont certains auteurs placent un centre en Afrique. Nous n'avons pas à discuter ici cette question; remarquons seulement que la métallurgie du fer dans l'Afrique centrale qui, vraisemblablement, est venue très tard, n'a pas eu d'influence sur l'Égypte.

En Chaldée et dans l'Élam, le fer est également très rare; je ne l'ai jamais rencontré dans les temps très anciens, et les assertions relatives aux sépultures de Warka et de Mougheir sont sujettes à caution; car l'âge de ces tombes n'est pas établi d'une façon sûre. L'Élam, cependant, se trouvait dans des conditions très favorables pour l'invention de la métallurgie, aussi bien celle du fer que celle du cuivre, la chaîne du Louristan et les monts Bakthyaris, qui lui font suite, contenant dans leurs plis parallèles toutes les formations, depuis les couches tertiaires, riches en bitume et en naphte, jusqu'aux formations paléozoïques et aux gneiss recoupés en maints endroits par de puissants filons métallifères.

Cependant, malgré ces facilités, ce n'est pas de ces montagnes que sont sortis les premiers lingots de cuivre et de fer; les proto-Élamites et les Sumériens sont venus dans la plaine en possession des rudiments de la métallurgie, taillant encore la pierre, pour répondre à certains besoins ou pour économiser le métal, mais accoutumés déjà à l'emploi du cuivre.

Ce n'est pas ici la place de discuter sur l'origine des connaissances métallurgiques. Constatons seulement qu'en Élam, et probablement aussi en Chaldée, la métallurgie était connue des plus anciens habitants, alors que dans la vallée du Nil, nous la voyons paraître quelque peu avant les débuts de l'ère pharaonique, et que l'Égypte n'étant, d'aucune manière, propice à l'invention des métaux, il tombe sous le sens que leur connaissance a été importée.

(1) La position exacte du pays de Pount n'est pas encore définie. Voir à ce sujet E. NAVILLE, *Deir el Bahri*.

LES DIEUX.

Thot, chez les Égyptiens, est le dieu des sciences; c'est lui qui avait enseigné aux ancêtres l'arithmétique, la géométrie, l'arpentage, le dessin, la musique; c'est lui qui donna les principes de l'écriture, fort probablement sous la forme figurative qui a précédé l'hiéroglyphe.

La Chaldée avait Oannès, le dieu poisson, qui sortant chaque jour de la mer, vint mettre de l'ordre dans l'existence des hommes, qui, jusque-là, vivaient sans règle, à la manière des bêtes. Il fut, suivant Berosé (fragm. IX) le Thot de l'Asie, enseigna la pratique des lettres, des sciences et des arts, les règles de la fondation des villes et de la construction des temples, les principes des lois et de la géométrie; il montra les semailles et les moissons, en un mot fit connaître tout ce qui contribue aux douceurs de la vie.

Mais il n'y a pas lieu d'accorder de l'importance à la similitude des fonctions divines de Thot et d'Oannès; car, chez tous les peuples, les premiers grands progrès des temps préhistoriques sont attribués à quelque personnage légendaire, dieu ou demi-dieu. Le seul fait à noter est que, dans les deux régions, la tradition veut que la civilisation soit venue de pays étrangers, assertions auxquelles l'archéologie donne raison.

L'Égyptien ne pouvait admettre qu'une découverte utile put être faite par un homme et, dans le vulgaire comme chez les plus instruits, on était convaincu que les ancêtres, s'ils avaient été abandonnés à leurs propres forces, n'auraient jamais réussi à s'élever beaucoup au-dessus du niveau des bêtes. Tout pour lui provenait du dehors, par conséquent des dieux, et le souvenir des premiers hommes s'était effacé. Ce sont les dieux qui avaient écrit le livre des morts, ceux de médecine, les lois. Ces dieux avaient donc exercé sur les hommes, jusqu'à ce qu'ils fussent complètement policés, un pouvoir direct et, après avoir longtemps régné dans la vallée du Nil, ils avaient été remplacés sur le trône par des êtres mythiques qui précédèrent les premiers rois humains.

C'est la période des serviteurs d'Horus, alors que les populations partagées en tribus jouissaient chacune de leur autonomie

sous ces chefs. Chaque tribu avait ses dieux et son dieu principal, ses emblèmes, sa personnalité.

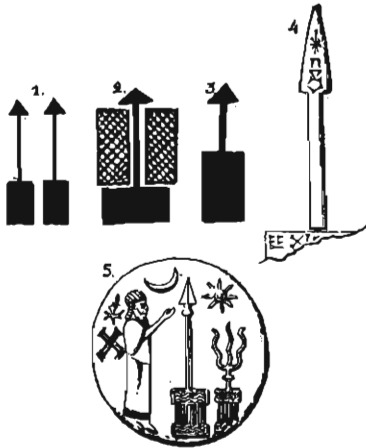


Fig. 99. — La lance du dieu Mardouk.
1-3. Sur les vases points de Suse.
4 Emblème du dieu sur un koudourrou (Mém. D. G. P., t. I, p. 168).
5. Intaille de la coll. de Clercq.

Il est à remarquer que dans la vallée du Nil, comme au pays des deux fleuves, les divinités, si nombreuses, ont chacune leur symbole, leurs attributs; et ces divinités, nous le savons, ne sont, pour la plupart, que la personnification d'événements légendaires, d'événements, bons ou mauvais, remontant au berceau de la nation. Or, on rencontre des analogies frappantes dans la conception originelle de ces attributs en Égypte comme en Chaldée.

Pour la Chaldée, nous sommes assez bien renseignés par les figurations que portent les Koudourrous (1). Voici les dieux dont on rencontre les emblèmes sur cette classe de monuments et, parfois aussi, les noms écrits en toutes lettres :

Divinité : Mardouk ; emblème : la lance (2) (fig. 99).

— Goula ;	— femme assise les mains levées.
— Samaš ;	— le soleil.
— Sin ;	— la lune.
— Ištar ;	— étoile.
— Ea ;	— antilope à corps de poisson ; maison ; massue à tête de béliet.
— Tsirou ;	— serpent.
— Nouzkou ;	— lampe allumée.

(1) Cf. *Mém. Délég. en Perse*, t. I, p. 181. Les Koudourrous sont des titres de propriété gravés sur pierre, placés sous la protection des dieux.

(2) Peut-être devons-nous voir dans ce symbole la lance avec laquelle le vainqueur de *Tiamat* perça le monstre dont le cadavre fut l'origine du monde matériel. [J. de MORGAN, *Mém. D. S. P.*, t. I, 1900, p. 168.] Ce signe se retrouve dans l'épieu d'Horus mais aux belles époques seulement [cf. SCHAEFER, *AZ.* XLI. p. 68.] (Observation de G. JÉQUER, *in lit.*).

Mais ces emblèmes sont bien plus nombreux encore; malheureusement les documents dont nous disposons jusqu'à ce jour ne permettent pas encore de les identifier tous. Ce sont, entre autres, le scorpion, le faucon perché, une massue à tête de lion, le chien ou le chacal, le sphinx ailé, divers monstres, une maison carrée, etc., etc.

Chez les Égyptiens, la divinité quittait souvent sa forme humaine pour prendre celle de l'animal qui lui tenait lieu d'emblème; et cette substitution entraîna le culte des animaux.

à Thot	correspond	l'Ibis ou le Cynocéphale;
à Hor	—	l'Épervier;
à Sovkou	—	le Crocodile;
à Harmakhis	—	le Sphinx à corps de lion et à tête humaine;
à Amon	—	l'Oie;
à Anubis	—	le Chacal;
à Phtah	—	le Bœuf, le Scarabée, etc.

Cette similitude dans les conceptions religieuses n'a pas manqué d'exciter la curiosité des linguistes, et Fritz HOMMEL (*Ancien Orient*, 1895) croit pouvoir affirmer qu'il existe une identité parfaite dans la généalogie des divinités égyptiennes et babyloniennes, identité qu'il retrouve jusque dans les noms eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, que les panthéons de la Chaldée et de l'Égypte soient ou non apparentés, il n'en est pas moins vrai que dans ces deux pays on avait conservé le souvenir d'êtres supérieurs par le développement intellectuel qui, venus du dehors, auraient pendant une longue suite d'années, gouverné les hommes. Ces deux traditions sont certainement indépendantes l'une de l'autre, bien qu'elles soient liées entre elles; car si, comme tout porte à le croire, l'Égypte prédynastique a reçu de l'Asie le souffle civilisateur, l'Asie s'est forcément développée avant l'Égypte, et ses origines, tout en ayant le même aspect légendaire, ne sont pas les mêmes. Oannès, qui personnifie les origines chaldéennes serait, en ce cas le précurseur, l'ancêtre, pour ainsi dire, de Thot des Égyptiens.

En Chaldée, les Sémites, venus au milieu d'aborigènes déjà très cultivés ont donné un nouvel essor à leur développement, et il en est résulté la civilisation suméro-akkadienne pré-sargonique; c'est, semble-t-il, cette culture qui aurait agi sur les populations autochtones de l'Égypte. Dès lors, il ne pourrait

exister d'assimilation entre les deux systèmes divins; car pour les Chaldéens, les héros étaient soit des Sémites, soit des Sumériens, les deux mêmes, alors que pour les Égyptiens, aux personnages locaux sont venus se joindre les éducateurs suméro-akkadiens.

LES SÉPULTURES

Il n'est pas surprenant de trouver au début de la civilisation



Fig. 100 — Sépulture de la première ville (Suse).

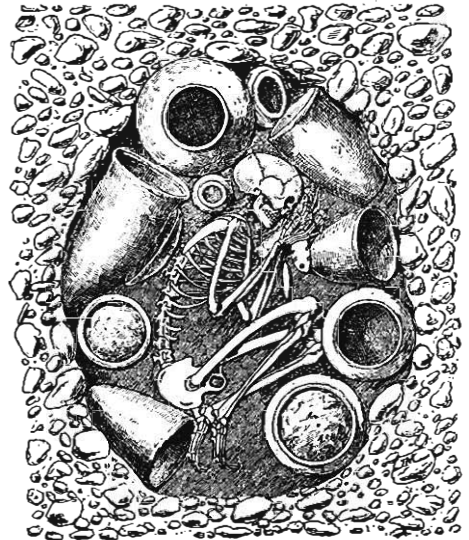


Fig. 101. — Sépulture prédynastique (El Amrah, Haute-Égypte).

en Élam comme au commencement de celle de l'Égypte, la coutume d'enterrer les morts repliés sur eux-mêmes, (1) couchés sur le côté, et entourés des objets familiers à leur vie (fig. 100 et 101). Cette pratique est très répandue chez les peuples préhistoriques et, la rencontrer dans les deux pays n'implique pas qu'il y eut eu, à cet égard, influence de l'un des peuples sur l'autre; peut-être en doit-on penser autant de la coutume constatée à Tépèh Moussian (Susiane) (2) et dans la Haute-Égypte, de décharner les cadavres avant de les confier à la sépulture.

(1) A Suse, dans la nécropole primitive, les morts ne sont pas toujours repliés sur eux-mêmes, il en est beaucoup dont la position est quelconque.

(2) *Mém. D. S. P.*, t. VIII, 1905, p. 76, fig. 104.

En ce qui concerne l'Égypte, A. Wiedemann explique d'une manière très satisfaisante la coutume d'enterrer les corps repliés sur eux-mêmes :

« On donnait en général au corps, dit-il, la position embryonnaire plus ou moins correcte, en croyant probablement que, de

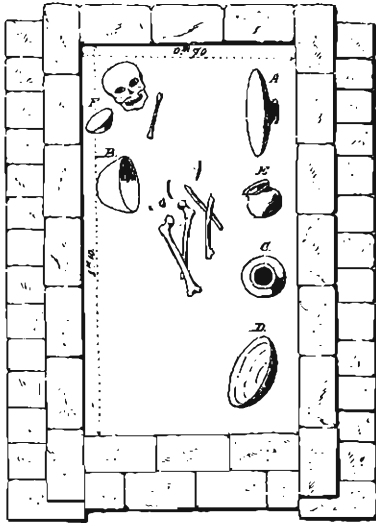
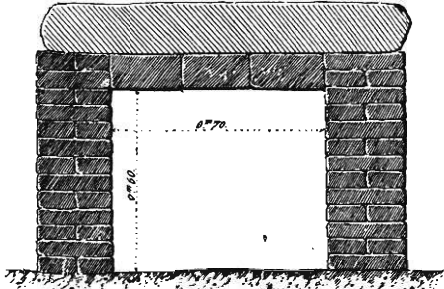
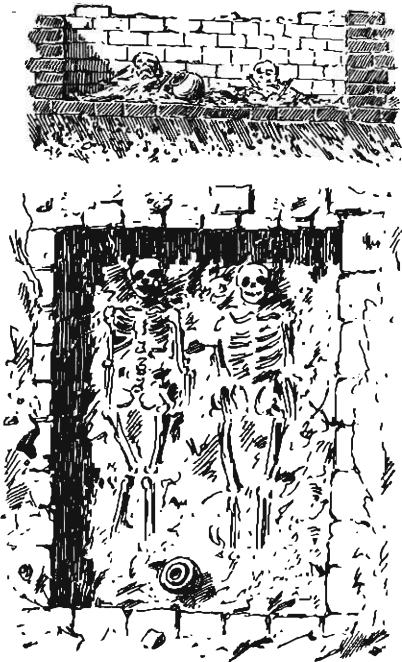


Fig. 102 - Sépulture du Tepèh Moussian (Susiane).

Fig. 103 - Sépulture de la nécropole de Mohammérièh (Haute-Égypte). Fouilles Henri de Morgan.

même que cette position est celle du fœtus humain qui va naître, c'était aussi la meilleure pour le corps qui allait renaître à la vie, c'est pourquoi cette posture a persisté (par exemple comme vignette dans le livre des morts, ch. cxxv) jusqu'à une assez basse époque, pour symboliser la résurrection ». [A. WIEDEMANN, ap. J. de MORGAN, *Rech. Orig.*, 1897, p. 211.]

Quant à l'usage de décharner les corps, le même auteur le rapproche du mythe d'Osiris. Cependant l'existence de cette coutume en Élam, aux mêmes époques, porte à penser qu'elle n'a rien de commun avec les croyances égyptiennes, à moins que ces croyances elles-mêmes ne fussent venues d'Asie : Le décharnement des cadavres, soit direct, soit par ensevelissement préalable, avant la sépulture définitive est si commun chez les divers

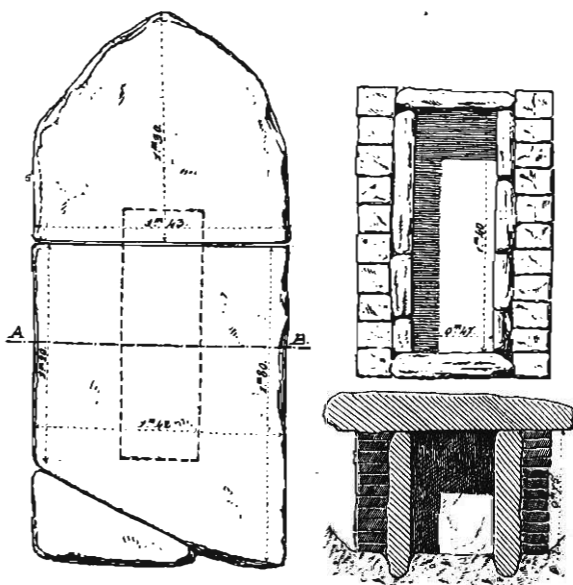


Fig. 104. — Sépulture de la nécropole d'El Garah (Haute-Égypte).
Fouilles Henri de Morgan.

peuples, aux temps préhistoriques, qu'il est bien hasardeux d'émettre des hypothèses quant à son origine.

A ces deux modes d'enterrement vient s'en joindre un autre qui, *a priori*, semble être fort opposé aux croyances égyptiennes : celui de l'incinération qui a été pratiquée pour les rois seulement à Négadah et à Abydos. Cependant, on trouve dans les textes, jusqu'aux basses époques, des preuves que cette coutume n'était pas contraire aux croyances égyptiennes; l'incinération des offrandes, celle des corps des esclaves mis à mort pour accompagner leur maître dans l'autre monde, prouvent que dans l'esprit des habitants de la vallée du Nil, la flamme entraînait le double dans la seconde vie. Ces deux croyances existaient donc

simultanément, probablement par suite d'une différence qu'on pensait exister entre le lieu où se rendaient les âmes des rois, et celui où se transportaient celles de leurs sujets (1).

A Surgul et à El Hibba [KOLDEWEY, *Zeitsch. f. assyr.*, III, 403-430], en Chaldée, les Allemands ont trouvé dans les nécropoles non seulement des fosses, mais des maisons complètes dans lesquelles le mort avait été brûlé, tout comme le fait a lieu à Negadah et Abydos.

Comme on le voit les analogies entre les rites funéraires de la Chaldée et de l'Égypte sont frappantes, soit dans le mode d'ensevelissement, soit dans le décharnement du corps, soit dans l'incinération. Quant à la forme des tombeaux, elle est aussi la même dans les deux pays : inhumation à même le sol dans une fosse, enterrement dans une jarre, puis tombeaux construits en briques crues, tant à Téphèh Moussian (Susiane) (fig. 102) (2) qu'en Haute-Égypte (fig. 103 et 104). Ces dernières tombes, dans la vallée du Nil sont contemporaines de la I^{re} dynastie, en Susiane elles appartiennent à la seconde période de céramique peinte.

CHRONOLOGIE

Les avis sont très partagés au sujet des dates, quand il s'agit des débuts de l'Histoire; et l'écart entre les diverses estimations est tel que souvent la concordance est difficile à établir pour les faits qui se sont passés dans les divers pays. Certains auteurs accordent à l'Égypte pharaonique la priorité sur la Chaldée, d'autres, au contraire, et je partage leur avis, considèrent la région du Tigre et de l'Euphrate comme le berceau des civilisations.

Voici les dates proposées par les divers auteurs pour les débuts de la I^{re} dynastie pharaonique :

Champollion-Figeac, 5869 av. J.-C. — Wilkinson, 2320. — Böckh, 5702. — Bunsen, 3623. — Lepsius, 3892. — Henri Brugsch, 4455. — Unger, 5613. — Lieblein, 5004. — Mariette, 5004. — Lauth, 4157. — W. Budge, 4455. — G. Maspero, 4100. — Fl. Petrie, vers 4750.

(1) Cf. A. WIEDEMANN, *op. c.*, p. 218.

(2) Cf. *Mém. D. S. P.*

D'autre part, en ce qui regarde la Chaldée, nous voyons le scribe de Nabonide placer en 3800 av. J.-C. le temps de Naram Sin, date approximative que V. Scheil (1) semble adopter quand il fixe, provisoirement d'ailleurs, à l'an 3000 la limite inférieure du point le plus reculé atteint par les listes chronologiques babyloniennes.

Ed. Meyer (2) bouleverse toutes les données admises en plaçant en 4241 av. J.-C. et non 1460 ans plus tôt l'origine du premier cycle sothique. Ce serait exactement le 15 juin de l'an 4241 que la coïncidence du lever héliaque de Sirius et du commencement de la crue du Nil aurait été remarquée à Héliopolis et prise comme date du nouvel an. Mais l'année égyptienne n'ayant que 365 jours retardait tous les quatre ans d'un jour sur l'année réelle solaire. En 730 ans, son premier jour, le 1^{er} Thoth, avait reculé en décembre; au bout de 1.460 ans, il était revenu au 15 juin par la perte totale d'une année. Or on sait, par le savant latin Censorinus, qu'en 138 de notre ère, le 5^e Thoth coïncidait avec le 25 juin. C'est de là qu'on a déduit que les cycles précédents avaient commencé en 1321, 2781 et 4241 et que Ed. Meyer a fait débiter à cette dernière date l'histoire de l'Égypte (3).

C'est en suivant la chronologie dite réduite, que Ed. Pottier (4), dans son étude sur la céramique susienne, propose d'assigner à la première ville une date variant entre 3000 et 2800 av. J.-C. et à la seconde céramique 2500 avant notre ère, alors que moi-même je pense que la première ville de Suse doit être placée vers le milieu du sixième millénaire, et que je range vers le début du cinquième, peut-être même avant, le commencement de la seconde période céramique, période qui a débuté certainement avant l'époque de Naram-Sin, et s'est prolongée pendant bien des siècles. De même que la plupart des auteurs les mieux en mesure de donner leur avis sur cette question, G. Maspero, W. Budge, Fl. Petrie, etc., je n'hésite pas à placer entre 4500 et 4000, pour le moins, les débuts de la période pharaonique.

(1) Les plus anciennes dynasties connues de Sumer-Akkad, in *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 1911, p. 327 et 606.

(2) *Abhandlungen. Akad. Berlin*, 1904 et 1908.

(3) Cf. A. J.-REINACH, L'Égypte préhistorique, in *Revue des idées*, 1908 note.

(4) *Mém. D. S. P.*, t. XIII, p. 65.

J. Oppert (*Congrès de Bruxelles*, 1872, p. 162) a remarqué que l'évolution du temps, chez les Égyptiens et les Chaldéens, est basée sur le même point de départ; car les deux cycles, sothiaque (égyptien) et lunaire (chaldéen) se rencontrent en l'an 11.542 av. J.-C., c'est-à-dire six ou sept mille ans environ avant l'époque à laquelle nous pensons que s'introduisit l'influence asiatique dans la vallée du Nil; ceci d'ailleurs n'implique pas la nécessité de relations chaldéo-égyptiennes au cours du douzième millénaire; cette coïncidence montre simplement que l'évaluation du temps était, en Égypte et en Chaldée, basée sur le même principe, mais n'oblige pas à choisir le début d'un cycle comme coïncidant avec un événement historique d'importance. Cette coïncidence, d'ailleurs, qui ne peut pas être fortuite, prouve qu'il y a eu des relations entre l'Asie et l'Égypte; mais ne fournit par elle-même aucune indication quant à l'âge de ces relations.

Ni pour l'Égypte, ni pour la Chaldée ou l'Élam, nous ne possédons de listes chronologiques complètes; nos connaissances ne reposent que sur des fragments qui, le plus souvent, ne sont pas reliés entre eux. Il ne suffit donc pas de totaliser les années des règnes dont nous avons connaissance, nous devons tenir compte des lacunes de notre documentation, des hiatus qui se sont fatalement produits, soit au cours des dynasties, soit quand le pouvoir est passé d'une famille à une autre, d'une cité à une autre ville, et ces inconnues jouent certainement un rôle très important dans la chronologie d'ensemble.

Quand on jette les yeux sur l'histoire générale du monde, et qu'on envisage l'évolution des peuples depuis les débuts de notre ère, par exemple, jusqu'à nos jours, on est surpris du petit nombre de grands événements qui ont pris place durant ces dix-neuf siècles. En dehors des invasions des barbares, qui sont venues troubler momentanément l'harmonie de la culture gréco-latine, le monde a continué, dans le même sentier, sa course vers le progrès, avec d'autant plus de force qu'il était plus développé déjà lors des débuts de l'Empire romain. Si ces deux derniers millénaires n'ont connu qu'une seule culture, alors que l'Homme n'hésitait plus sur la voie qu'il devait suivre, que devons-nous penser du temps qui a été nécessaire aux premiers humains, encore indécis et hésitants, pour établir les bases des civilisations primitives, pour développer, dans des domaines séparés, les tendances et les aptitudes naturelles des divers groupes?

CONCLUSION

Les dernières découvertes, tant en Égypte que dans l'Asie antérieure, nous ont appris qu'il ne faut pas dédaigner les vieilles traditions, et que si, le plus souvent, ces antiques souvenirs revêtent une forme fabuleuse, ils s'appuient sur des réalités dont le recul du temps estompe les traits. Jadis, il n'y a encore que bien peu d'années, on considérait la tradition égyptienne des serviteurs d'Horus comme une pure fiction, on regardait même la première dynastie pharaonique comme n'ayant jamais existé que dans l'esprit des scribes égyptiens. Aujourd'hui le voile s'est levé non seulement sur les premiers pharaons, mais aussi sur ces Hommes qui, avant l'établissement de la royauté dynastique exerçaient le pouvoir sur la société en formation sur les rives du Nil.

Si nous acceptons aujourd'hui comme authentique le vieux récit des prêtres égyptiens — et force nous est de l'admettre — pourquoi mettrions-nous en doute le fond des traditions antiques de l'Asie, pourquoi ne verrions-nous pas, au travers des récits babyloniens, partant, bibliques, le reflet d'événements positifs? Il ne s'agit pas là de question confessionnelle, religieuse, nous sommes en présence d'un livre qui, quelle que soit l'ancienneté de sa rédaction, est l'écho des plus antiques souvenirs de la Chaldée, et à ce titre, la preuve en est faite, ce que dit ce livre doit être pris en considération.

C'est de l'Asie que la Genèse fait venir la culture égyptienne, lors de la dispersion des peuples, et, pour elle, la race égyptienne est khamite et non sémite; l'anthropologie lui donne raison. Quant à la culture elle-même, ce que je viens de dire des similitudes si nombreuses qui existent entre la civilisation chaldéo-élamite et celle de l'Égypte est, à mon sens, suffisant pour convaincre les partisans les plus acharnés de l'origine africaine de la culture dans l'Égypte pharaonique. Entre deux peuples sans rapports entre eux, il peut exister des pensées conduisant aux mêmes résultats pratiques; mais ces analogies, ces similitudes absolues, mêmes, ne peuvent être que peu nombreuses et ne portent jamais sur toutes les branches de l'activité cérébrale humaine. Or, entre l'Égypte et l'Asie les liens sont

multiples, parfois très étroits et portent sur les matières les plus diverses, les affectant avec plus ou moins d'intensité. Langue, système graphique, céramique, arts décoratifs et arts plastiques, métallurgie, étalon de mesure, architecture, construction, usages, panthéon, tout dans la vie de l'Égypte se ressent de l'enseignement asiatique.

Il ne peut être question d'une influence exercée par l'Égypte sur la Chaldée et sur l'Élam, ce sont donc les Chaldéo-Élamites qui ont apporté leurs connaissances dans la vallée du Nil, et la nature même de ces connaissances, dont nous constatons l'apparition en Égypte, permet de fixer d'une manière relative l'âge des rapports : le contact se serait produit après la conquête sémitique de la Chaldée, avant les débuts des empires, alors que l'écriture sumérienne en était encore à la pictographie. Cela nous reporte bien loin au delà des premières dynasties égyptiennes, peut-être même avant la première ville de Suse mais assurément après les installations néolithiques dans le delta des deux fleuves.

Maîtres de la Chaldée, les Sémites se sont répandus vers le Nord, par la vallée du Tigre, vers l'Ouest en suivant le cours de l'Euphrate. Au Nord, ils se sont heurtés à des populations autochtones (p) qu'ils ont mis bien des siècles à déposséder, alors qu'en remontant l'Euphrate ils ne rencontraient sur cette étroite bande de terre qu'une population très clairsemée. C'est ainsi qu'ils gagnèrent la Syrie, puis le Sinaï, où nous les voyons fermement établis dès la troisième dynastie pharaonique; du Sinaï ils parvinrent dans le delta du Nil et la Basse Égypte.

Là les Asiatiques rencontrèrent une population africaine (p) de chasseurs et de pêcheurs, gens paisibles peut-être en pleine industrie néolithique, qu'ils n'eurent pas de peine à soumettre.

Combien de temps dura l'occupation du Delta par les Suméro-akkadiens, nous l'ignorons; mais ce que nous constatons, c'est que la plupart des connaissances asiatiques passent aux Égyptiens, se combinent avec les notions indigènes, et concourent aux débuts de la culture pharaonique.

Puis, les indigènes s'étant développés, ayant appris l'usage des métaux et le maniement des armes, demeurés libres dans la Thébaïde, réagirent contre les occupants du Nord de la vallée et les chassèrent. Un curieux ivoire (fig. 105) découvert par Fl. Petrie [*Royal Tombs*, 1900, t. I, pl. XII, n° 13] montre un Sémite

prisonnier du roi Qa, pharaon des débuts de la première dynastie : les rôles étaient alors renversés, l'aurore des temps pharaoniques se levait.

« Les inscriptions des pyramides (Pépi I, Ramméren I, Pépi II) décrivent la manière dont le roi prit possession de l'Égypte à l'instar du roi des dieux en disant : « Le roi est la contrée des cataractes (Selli) qui a pris possession des deux pays (l'Égypte), la flamme qui a saisi les deux bords du Nil. » Une description plus détaillée se trouve dans le mythe d'Horus d'Edfou qui ne nous est malheureusement parvenu que dans une inscription de date très récente. [Ed. NAVILLE, *Mythe d'Horus*, I, 90. — A. WIEDEMANN, *Relig. of the ancient Egyptians*, p. 69]. « Ce dieu, dit le texte, conquiert l'Égypte en vainquant Set-Typhon avec l'aide des Mesuitiu », qui sont, comme l'a très bien déterminé Maspero [*Études de Mythologie*, II, 313], des forgerons qui devinrent la suite de l'Horus d'Edfou. C'est donc, d'après l'idée de l'auteur de ce mythe, des forgerons qui furent les conquérants; des hommes connaissant les métaux auraient remporté la victoire sur des ennemis qui, probablement, ne possédaient que des armes non métalliques. L'invasion d'une peuplade armée de bronze ou de fer aurait déterminé l'assujettissement de l'Homme néolithique » [A. WIEDEMANN, in J de MORGAN, *Rech Orig.* 1897, p. 225.]

La suite du texte montre la conquête s'opérant du Sud au Nord. Le point de départ aurait été Edfou; puis viennent Thèbes et Dendérah. Ne doit-on pas voir plutôt dans cette légende le souvenir des premières armes des indigènes, devenus métallurgistes, contre les maîtres asiatiques dont le pouvoir se serait étendu jusqu'au delà de la Thébaïde, premiers efforts pour conquérir la liberté, du temps des serviteurs d'Horus, et continués plus tard par les rois de la première dy-



FIG. 105. — Ivoire de la tombe du roi Qa (Fl. Petrie, *Royal tombs*, 1900, t I, pl XII, n° 13).

nastie, dont le siège s'était établi à Abydos, en pays reconquis du temps des dynasties divines.

Cette réaction des princes du Saïd contre les occupants du Nord est, d'ailleurs, conforme aux indications que fournissent la pierre de Palerme et le papyrus de Turin. Mais, jusqu'à ce jour, on n'a pas encore trouvé, dans la Basse Égypte et dans le Delta, de preuves matérielles de cette très ancienne occupation du pays par les Suméro-akkadiens. C'est là, cependant, que s'est passée cette phase dans laquelle se sont formés les hiéroglyphes, et ont

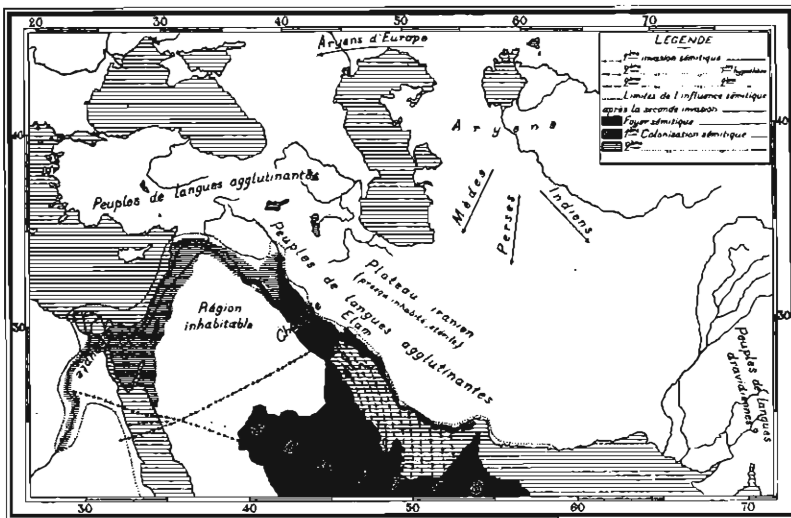


Fig. 106. - La première expansion sémitique.

pris naissance la plupart des notions fondamentales de la culture pharaonique.

Quant aux migrations du Sud, venant du pays de Pount, nous n'y pouvons pas contredire; mais aussi aucun argument positif ne prouve qu'elles aient eu lieu : dans tous les cas, leur influence sur les destinées de l'Égypte n'a pas du être bien grande.

Quelques auteurs ont supposé que l'influence asiatique était venue en traversant la Mer rouge, soit qu'elle fut partie du centre de l'Arabie, soit qu'elle eut coupé court par le désert arabe pour arriver de Chaldée. Ces deux hypothèses ne sont pas acceptables, par suite des difficultés des lieux à traverser. Celle qui fait venir par l'Euphrate et la Syrie les Suméro-akkadiens, est de

DATES	ÉLAM	CHALDÉE	SYRIE-PALESTINE	ÉGYPTE
?	?	?	Industrie paléolithique	Industrie paléolithique.
		Dépeuplement partiel ou total dû au déluge.		
?	?	?	Industrie archéolithique (?)	?
	Importantes modifications géographiques et climatologiques (fin du Quaternaire).			
?	?	?	Industrie néolithique (?)	Industrie néolithique (?)
5500	Migration des Proto-Elamites. Fondation de la première ville de Suse — Métaux, Tissus, poterie au tour, Ornementation Archaïque, Faucille, haches-marteaux, 1 ^{re} période des Vases peints. Découverte de l'Écriture pictographique	Formations de la plaine chaldéenne. Migration des Sumériens. Premiers établissements en Chaldée. Haches-marteaux en pierres dures, faucille armée de silex.	↓	↓
5000	L'Elam Etat Autonome. 11 ^e période des vases peints Conquête de l'Elam par les Suméro-akkadiens.	Invasions de la Chaldée par les Akkadiens. Culture suméro-akkadienne	Invasions de la Syrie par les Suméro-akkadiens. Ecriture pictographique Céramique n° II, métaux, culture, élevage.	Occupation du Nord de l'Égypte par les Suméro-akkadiens. Ecriture pictographique. Céramique n° II, métaux, culture, élevage.
4500			Formation des hiéroglyphes hittites.	Formation des hiéroglyphes.
4000	Passage de la pictographie à l'hiéroglyphe. Origine du Système proto-Elamite d'écriture.	Passage de la pictographie à l'hiéroglyphe. Origine des cunéiformes linéaires		Mènes et le début du régime pparaonique.
3800	Régime des Patésis.	Sargon l'ancien. Naram-Sin, etc..		Les Pharaoniques chassent les Asiatiques de la vallée du Nil.

toutes les solutions la plus rationnelle, parce que cette route passe constamment par des régions fertiles et que, dans leur passage, les envahisseurs ont laissé de leurs traces; la céramique, la faucille armée de silex, le métal et bien des motifs décoratifs (1).

Je ne puis mieux faire que de résumer en un tableau (v. la page précédente) les principaux résultats de cette étude en marquant par des caractères gras toutes les hypothèses, et en réservant l'écriture courante aux faits reconnus. Je fais entrer dans ce tableau l'Élam et la Chaldée, parce que ces deux pays ont certainement joui de la même culture, ou peu s'en faut, avant l'arrivée des Sémites, j'inscris la Syrie-Palestine parce que cette région est sur la route du mouvement suméro-akkadien vers l'Égypte (2).

(1) Cf. H. VINCENT, *Canaan*, 1907, p. 1x, pl. III, fig. 2, 3, 5.

(2) Traitant de la même question au point de vue égyptologique, M. Jean Clédat, dans un remarquable mémoire (*Rev. de l'École d'Anthropologie*, IX^e année 1899, p. 201 à 226) parvient au même résultat et montre que les débuts de la culture égyptienne ont été guidés par des étrangers venus d'Asie.



MASSON et C^e, Éditeurs, 120, boulevard Saint-Germain, Paris

ANNALES DE PALÉONTOLOGIE

Publiées sous la Direction
DE

MARCELLIN BOULE

PROFESSEUR DE PALÉONTOLOGIE AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

Les *Annales de Paléontologie* paraissent
en quatre fascicules annuels

Prix de l'Abonnement : { France. 50 fr.
Etranger. 60 fr.

Vient de paraître :

HENRY FAIRFIELD OSBORN

L'ORIGINE ET L'ÉVOLUTION - DE LA VIE -

ÉDITION FRANÇAISE
AVEC PRÉFACE ET NOTES

PAR

Félix SARTIAUX

Un volume de 304 pages avec 126 illustrations et figures, 25 fr. net.

